

AUDREY
DUMONT



PERFECTION

THE PINK PANTHERS



Addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

Perfect Obsession

Rêveuse, un peu déjantée mais peu sûre d'elle, Stella a décidé de faire une croix sur les hommes depuis que le sien l'a quittée.

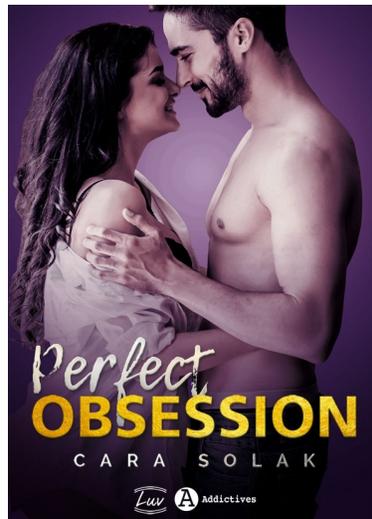
Lorsqu'elle rencontre Jonas, elle décide simplement d'en profiter, de lui et de son corps musclé et sexy.

Mais quand elle se réveille dans ses bras, après une nuit bien arrosée, elle doit affronter la vérité : Jonas n'est pas celui qu'elle imaginait. Il lui est interdit.

Totalement interdit...

Forcée de cohabiter avec lui durant trois mois, Stella va devoir prendre sur elle pour le supporter. Et lui résister...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

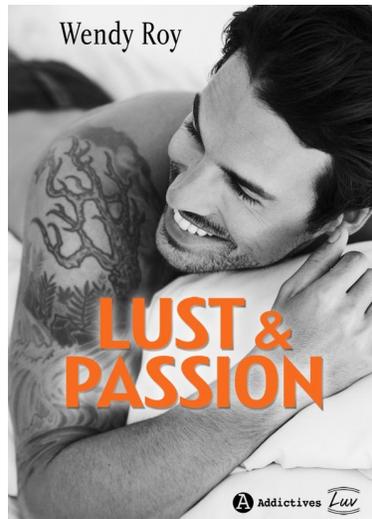
Lust & Passion

Solitaire et ombrageuse, Vanessa s'encombre peu des rapports humains. Détective privée, elle passe son temps dans l'ombre à épier et enquêter. Quand elle rencontre Joey, son voisin de palier, tout son petit monde bien ordonné vole en éclats : entre eux, naît une attirance indéfinissable, une puissante alchimie, comme s'ils s'étaient toujours connus.

Mais Joey n'est pas libre. Sportif de haut niveau, il dévoue sa vie aux entraînements et aux compétitions dans le monde entier.

Vanessa saura-t-elle bousculer son destin ? Joey renoncera-t-il à sa passion pour se consacrer à une autre ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



Également disponible :

Sex & lies

Alaska est étudiante en archéologie, farouchement attachée à son indépendance et à sa liberté.

Jasper est professeur, britannique et séduisant... Et c'est aussi l'ennemi du mentor d'Alaska, à qui elle doit tout.

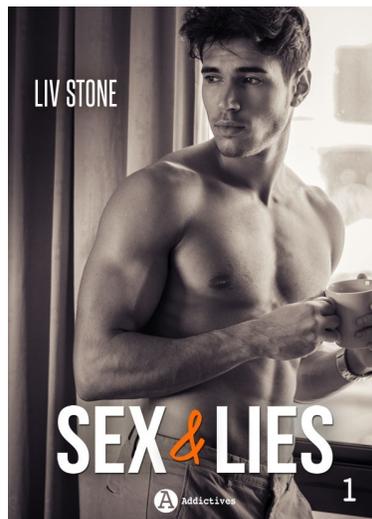
Alors par loyauté, elle le hait. En plus, il est arrogant et insupportable, aucun risque qu'elle change d'avis !

Quoique...

Un voyage en Égypte, et tout bascule... Mais être avec Jasper, c'est trahir les siens.

Alaska va-t-elle succomber à l'ennemi ?

[Tapotez pour télécharger.](#)

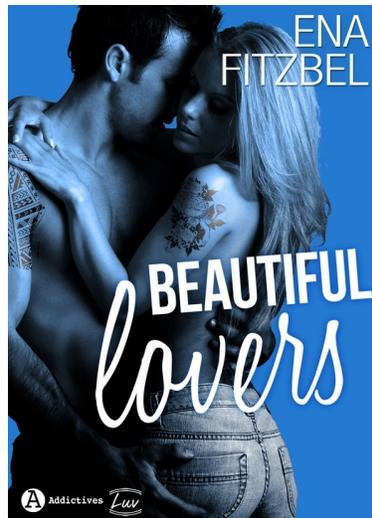


Également disponible :

Beautiful Lovers

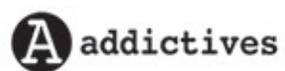
Propriétaire d'une boîte de nuit en vogue, Julia désire à tout prix un enfant. Un enfant rien qu'à elle ! Pas question de s'encombrer d'un homme dans sa vie déjà bien remplie. Au cours du recrutement d'un danseur, elle jette son dévolu sur Sandro, célibataire, diablement sexy mais surtout complètement fauché. Alors quand Julia lui demande d'endosser le rôle d'étalon reproducteur contre rémunération, il n'a pas d'autre choix que d'accepter. Mais comme il a sa petite fierté et que la demoiselle lui plaît bien, les choses se dérouleront à sa façon : pas d'éprouvettes ni de magazines olé olé ! Ils feront un bébé à l'ancienne. Julia n'avait pas prévu ça, et encore moins de tomber sous le charme de cet homme mystérieux, au cœur brisé, au sombre passé... Après le succès de Sexy Disaster, retrouvez Ena Fitzbel dans une romance à suspense aussi torride que bouleversante.

[Tapotez pour télécharger.](#)



Audrey Dumont

PERFECTION
The Pink Panthers



*« Je suis égoïste, impatiente, et peu sûre de moi.
Je fais des erreurs, je suis hors de contrôle et parfois difficile à gérer.
Mais si vous ne pouvez pas me supporter pour le pire,
Nul doute que vous ne me méritiez pas pour le meilleur. »*

Marilyn Monroe

Prologue : *Amen Omen* – Ben Harper

Connaissez-vous la théorie du chaos ?

Tout le monde la connaît, mais peu en comprennent le sens. Il faut vivre une expérience traumatisante et dramatique pour peser le poids de ces mots et comprendre leur répercussion sur le long terme. L'avantage, c'est qu'après, rien ne peut être pire.

J'ai eu mon chaos à 16 ans, un âge où tout devrait être magique, plein de rêves et d'illusions. Un prélude avant ma vie d'adulte.

Mais la vie est ce qu'elle est, et tout ne se passe pas comme on l'imagine. Tout n'est pas soleil et arc-en-ciel, il y a des tempêtes et des tornades et rien ne peut arrêter ces phénomènes.

J'ai 16 ans. La voiture roule, et malgré les circonstances, il fait attention à ne pas dépasser les limitations de vitesse. Totalement ironique vu la situation. Mais il reste égal à lui-même.

Faire ce que les autres attendent de nous, ne rien laisser paraître, à part une image de perfection.

Pas un mot depuis notre départ, pas un souffle, pas un regard. Je suis agrippée à la poignée de la portière, comme si elle pouvait me sauver. Espérant que tout ceci n'est qu'un mauvais rêve et qu'enfin je vais reprendre vie, retrouver l'air qui me manque depuis trois mois, enfin récupérer ma petite existence d'avant. Retrouver ma peau de jeune adolescente bien sage, habillée comme une poupée. Partager ma vie entre mon lycée et ma grande maison dorée, passer les soirées cachée sous la couette rose du lit de ma sœur. Ce n'est pas extraordinaire comme vie. C'est même un peu lisse et sans distractions, mais c'est celle que je mène dans mon foyer, l'endroit où je vis depuis ma naissance auprès de ma sœur.

Et savoir ce que l'on quitte, mais pas ce que l'on va trouver, est terrifiant.

J'entends les sanglots de Hope à mes côtés et cela me déchire le cœur. Elle, si frêle et si petite, me prenant pour exemple depuis toujours. Je suis accablée de chagrin par mon triste sort, mais je le suis encore plus par le sien. Savoir qu'elle doit retourner dans cette maison, seule, sans moi pour lui tenir la main et l'aider à supporter cette mascarade, me brise de toutes parts.

Le cours de ma vie a changé ce soir-là, mais je sais que la sienne aussi sera impactée à tout jamais. Mon père ne la laissera plus vivre normalement. Il la surveillera, l'épiera, la contrôlera pour être certain que cela ne recommencera pas une seconde fois. Je le méprise, lui et ses idées arrêtées, ses petites habitudes, sa sévérité, sa façon de nous montrer que nous lui appartenons et que nous sommes juste bonnes à ajouter de la valeur à son rôle au sein de notre communauté.

Si tout ceci est arrivé, c'est en grande partie de sa faute. Pas uniquement de la mienne. Nous avons tous eu un rôle à jouer dans cette histoire, comme si nous posions chacun notre tour une pièce du puzzle, le tout s'emboîtant à la perfection pour ensuite former le tableau final.

Après une heure de route dans un silence de mort, la voiture s'arrête devant la gare routière. Mon père coupe le moteur. Il souffle lourdement, m'indiquant qu'il est temps pour moi de quitter le véhicule et ainsi sortir de leurs vies à tout jamais.

« Tu n'es plus ma fille, tu es la honte de cette famille. Je veux que tu quittes ma maison à tout jamais », avait-il craché, ce soir-là lors d'une énième dispute. Notre dernière dispute. Comment un parent peut-il dire une telle chose, simplement parce que l'enfant à qui il a donné la vie ne correspond finalement pas à ses attentes personnelles ?

Hope comprend également que c'est le moment. Elle serre mes doigts si fort que mon sang ne circule plus. Je suis incapable de la regarder dans les yeux, tellement malheureuse pour elle. J'espère qu'elle me pardonnera un jour de l'avoir abandonnée ici, avec lui. Je suis incapable de prononcer un seul mot. Alors je réponds en serrant simplement sa main, lui indiquant par ce simple geste que je l'aime de tout mon cœur, puis en silence, je prends mon sac à dos et sors de la voiture.

Je me dirige vers le coffre, attrape ma grosse valise rose Barbie, et lorsque je claque le coffre brutalement, mon père redémarre sans même vérifier que j'entre bien dans la gare. Il reprend la route pour retourner dans son petit paradis comme si j'étais un vieux déchet qu'on pouvait balancer sur un trottoir un soir d'hiver.

Hope se jette sur la vitre arrière et je peux voir qu'elle hurle tout en frappant fort de ses deux petites mains, encore et encore, lâchant toutes les larmes de son corps. La voilà seule avec lui à partir d'aujourd'hui, avec pour seul compagnon de route, des souvenirs de notre défunte mère et de sa grande sœur.

Je fixe toujours cette voiture, celle de mon enfance, tout en portant la main délicatement sur mon ventre, et je lui réponds par une petite caresse. Lui, connecté à moi à tout jamais. Lui qui dépend de moi et que j'aime déjà plus que tout au monde. Je lui promets alors de devenir la meilleure mère au monde et de tout faire pour ne pas le décevoir.

Je prends ma valise, mon sac, et sans un regard en arrière, je pénètre dans la gare où je prends la décision de ma vie. J'enterre à tout jamais Face, cette petite fille timide, soumise, un peu trop naïve, qui se laisse dicter sa conduite pour ne pas décevoir ; je l'ensevelis dans une tombe, loin de moi, loin de mes cauchemars. Et je donne naissance à Monroe, une future mère de famille de 16 ans, sûre d'elle, déterminée, et que rien ni personne ne peut atteindre ni détruire.

Je me tourne une dernière fois vers le parvis de la gare, la voiture est déjà loin, démarrant en trombe à un feu rouge, ma sœur toujours en train de pleurer derrière la vitre arrière. Cette image restera gravée en moi toute ma vie. Elle hantera mon existence, mais je jure devant Dieu que je retrouverai un jour Hope pour l'aimer comme elle le mérite et pour me faire pardonner de tous mes péchés.

Au commencement, il y avait le chaos.

1. *She's a Lady* – Lion Babe

Huit ans plus tard.

- Bonne nuit, petit homme.
- Bonne nuit, mère.

Je fronce les sourcils tout en reculant sur le bord du lit. Je déteste lorsqu'il m'appelle ainsi, trop froid, impersonnel et trop méfiant. Je le gratifie de mon plus horrible regard et je le fixe dans les yeux. Il me répond exactement de la même manière, sans baisser la tête. Commence alors un duel silencieux.

Malheureusement, je suis incapable de feindre l'énervement devant ce bout de chou aux grosses joues, et comme toujours, je craque la première. Je me jette sur lui pour une bataille de chatouillis. Une merveilleuse mélodie émane alors de sa bouche : son rire. Un rire d'enfant inconscient, heureux, libre, sans aucune crainte. J'aime ce bruit, comparable à un chant d'ange. Mon ange à moi, descendu pour me sauver de l'enfer. Je me colle à lui et respire son odeur tout en fermant les yeux. Il est l'homme de ma vie, et je ferais n'importe quoi pour lui, à la vie à la mort...

- Allez, tu dois dormir. Demain, école, petit homme.
- Bonne nuit, maman, je t'aime.
- Tu m'aimes comment ?
- Je t'aime jusqu'aux étoiles de l'infini.

Je souris, et tout en sortant de la chambre, je lui glisse :

- Je t'aime aussi jusqu'aux étoiles de l'infini.

Je ferme la porte de sa chambre. Il est dix-neuf heures et je dois aller travailler. Le Pink m'attend, j'ai déjà hâte de retrouver les filles. Cela fait six ans que je bosse dans ce bar, et pour rien au monde, je ne quitterais cet endroit magique et chaleureux.

Quand je franchis la porte de mon salon, je sursaute en découvrant Haïttie affalée dans mon canapé gris, les pieds sur ma table basse.

– Vire tes pieds sales de là... s'il te plaît.

Elle grogne comme un animal, m'indiquant son mécontentement, mais finalement elle s'exécute, sachant pertinemment qu'elle ne gagnera pas avec moi.

– Bordel, on peut rien faire chez toi, Monroe. J'ai fait le tour, et pas une goutte d'alcool, impossible de s'en griller une, et que de la bouffe bio...T'es vraiment chiant.

– Je t'en prie, la porte est là, l'invité-je en souriant et en lui faisant un petit clin d'œil.

Je la contourne et récupère mon thé sur le comptoir de la cuisine.

– Au fait, Haïttie, t'as des nouvelles d'Harper ?

– Ouais, elle revient dans deux jours. Son séjour l'a bouleversée, mais elle dit que Mason l'aide énormément.

– En même temps, retourner après tout ce temps dans cette horrible maison, ça ne doit pas être facile !

– C'est sûr, mais elle a un doc personnel maintenant, il lui fera un bon « bouche-à-vagin » et elle ira vite mieux après.

Je recrache ma boisson violemment devant moi, et tout en toussant, je lui crie :

– UN QUOI ? C'est quoi, cette idiotie, encore ?

– C'est comme un bouche-à-bouche ! T'es con, ou quoi ? Docteur ? Réanimation ?

Elle me regarde comme si j'étais demeurée et que je ne comprenais rien à ce qu'elle raconte.

– Bon, OK, ce n'était pas drôle. Mais de toute manière, tu ne ris à aucune de mes blagues. T'as pas d'humour.

Je lui balance le torchon – qui m'a aidé à nettoyer mes bêtises – en plein

visage et réplique :

– Je n’ai pas d’humour ou tu n’es pas drôle ? Là est toute la question, surtout.

Elle me fait un doigt d’honneur, et sans un mot, elle ressort de l’appartement, m’indiquant ainsi qu’il est l’heure de partir. Je branche le visiophone, ferme la porte à clé et me dirige vers l’appartement d’à côté. Je frappe doucement. La femme qui m’ouvre m’accueille avec un grand sourire.

– Le temps d’éteindre ma télévision et je vais chez toi, m’assure-t-elle tout en récupérant les clés. Travaille bien, Monroe, à demain !

– Merci. À demain, Mamy, et bonne nuit.

Mamy est ma propriétaire, et ma voisine, mais c’est surtout une grand-mère pour Lemmy, d’où ce surnom. C’est notre Mamy à nous, comme le dit si souvent Lemmy. Elle l’a vu naître, elle a toujours su être présente dans nos vies, et surtout, c’est elle qui prend soin de mon ange la nuit, lorsque je pars travailler. Sans elle, je n’en serais pas là actuellement, je suis bien incapable de m’offrir le luxe d’une baby-sitter. C’est grâce à Dottie que je l’ai rencontrée. Je lui loue un appartement depuis ma sortie du centre, et pour rien au monde, je ne partirais d’ici. Ma nouvelle maison.

Je me retourne pour me diriger vers l’escalier extérieur menant au parking lorsque je tombe nez à nez avec Bradley.

– Salut, vous.

Il ne parle pas, il ronronne comme un chat en rut et il le fait extrêmement bien, c’est un charmeur né.

– Bonsoir, Brad, tu vas bien ?

– Ça va, mais ça irait mieux si tu venais ce soir. J’ai passé une journée merdique.

Il a les pores qui suintent le sexe, c’est comme s’il avait un panneau lumineux sur lui indiquant : « Je saurai vous faire plaisir, les filles, n’ayez pas peur, faites-moi confiance ! »

Je soupire en l’observant, lui le grand séducteur, mais qui cache au fond de lui

un cœur énorme et sensible. Le souci ? Pour s'en rendre compte, il faut pouvoir l'approcher et lui faire ôter son habit d'ours.

– Je suis désolée, je bosse. Demain, peut-être ?

– OK, Barbie, demain ! Ne me fais pas attendre. Bières et chips seront au rendez-vous.

Barbie est mon surnom depuis qu'il a découvert un jour ma vieille valise rose, un des seuls souvenirs de mon passé. Et chaque fois qu'il m'appelle ainsi, c'est comme si une énorme claque venait heurter mes joues. J'ai tenté de lui faire comprendre que cela me déplaisait, mais il a insisté pour connaître la raison, et ça, c'est impossible ! Ce serait lui révéler mon histoire, une histoire dont je ne veux plus entendre parler.

Haïttie klaxonne, me ramenant à la réalité, et je cours dans l'escalier pour sauter dans sa voiture. À peine suis-je assise qu'elle recule et démarre à fond les ballons sans attendre que je boucle ma ceinture.

– C'était quoi, ça ? Et pourquoi ce surnom stupide ?

Je fronce les sourcils. Haïttie en fait toujours des tonnes concernant les hommes, et encore plus lorsqu'ils tournent autour de moi. C'est bien pour ça que je m'arrange toujours pour qu'elle croise le moins possible Bradley.

– Rien du tout. Et Barbie n'est pas un surnom stupide, c'est juste un petit truc amical entre nous. N'y vois pas toujours quelque chose de négatif, Haïttie.

– Tu devrais te méfier, je le sens pas, ce mec. Pas du tout ! Il a tout d'un tordu.

Je soupire tout en regardant le paysage qui défile à travers la fenêtre.

– Bradley n'a rien d'un tordu Haïttie, tu es dure avec lui.

– Et donc, il y a quoi entre vous ?

– C'est mon ami, tu le sais bien. Il n'y a rien de plus entre nous. Il ne s'est rien passé. ON a essayé une fois, c'est vrai, mais nous en sommes arrivés à la conclusion que nous étions mieux dans une relation amicale plutôt qu'amoureuse.

– Mouais ! Bah moi, je l'aime pas, ce mec, et le voir constamment te draguer

et jouer les Casanova, ça me gonfle. Même pour déconner ! Il te tourne autour d'un sale air pervers et il ne m'inspire pas confiance.

Haïtjie serre son volant aussi fort qu'elle le peut comme si elle se retenait de le briser. Elle est mon pilier, mon garde du corps, ma meilleure amie. Elle est entière, ne fait rien à moitié. Surveiller que personne ne me fasse du mal semble être l'une de ses priorités. Je lui ai confié mon histoire un jour, celle des origines de Lemmy. Depuis elle a cette colère en elle à l'idée que quelque chose de mauvais puisse m'arriver. Encore plus lorsqu'un homme ose poser une main sur moi. Au bar, elle mord tous les représentants du sexe masculin un peu trop aventureux. Elle a peur que l'on puisse me faire du mal et par la même occasion en faire à Lemmy.

Je suis la seule maman de la bande, certainement la plus réservée du groupe, et Haïtjie se sent obligée de me protéger sans cesse. Comme je me sentais souvent obligée de le faire auparavant avec Harper. C'est ainsi qu'on prend soin les unes des autres.

Mais j'ai beau faire partie de cette grande famille des Pink, répondre aux sourires des clients, paraître aguicheuse... je suis tout le contraire au fond de moi. Je suis toujours la jeune fille un peu timide, un peu naïve, de mon enfance, mais surtout je suis une femme profondément traumatisée par mon passé et par la seule histoire d'amour de ma vie.

J'ai pourtant essayé de vivre un peu plus librement comme Blue et Harper, mais malheureusement, il y a un souci de taille. Une fois seule chez un homme, je suis paralysée. J'ai peur de me tromper encore dans mon jugement, puis de devoir en payer le prix fort. Parce que malgré tous mes efforts, mon histoire personnelle a laissé des cicatrices invisibles sur chaque parcelle de ma peau. Malgré mon envie d'oublier et de me libérer, elles restent là, gravées, me rappelant sans cesse mes erreurs passées. Résultat, je raconte que je suis malade et fuis aussi vite que possible, comme une lâche, me maudissant par la suite d'avoir abandonné aussi facilement.

Parfois, je rêve d'être enfin apaisée et de pouvoir, moi aussi, savourer la vie comme mes compagnes de route, mais c'est bien plus difficile qu'il n'y paraît.

Un soir, une fois Lemmy couché, j'ai tenté l'impossible. Avec toute l'audace

nécessaire, et l'alcool aidant, j'ai été frappé chez le seul homme que je connaissais bien et qui me plaisait assez : Bradley, mon voisin, mon ami depuis des années. Il a ouvert la porte, et sans un mot, je me suis jetée sur lui, embrassant ses lèvres et caressant son torse. Il a grogné sous l'effet de la surprise, mais parce que c'est un homme extraordinaire, il m'a délicatement repoussée. « Tu vas regretter, Barbie, m'a-t-il dit en plongeant son beau regard dans le mien, je ne suis pas celui qu'il te faut. Laisse-toi encore du temps. » J'ai fondu en larmes dans ses bras, comprenant qu'il avait raison, comprenant qu'il avait sûrement lu en moi dès notre première rencontre. Il me fallait encore patienter. Je devais encore gravir des montagnes, gagner des batailles avant de pouvoir m'ouvrir à quelqu'un.

Bradley est alors devenu mon confident, mon ami, et je dois dire que j'apprécie cette relation unique, bien différente de celle que j'ai nouée avec les filles. Nous nous retrouvons le soir, souvent chez moi, Lemmy couché à côté, pour regarder des séries à la télé et refaire le monde. Bradley est un type bien, qui se protège de la cruauté humaine derrière son métier de flic, son humour et son rôle de dragueur macho invétéré. Mais pour avoir passé beaucoup de temps en sa présence, je sais qu'au fond de lui, c'est un être sensible qui ne demande qu'à trouver l'amour lui aussi.

J'ai beau avoir raconté cette histoire des dizaines de fois à Haïttie, elle n'en démord pas et ne peut s'empêcher de croire qu'un mec bien n'est qu'une vieille légende, un mythe pour faire tomber les petites culottes des filles. Je ne connais pas son histoire personnelle, elle refuse d'en parler, mais je parierais qu'elle est liée à un garçon.

Comme dit Dottie : « Tout commence par un garçon... Tout est toujours pour un garçon... »

Haïttie se gare dans le parking et l'adrénaline monte en moi comme à chaque fois que je m'apprête à pénétrer dans cet endroit. Ici, je suis libérée de toute obligation, de toute souffrance, de mes secrets. Je me sens apaisée, je suis sereine et confiante. Je peux être qui je veux, comme je veux.

Le Pink m'a ouvert les bras il y a des années de cela, à un moment de mon existence où tout me semblait perdu, où il m'était impossible d'entrevoir l'horizon à travers les nuages. C'est devenu le repère dont j'avais tant besoin.

Celui auquel on se raccroche lorsque tout semble compliqué et insurmontable, celui qui redonne le sourire et le désir, qui reconforte lorsque la solitude et le poids du passé sont trop pesants.

Haïtïe et moi avançons, déterminées, vers l'entrée de l'établissement. La lumière est éteinte, indiquant à toute âme en peine qu'il n'est pas encore l'heure de venir se noyer ici mais, nous, maîtresses des lieux, entrons. Un endroit unique, loin de la vie extérieure, loin de nos peurs, de nos cauchemars. Un bar ouvert par une femme et tenu par des femmes qui, à un moment de leurs vies, avaient besoin de se dissimuler, de se protéger, et d'oublier leurs véritables existences. Ici, nous sommes celles que nous voulons être, trouvant la force d'avancer à plusieurs, à la vitesse à laquelle nous le désirons.

Haïtïe pousse l'énorme porte. En la franchissant et malgré toutes ces années, je suis toujours aussi stupéfaite par ce silence apaisant qui fera place, dans quelques heures, à des rires et à des cris animés. Le contraste est saisissant.

– Salut, mec, ça va ? demande Haïtïe.

Max est là, accoudé au comptoir, un journal devant les yeux. Il m'impressionne toujours autant. Musclé, tatoué, percé, le crâne rasé, il donne la sensation au premier regard qu'il va se jeter sur vous et vous tuer d'une seule main, alors qu'en réalité il en serait incapable. Le seul homme de l'équipe, qui a pour unique rôle de nous défendre en cas de pépin, remplit son office à merveille, et grâce à lui, on se sent toutes en sécurité la nuit, ici.

Max ne répond pas à la question d'Haïtïe, il ne lève même pas les yeux, trop absorbé par sa lecture du jour. Il se contente de lever la main pour qu'elle la lui claque. À mon tour, j'avance vers lui, je baisse les yeux pour regarder ce qui le passionne autant : le *New York Times*.

– Tu lis ça ? Pourquoi New York ?

Il grogne, puis froisse le papier entre ses mains.

– Je lis tous les journaux, Monroe ! me répond-il tout en attrapant son verre de whisky. Je prends le premier qui me passe sous les yeux au kiosque, et aujourd'hui, c'est tombé sur ça. C'est assez intéressant comme méthode.

Je me baisse alors vers lui et pose un délicat baiser sur sa grosse joue mal rasée, avant de soupirer :

– Mouais, si tu le dis.

Alors que je me redresse, Max essuie brutalement sa joue.

– Saletés de bonnes femmes, l’entends-je grogner dans sa barbe.

Je souris car je sais qu’en réalité il adore plus que tout nos « petites attentions de bonnes femmes » comme il dit et il est bien incapable de se priver de tout ça. Je le contourne pour longer l’énorme comptoir en bois et prendre la direction des vestiaires. Il y a des tables rondes installées partout avec des spots au-dessus de chacune d’elles. La déco au mur est assez sobre : quelques plaques d’immatriculation rapportées par Ari lors de sa période *road trip* et quelques images de pin-up des années 1950.

Quand j’arrive dans les vestiaires, les filles sont au complet. Que Blue soit déjà là tient du miracle. Depuis quelque temps, Arizona l’a à l’œil. Blue parle joyeusement de sa dernière conquête et je soupire en me dirigeant vers mon casier, déjà usée de devoir entendre sa nouvelle romance de la veille. Elle martyrise inconsciemment son esprit et son corps en couchant chaque nuit avec un nouvel homme. J’ai peur qu’un jour ou l’autre, elle en vienne à ne plus pouvoir se regarder dans un miroir. Et je suis bien placée pour savoir que c’est pire que la mort.

Arizona se change également. Depuis qu’Harper est en congé, c’est elle qui la remplace au Pink. Elle est contente de venir servir en salle, ça la change du bureau et des papiers. Elle dit avoir l’impression de reprendre une place parmi nous, dans l’équipe, autrement qu’en étant la patronne.

Lorsque je suis arrivée au centre pour mères adolescentes, j’ai rencontré la mère d’Arizona, Dottie, qui apportait des vêtements. En posant mon regard sur elle, j’ai vu une femme incroyable, pleine d’assurance et avec un charisme immense. Tout en allumant une cigarette, elle s’est avancée vers moi et m’a demandé mon prénom et mon âge.

Après ce premier échange, elle est passée chaque mardi soir, spécialement

pour moi. C'était comme notre rendez-vous personnel. Elle me parlait de son bar, de sa fille, et je pouvais lire en elle une fierté incroyable. J'étais stupéfaite et jalouse de la relation que Dottie entretenait avec sa fille et j'ai su rapidement que je voulais la même chose avec Lemmy, ce tout petit bébé que je serrais dans mes bras.

Trois mois plus tard, elle est arrivée plus tôt un mardi. Elle s'est enfermée dans le bureau de la directrice, et lorsqu'elle en est sortie une heure après, Dottie m'a proposé de la suivre. Elle nous avait trouvé un toit, à Lemmy et à moi, chez une de ses amies qui possédait une résidence, et m'offrait un emploi dans son bar ; le tout si je me sentais prête.

J'étais tellement fascinée par cette femme, par la passion qu'elle communiquait en parlant de son travail qu'en entendant cette proposition, sans même savoir si j'étais capable ou non de faire ce job ou si j'allais être assez responsable pour vivre seule avec mon enfant, j'ai pleuré et accepté son offre. J'étais heureuse de voir qu'elle me faisait assez confiance pour m'accorder cette place dans sa vie. Le lendemain soir, elle m'a amenée ici, au Pink Panthers, et m'a présenté sa fameuse Arizona. J'étais un peu mal à l'aise, pas à ma place, impressionnée par l'endroit. Incapable d'arrêter de tirer sur ma robe rose aux motifs enfantins. Un décalage entre ce monde et le mien.

Mère et fille se sont enfermées dans le bureau, me laissant fébrile et apeurée auprès de Max, cette armoire à glace terrifiante. Lorsqu'elles sont ressorties dix minutes plus tard, Ari m'a dit :

– T'es prise. Tu touches vingt pour cent de plus que les autres parce que t'as un môme, mais deux conditions, ma petite : tu ne dis rien aux autres, elles foutraient le feu au bar, et tu élèves ton gosse de la meilleure des façons. Si j'apprends que tu te comportes mal avec lui, que tu le négliges ou autre, je te vire et je lâche Max à ton cul, c'est capté ?

J'ai hoché la tête, la bouche grande ouverte, incapable de souffler mot, ne sachant de toute façon quoi répondre. Cette femme me paraissait tellement douce et accueillante en apparence que cela contrastait totalement avec ses paroles menaçantes.

Elle m'a ensuite indiqué les règles des Pink, notre rôle, le tout avec sa mère à

nos côtés, silencieuse, les yeux braqués sur moi. J'ai juste soufflé :

– Je suis mineure...

– J'ai des contacts, on va te faire de faux papiers. Après, tu décides : tu peux rester dans ton centre encore des années à tourner en rond et à foutre en l'air ton avenir et celui de ton gosse ; ou tu peux venir bosser ici, gagner un salaire et rentrer ensuite chez toi. Être indépendante et libre. Mais si cela te dérange, on peut commencer doucement, tu peux travailler le jour, en faisant le ménage, le rangement, et dans quelque temps, lorsque tu seras prête, tu pourras passer au service de nuit.

C'était il y a bien longtemps. Aujourd'hui, Ari ne me fait plus peur, et Max encore moins. Ils sont comme des parents, ceux que je n'ai jamais eus auparavant, ceux dont je rêvais petite, recroquevillée dans mon lit, les soirs de tempête.

Des parents, je le sais à présent, sont censés aimer, protéger et soutenir leurs enfants. Les gronder lorsqu'ils dérapent, mais surtout les rattraper avant qu'ils ne sautent dans le vide. Leur tendre une main bienveillante et leur montrer la lumière.

Mes vrais parents ne m'ont pas donné la main le long du chemin. Ma mère est décédée lorsque j'avais 10 ans d'un cancer du sein, et mon père m'a froidement abandonnée parce que je ne convenais pas à ses idéaux. Mais aujourd'hui, je m'en fiche bien car Arizona et Dottie me l'ont tendue il y a bien longtemps maintenant, sans aucune condition, aucune crainte, aucun jugement, sans rien attendre en retour. Et depuis ce jour, aucune d'elles ne m'a lâchée, nos doigts sont toujours enlacés comme ceux d'une vraie famille, comme une seule et unique personne.

Nous nous dirigeons vers le comptoir, et comme chaque soir, nous plongeons la salle dans l'obscurité. Max sert nos verres, Arizona allume la stéréo et l'hymne de notre bar démarre : *Iko Iko*. Les paroles résonnent dans notre âme, le son vibre dans nos veines. Seule transition entre nos vies du jour et notre monde de la nuit. Paradoxe entre deux existences, le tout est de savoir laquelle remportera la lutte qui se joue en nous tous. Le bon ou le mauvais. Le jour ou les ténèbres. Sommes-nous réellement capables de changer le cours des choses ? Sommes-nous désireux de vivre une autre vie ?

2. *Glitter & Gold* – Barns Courtney

Les heures défilent tandis que je me faufile de table en table, redonnant le sourire aux clients tout en leur servant leurs potions maléfiques. Au départ, j'étais très mal à l'aise de voir l'effet que je produisais sur les autres, de sentir les regards appuyés, d'entendre les chuchotements des clients. Je ne me sentais pas à ma place et j'avais le sentiment de faire quelque chose d'interdit. Petit à petit, le temps passant, tout a changé. Malgré une infime part de timidité en moi, je ne suis plus gênée du tout. Je sais ce que je fais ici, je sais que je ne fais rien de mal.

Enfant, je n'aurais pu imaginer un seul instant devenir cette femme indépendante, puisque j'étais plutôt destinée à devenir une parfaite épouse en robe de cocktail, avec pour seule distraction les enfants et la cuisine. La femme d'un homme, ayant pour unique but de satisfaire ses moindres désirs.

J'ai été élevée dans la tradition et la religion et, dès le jour de ma naissance, en tant que fille, mon histoire était déjà toute tracée. Heureusement, loin de ma région natale, de ma famille biologique et de mes origines, je suis devenue une femme forte, capable de subvenir aux besoins de son enfant. Je me suis tracé un chemin en totale opposition avec ce à quoi on me destinait : je vis de façon décalée, travaille dans des tenues assez suggestives, incarnant une créature mythique et fantasmée, et j'en suis fière.

Mais, au fond de moi, je rêve en silence de trouver mon âme sœur, l'homme qui saura m'aimer pour ce que je suis vraiment et me redonner confiance.

Absorbée par mes souvenirs, je me dirige vers une table à servir quand soudain une voix m'interpelle. Ce timbre de voix me semble familier. Je ne réalise que trop tard de qui il s'agit.

M. Kramer. M. l'instituteur Kramer.

Mince, qu'est-ce qu'il fiche ici ?

C'est l'instituteur de Lemmy, je ne l'ai croisé que très rarement, mais ça me suffit déjà amplement. Son air supérieur ne m'a jamais plu, comme s'il voulait faire sentir à son interlocuteur sa supériorité et son intelligence. À l'école, je n'ai jamais précisé mon métier, allant jusqu'à mentir parfois. Sur les papiers, je note que je travaille dans un restaurant, et point. Non pas que j'aie honte de mon travail ! Sans ce job, à l'heure actuelle, je serais peut-être morte sous un pont, ou pire. Au mieux, encore dans ce foyer pour filles mères. Ce boulot m'a sauvé la vie.

Mais je refuse que Lemmy soit rejeté et catalogué parce que sa mère bosse dans cet établissement connu de la ville. Vu notre réputation de femmes fatales à la sexualité « volage », les mamans de cette école privée, habillées de petites robes à fleurs, refuseraient que leurs enfants fréquentent mon fils, il ne serait pas invité aux anniversaires, rejeté. Les mères auraient trop peur que je fasse de l'œil à leurs gentils petits maris obéissants. Les jugements naissent des peurs des gens et ils laissent des traces indélébiles dans une existence. Je refuse que mon fils subisse les médisances des autres, pas après tout ce que j'ai fait pour lui offrir cette vie si paisible.

– Heu... madame Flinch ?

Mince, il m'a reconnue. N'ayant pas d'autres choix que d'assumer, je me retourne, lui fais face, et tout en affichant un sourire de circonstance, je réplique :

– Monroe, ici c'est Monroe.

Je le détaille : il me semble différent de l'homme qu'il est à l'école. Il ne porte pas son costume trois-pièces ni ses affreuses lunettes d'intello. Il est simplement vêtu d'un jean brut qui tombe à la perfection et d'une chemise noire. Sa tignasse de jais est en bataille et ses yeux gris brillent d'une lueur que je ne saurais décrypter. Il est à l'opposé même du ringard que je connais. Il paraît dans son élément, un jeune homme venu pour passer un bon moment.

Je le dévisage avec insistance, puis me ressaisis.

– Que désirez-vous ? lui demandé-je de mon ton le plus professionnel.

– Je... heu... Vous travaillez ici, madame Fl... pardon, Monroe ?

– Non, je m'ennuyais chez moi. J'ai donc décidé de venir aider bénévolement.

Il a un mouvement de recul devant cette réplique moqueuse. Au même moment, je réalise que je n'arrange pas mon cas. Mon humour pince-sans-rire est un bouclier, mais dans certaines circonstances, c'est plus un handicap qu'autre chose.

– Excusez-moi, je ne voulais pas être désagréable. Je suis aussi surprise que vous, j'imagine. Que désirez-vous ?

– Un scotch, s'il vous plaît. Je suis à la table du fond.

Je me détourne pour voir où il est installé et surtout avec qui. Mais il n'y a personne à l'endroit désigné. Tout en lui indiquant que c'est noté, je repars en direction du comptoir, tremblante et implorant le Seigneur que l'instituteur ne dira rien à l'école et que cela ne portera pas préjudice à Lemmy.

Je m'écroule sur un tabouret de bar et glisse un peu trop sèchement à Arizona :

– Sers-moi à boire ou je vais m'effondrer sur le sol.

Arizona fronçe les sourcils, comme trop souvent ces derniers temps. Elle s'avance pour coller sa bouche à mon oreille et me crie :

– Touche-toi le derrière, pas de picole pendant le service, ma petite. J'ai assez de Blue qui déconne, tu ne vas pas t'y mettre.

Je grogne et la regarde méchamment, comme une enfant faisant un caprice, dépitée que pour une fois elle ne fasse pas exception à la règle. J'en aurais bien besoin.

– Bon, alors un scotch pour la table huit, et que ça saute !

Elle me fouette de son torchon, et en soupirant, elle s'exécute. Lorsqu'elle revient avec ce breuvage infâme, elle me demande :

– Qui te fout dans cet état, ce soir ?

– Personne !

Je n'ai pas parlé, je lui ai craché ma réponse à la figure.

– Personne, rit-elle. Bah voyons, tu es le genre de nana à t’énervé tous les dix ans. Alors, j’attends, madame Parfaite ?

À cet instant précis, Haïttie arrive pour préparer une commande. Elle comprend sur-le-champ que quelque chose cloche car elle m’attrape le bras et me demande, le visage déjà crispé :

– Qu’est-ce que tu as ? T’as été emmerdée ?

– Pitié, arrête de m’appeler madame Parfaite, Arizona, ça me gonfle. Et Haïttie, non, je n’ai pas été ennuyée, OK ?

Haïttie et moi nous défions du regard, mais je sais qu’elle ne lâchera pas le morceau. Elle me connaît trop. Je peste et capitule.

– L’institut de Lemmy est là, avoué-je, tête baissée, à mes amies.

Haïttie se redresse vivement en entendant ces mots.

– La tête de gland ? Le prétentieux qui sait toujours mieux que tout le monde et ne peut s’empêcher de la ramener sur tout ? Où est-il ?

Elle en est déjà à se frotter les mains tout en cherchant du regard dans l’assemblée qui ça peut bien être. Devant son langage abominable, je ne peux me retenir de lui dire :

– Ne jure pas ainsi, Haïttie.

– Oh, tu me gonfles ! Alors, il est où ?

Arizona tente de calmer comme elle peut notre sauvage et me fait signe de déguerpir rapidement avant qu’Haïttie fasse une bêtise. Elle est du genre à foncer tête baissée, elle serait capable de l’agripper par le col et de le jeter dehors comme ça, juste parce que je suis énervée de le voir ou simplement mal à l’aise.

Je prends le verre de scotch au passage et me dirige à l’allure d’une tortue vers la table du fond.

Il y a quelques minutes, j’étais face à lui sur la défensive, prête à bondir, et me voilà toute tremblante. Il y a à peine un mois, M. Kramer m’a convoqué un soir. Il voulait me montrer le travail scolaire de Lemmy et tentait de me faire

accepter son passage dans la classe supérieure en pleine année scolaire. J'étais forcément fière des capacités de mon fils, mais personnellement, je refuse de lui imposer certains changements qui pourraient le déstabiliser psychologiquement ou le faire remarquer un peu plus par les autres. La tension était montée entre nous. Quand deux adultes sont incapables de s'entendre et de faire comprendre leurs visions respectives, c'est l'impasse. Je m'étais levée furieuse et j'avais quitté la salle de classe sans un au revoir.

En l'espace de quelques secondes, tout mon aplomb s'est envolé. Je suis déstabilisée par ces souvenirs et la situation. Nous nous rencontrons à nouveau aujourd'hui, mais cette fois sur mon lieu de travail, où M. Kramer est forcément plus libre de ses paroles puisqu'il n'est plus vraiment tenu à ses obligations de professeur. Et moi, je me sens coincée : mes obligations professionnelles m'empêchent de prendre la fuite.

Mon thorax est comprimé par l'angoisse. Je suis certaine de sentir de la sueur dégouliner de mon front. J'ai chaud ; non, j'ai froid ; non, j'ai chaud. Punaise, je ne sais plus, en fait. Je suis mortifiée et je sens la nausée monter.

J'approche pourtant de sa banquette. Tout en déposant sa commande, j'ai un choc. Je ne l'avais pas remarqué tout à l'heure sous le coup de la surprise, mais alors que je le contemple, assis sous les lumières tamisées de la salle, je réalise qu'il est vraiment séduisant, d'une beauté à couper le souffle. Sûr de lui, souriant, il semble savourer l'atmosphère de l'endroit.

J'entends alors un léger son, comme un soupir, provenant de sa bouche sensuelle et étonnamment mon corps réagit instinctivement. Je suis décontenancée par le picotement qui me parcourt. Ce n'est pas la première fois que je suis face à un bel homme, mais habituellement mes sens ne se réveillent pas aussi facilement. Or, là, face à lui, je ne peux m'empêcher de détourner le regard.

– Merci, me dit-il simplement.

Je hoche la tête. Alors que je me retourne pour repartir en direction du comptoir, je sens une main attraper solidement mon bras. J'ai l'impression que la chaleur qui émane de son corps pénètre soudain le mien. Je suis brûlante. Collé à mon dos, m'enivrant de son parfum, il souffle du bout de ses lèvres à mon

oreille :

– Je... je suis désolé, Monroe, je ne voulais pas vous mettre mal à l'aise en venant ce soir.

– C'est un lieu public, vous faites ce que vous voulez, répliqué-je tentant de paraître sûre de moi. Bonne soirée, monsieur Kramer, amusez-vous bien.

Je repars plus chancelante que jamais vers notre espace privatif car j'ai besoin de me ressaisir après cette rencontre et surtout après les réactions chimiques qu'elle a provoquées. Ce n'était pas prévu, tout ça ! Je passe devant Arizona sans un regard vers elle et m'enferme dans notre loge, comme si cette simple porte pouvait me protéger du reste du monde et de l'effet que cet homme a sur moi. En plus, je ne peux m'ôter de la tête qu'après avoir découvert l'endroit où je travaille, l'instituteur pourrait très bien choisir d'améliorer ou d'aggraver la vie de Lemmy à l'école.

Un léger coup me fait sursauter. La porte s'ouvre sur le visage doux et conciliant d'Arizona. Je ne peux que lui répondre par un petit sourire timide. Elle entre et se positionne debout face à moi, une jambe repliée derrière elle sur un casier. Elle sort de ses poches un paquet de clopes, et en s'en grillant une, elle me sort :

– Tu m'expliques ?

– Je suis foutue, je lui réponds tout en ôtant mes talons aiguilles.

– Comment ça ?

– Je ne voulais pas qu'à l'école on sache mon véritable métier.

Elle grogne. Je sais que, pour Ari, cette révélation est un peu comme un coup de poing dans l'estomac – elle qui refuse que le Pink soit catalogué, qui fait tout depuis des années pour qu'on incarne une image de la femme parfaite, une légende urbaine mélangeant beauté, désir, pouvoir, le tout sur fond de respect.

– Bon, écoute un truc, ma petite. Je comprends ce que tu veux dire par là. Lorsque j'étais gamine et qu'on me demandait ce que mes parents faisaient, je répondais que mon père était mort et que ma mère dirigeait une entreprise. C'était vrai, mais faux en même temps. Aucune figure paternelle, et une mère qui passait vingt heures par jour dans son bar à tenter de le construire et de le maintenir hors de l'eau, qui partait et me laissait seule dans cet appartement

sombre... Oui, j'avais peur de ne pas être aimée et qu'on se moque de moi si j'avouais la vérité. Mais j'ai compris après que ce que je croyais était faux.

– Faux dans quel sens ?

– Faux dans le sens où ma mère était bien plus que ça. Elle avait beau être extravagante, s'habiller à contre-courant loin du modèle standard, c'était en réalité une mère exemplaire, Monroe. Elle m'a montré que la maternité n'oblige pas à devenir parfaite sur tous les points et qu'elle oblige encore moins à devenir quelqu'un d'autre. L'habit ne fait pas le moine, comme on dit, et c'est vrai. Nous sommes des femmes, oui, mais les années 1950 sont terminées, ma belle, sois fière de ton parcours.

Je ris nerveusement parce que là, tout de suite, en me repassant l'image du regard interloqué de M. Kramer, je me vois plutôt comme une moins que rien... une nouvelle fois.

– Monroe, reprend Ari voyant ma détresse, tu es ici depuis bien trop longtemps pour te laisser avoir par des idées préconçues, ou alors c'est que tu n'as encore rien compris. Nous sommes des Pink, OK. On bosse la nuit dans un bar, OK. Mais putain, Monroe, c'est un établissement qui rapporte des milliers par an, et pourquoi ? Non pas parce qu'on baise, non, mais parce qu'on offre un moment de bonheur aux gens avec notre ambiance, notre bonne humeur et nos sourires. On fout la trouille aux autres parce que nous sommes seules à la barre sans mecs pour nous donner des ordres et nous mettre à genoux devant eux. Tu comprends ça ? On attise la curiosité et on fascine, c'est ça, notre métier. Et toi, en plus, tu élèves ton fils seule. Tu te rends compte de ce que cela implique ?

Je reste là à me gratter les ongles, tout en tentant d'intégrer ce qu'elle vient de me dire.

– Ne mélange pas tout, Monroe, me demande-t-elle d'une voix plus douce, une belle apparence peut attirer l'attention de n'importe qui. Mais une belle personnalité ne peut attirer que de belles âmes. Tu ne dois pas avoir honte de ce que tu es, sinon mieux vaut pour toi partir ailleurs et changer de vie.

Elle jette son mégot dans un cendrier posé sur la table basse, prête à s'en retourner. Je me sens obligée de me justifier et de la rassurer :

– Ce n'est pas ça, Ari, c'est... c'est pour Lemmy.

– Lemmy sait ce que tu fais pour lui. Un jour, il deviendra un homme. Il comprendra encore plus la chance qu’il a eue de grandir avec une femme comme toi. Je suis certaine qu’il sera reconnaissant de tous les sacrifices que tu auras faits pour lui. Je pense qu’il préfère avoir une maman hors norme mais heureuse, que coincée dans un carcan qui ne lui correspond pas et malheureuse. Ton fils est intelligent.

– Je n’ai pas honte, tu sais, loin de là. Mais j’ai toujours peur du regard des gens sur nous. Les codes et les normes de cette société sont si étouffants... Je ne veux pas me tromper pour lui. Il n’a pas à subir les conséquences de mes actes.

– Tu ne te trompes pas, tu es tellement obnubilée par les faux-semblants et les jugements d’autrui que tu en oublies le principal. Je croyais que tu voulais vivre pour toi et être seul maître de ta destinée ? Pourquoi aujourd’hui cela deviendrait si compliqué ? Tu ne fais rien de mal, tu gagnes deux fois plus que la moyenne, et encore une fois tu ne vends pas ton corps pour avoir ce fric ! Tu travailles dur en servant de l’alcool à des gens qui tentent d’oublier leurs vies et leurs boulots.

– Le regard des autres est toujours difficile à supporter. Moi je le sais, mais Lemmy est encore trop petit pour vivre avec ça.

– Je sais. Mais dépasse tes peurs, Monroe, et profite de chaque instant, la vie est si courte qu’il serait navrant de te déguiser en quelqu’un que tu n’es pas, juste pour te faire accepter.

Cette fois, elle n’attend pas ma réponse et quitte immédiatement notre loge, refermant la porte sur moi et mes démons.

Je sais qu’elle a raison, je ne fais rien de mal, rien. Je bosse dur chaque nuit dans un établissement connu de toute la région. Je paie mes factures, seule. Je prends toutes les décisions importantes pour Lemmy et je ne demande rien à personne. J’aime le Pink Panthers, il ne m’a jamais déçu. En cet instant, j’ai vraiment l’impression que c’est moi qui le déçois en ayant caché durant toutes ces années mon rôle ici aux yeux du monde extérieur. Et j’ai fait du mal à Arizona ce soir en lui avouant qu’une partie de moi en avait honte. Même si elle tentait de le dissimuler, je l’ai vu dans ses yeux, je l’ai blessée...

Mon Dieu, je suis lâche et si loin de toutes les résolutions que j’ai prises il y a huit ans. Je joue un rôle, je me mens, me faisant croire que j’ai dépassé mon histoire, que je suis la seule à décider, mais finalement je suis toujours cette gamine prête à faire ce qu’on attend d’elle. Et cette réalité me percute de plein fouet : je serai toujours au fond de moi Face la soumise.

3. *Barcelona* – George Ezra

Il est sept heures du matin, le bar est fermé, et Arizona distribue nos pourboires. Je n'ai pas reparlé avec elle de cette nuit, et je n'ai pas recroisé le regard ténébreux et inquisiteur de monsieur l'instituteur.

Blue débouche une bouteille derrière le bar. Je fais signe que je ne veux rien. Comme souvent elle soupire et hoche la tête.

Ce matin, pas de petit-déjeuner pour l'équipe comme cela peut arriver quelquefois, on va juste ranger et quitter les lieux pour aller dormir. Enfin eux, pas moi qui pars endosser mon rôle de maman. Je dormirai lorsque j'aurai le temps.

– Tu tires une de ces tronches, constate Max en s'approchant de moi. T'as un souci ?

Je sais qu'il va encore s'inquiéter alors je décide de feindre et plaque un énorme sourire sur mon visage avant de répondre avec désinvolture.

– Non, juste mes règles, ne t'en fais pas.

À cette simple idée, il mime une tête de dégoût et se relève rapidement.

– Bordel de merde ! Si vous pouviez éviter de toujours me parler de vos trucs, ça m'arrangerait, hein. On a des lois ici.

Blue, qui a entendu, ne peut s'empêcher de répondre :

– Mouais, des lois que tu as imposées, monsieur Gros dur. Interdiction de parler devant toi d'épilation, de pubis, de règles et de tétons qui durcissent. Excusez-moi, mais j'ai la nette sensation qu'on s'est bien fait avoir encore ce jour-là.

Je ris car je me souviens bien de cette soirée poker durant laquelle Blue et Harper avaient parlé épilation du maillot. Max avait gueulé en disant qu'il ne pouvait en supporter plus et allait se casser si ça continuait. Il acceptait de nous protéger et il gérait en cas de soucis, mais il refusait d'entendre ces confidences « écœurantes ». Il avait tellement braillé qu'Arizona avait bien cru qu'il allait faire une attaque. Contre toute attente, nous avons cédé et juré de ne plus parler de « problèmes de filles », comme il disait. Le souci était qu'Harper était bien décidée à le faire tourner en bourrique. Pendant des semaines, elle s'était amusée à coller des post-it partout dans le bar avec des mots comme « tampon », « utérus », « ovules », « cycles menstruels »... Il a fait la gueule au moins un mois, refusant de nous adresser la parole, fuyant les soirées poker et les petits-déjeuners. On a alors décidé que la leçon était finie, il était temps de le laisser tranquille.

Mais nous sommes comme nous sommes, des nanas, et de temps en temps on oublie que lui n'en est pas une. Notre nature revient au galop, et c'est uniquement lorsqu'on entend des jurons qu'on se rend compte qu'on l'agace.

– Foutez-lui la paix, il est vieux, son cœur est fragile.

Arizona se joint à nous pour se moquer de notre gros malabar. Nous éclatons toutes de rire en le voyant virer au cramoisi. L'air offensé, il se lève pour sortir en silence du bar.

– Ce soir, il aura oublié. Allez au lit, les filles, vous avez bien bossé.

Haïttie me fait signe qu'elle m'attend dehors. Blue part en sautillant comme une sauterelle tout en faisant de grands signes d'au revoir. J'en profite pour prendre Arizona dans mes bras.

– Je m'excuse pour ce soir, je ne voulais pas te blesser, lui chuchoté-je à l'oreille. Je me pose trop de questions en ce moment.

Elle ne répond pas à mon étreinte – elle déteste les marques d'affection –, mais ne me repousse pas pour autant, comprenant que j'en ai plus besoin qu'elle.

– Tu ne m'as pas blessée, Monroe, affirme-t-elle d'une voix maternelle, tu te comportes comme je te l'ai demandé il y a sept ans, tu t'analyses et agis en

fonction de ton enfant. C'était le deal et je suis fière de toi. Mais ne laisse personne te dire que tu ne vauds rien ou que tu dois changer pour les autres ; tu donnes le meilleur de toi-même, tu fais au mieux.

Je suis touchée par ses mots. Je l'embrasse tendrement sur la joue, puis je pars rejoindre Haïtï qui m'attend dehors.

Je pousse la porte, sors sur le trottoir et observe les lumières du soleil se refléter sur les immeubles de Sacramento. J'aime cette ville aux mille couleurs, elle qui incarne tellement de choses. Cet endroit où tout se joue, où tout est possible. Cette ville a un pouvoir invisible sur chaque âme qui s'y promène, j'en suis persuadée. Impossible une fois que vous y êtes de la quitter, elle ne vous laissera pas faire.

Lorsque j'ai pris le car il y a huit ans, je n'avais pas de point de chute, juste de l'argent, une valise, un cœur déchiqueté en morceaux et un petit ange au creux de mon être. Seul signe de vie en moi. J'ai regardé ce grand panneau lumineux avec les horaires de cars et de trains pour les grandes villes du pays. Je n'avais jamais voyagé, je venais de passer seize ans dans le même petit village avec les mêmes personnes. La peur m'avait envahie. C'était comme si le choix d'une destination était une question de vie ou de mort.

J'ai alors vu ce nom, « Sacramento », qui était là comme un signe. J'ai repensé à ma mère. Lorsqu'elle parlait du monde extérieur, elle disait que cette ville, tout comme Las Vegas ou Los Angeles, était l'endroit de tous les péchés. Alors, quoi de mieux que de partir là-bas pour une pécheresse comme moi ? Comme un pied de nez à mes parents.

Je suis donc montée dans un car et, après dix heures de voyage éreintant, j'ai foulé le sol de Sacramento pour la première fois. La petite fille encore fragile que j'étais a levé les yeux et ce qu'elle a vu à ce moment-là l'a fascinée.

Je suis tombée amoureuse de cet endroit, de l'atmosphère, des habitants, de ses couleurs et de ses odeurs. Et aujourd'hui, je serais incapable de la quitter, elle qui m'a tant offert...

Comme chaque matin, j'ai réveillé Lemmy, et après un petit-déjeuner à deux, je l'ai déposé rapidement à l'école. J'ai tenté de me faire discrète pour ne pas croiser monsieur Perfection et suis vite rentrée chez moi.

Je suis couchée depuis une heure, mais je tourne en rond, ne trouvant pas le sommeil. Trop de choses en tête, trop de questions. En désespoir de cause, je décide de me lever pour aller me baigner. C'est le petit plus de mon logement : une superbe piscine pour tous les locataires de la résidence.

J'aime vivre ici, c'est propre, entretenu et pas cher du tout.

À l'époque, lorsque Dottie m'a proposé de venir visiter les lieux, j'avais la trouille au ventre. Je n'avais jamais vécu seule. Seize ans dans une grande maison familiale, puis un an dans un centre, entourée d'éducateurs et de filles comme moi. Mais lorsque je suis arrivée dans cet endroit, mon bébé serré fort contre mon cœur, j'ai su que ce serait ma nouvelle maison et que je pouvais y arriver. Ce lieu respirait la sérénité. Et pour ne rien gâcher, le visage de la propriétaire était tellement lumineux et chaleureux, que ce fut une évidence.

Mon appartement est composé d'une grande pièce principale avec un coin salon où trônent un canapé gris, un pouf blanc, contre le mur, un meuble télé, et au centre, une petite table basse blanche. Dans le fond se trouve une jolie cuisine en bois, tout équipée et ouverte, avec un grand plan de travail en îlot où l'on peut manger à plusieurs. Un petit couloir mène à deux chambres spacieuses et lumineuses, puis à la salle de bains. C'est simple, mais c'est chaleureux, et surtout, c'est à moi.

Mais ce qui m'a fait réellement succomber, c'est le cœur de la résidence, ses espaces communs : un grand jardin fleuri où sont disposées des tables et des chaises, le tout entourant une énorme piscine avec des transats à disposition. Cela fait partie du loyer, et franchement, vu la chaleur de Sacramento, c'est un plus non négligeable.

J'enfile mon maillot de bain, attrape mes tongs, ma serviette et sors piquer une tête, comme chaque fois que je veux me vider l'esprit. La natation est ma seule activité sportive, pas le temps et pas le luxe pour autre chose. Je saute dans l'eau. Je nage aussi vite et aussi longtemps que mon corps me le permet après une nuit de travail et sans sommeil. Ce n'est qu'au bout d'une heure à faire

souffrir mes muscles que je décide de sortir pour me prélasser au soleil.

Là, sur un transat, Bradley est déjà installé, une bière à la main, ses lunettes d'aviateur sur le nez, torse nu, en short de sport.

- Tu es là depuis longtemps ? Il est pas tôt pour commencer à boire ?
- Assez longtemps pour voir ce que tu t'infliges. Et pour moi, c'est le soir, j'ai bossé toute la nuit. Je suis dérégulé, tu sais ce que c'est. Tu as passé une sale nuit, Barbie ?
- On peut dire ça, oui.
- Explique. J'ai tout mon temps.
- Je n'ai pas envie, Brad.
- Je te signale que c'est notre rendez-vous confidences du jour. Comme on ne baise pas, on peut au moins parler, non ? Sinon, ça va vraiment devenir chiant à en crever, cette histoire.

Comme je ne réponds pas, il grogne et me dit entre deux gorgées de bière :

- Bon, alors montre ta poitrine, sinon cette journée sera officiellement la plus merdique de tous les temps.

Je lui balance ma tong en pleine poire tout en m'esclaffant et il ne trouve rien de mieux que de se mettre à rire lui aussi comme un idiot. Il est incroyable ! Toujours à jouer le mec macho, et le premier à en rire !

- Je suis tombée sur l'institut de Lemmy cette nuit, au boulot.
- Et ?
- Et il ne sait rien de mon boulot, et de tout ça. Je n'ai pas dit toute la vérité en remplissant les fiches de début d'année... Il est sur le dos du petit constamment, et il arrête pas de me convoquer pour me mettre sous le nez ses cahiers et tenter de me convaincre de lui faire sauter une classe, en plein milieu d'année. Je ne veux pas qu'il en rajoute encore, à cause de moi. Maintenant qu'il sait où je travaille...
- Tu te prostituais, ou quoi ? Non, parce que dans ce cas-là, j'ai deux problèmes : et d'un, je vais devoir te faire arrêter, et de deux, plus question de conseiller à mes collègues d'aller au Pink, ou je vais passer pour un tordu. Je suis flic et, si mes potes au poste pensent que je donne l'adresse du bar, non pour boire un verre, mais pour un tout autre service, je risque d'avoir de gros ennuis.

Il vient d'où, ce prof ? Tu connais son histoire, son passé ? Non ! Donc, ne porte pas de conclusion hâtive, Monroe.

– Punaise, Brad, t'es chiant quand tu t'y mets.

Je soupire. Je me couche sur un transat et me cache derrière mes lunettes. Il m'énerve tout autant que je l'adore, même s'il n'arrive jamais à être sérieux plus de dix minutes.

– Tu parles de ton travail comme si c'était la pire chose au monde. Tu ne fais rien de mal ou d'illégal. Et y a pire comme vie, non ?

– Oui, je sais. Arizona m'a dit la même chose. Mais bon, ce type avait un truc dans le regard en me voyant là avec mon plateau... Je ne sais pas comment dire... Je n'ai pas pu m'empêcher de me sentir rabaissée face à lui, tu vois ?

– Il est là, le problème, tu te dévalorises toi-même face aux autres. Tu es persuadée de ne rien valoir, et tu t'obstines à faire des comparaisons sociales.

– Pas du tout !

– Bien sûr que si. La preuve en est, l'institut de ton fils vient au bar et tu te persuades toute seule qu'il va te dénigrer parce que tu es serveuse de nuit. Mais tu oublies quelque chose.

– Quoi ?

– S'il est passé hier soir boire un verre dans cet établissement de renom, c'est bien parce qu'il voulait se détendre lui aussi et profiter de son temps libre. Et ça, vois-tu, il aurait pu le faire de plusieurs façons. Or c'est d'un bar qu'il avait besoin, pas d'une partie de golf.

– Tu penses ?

– J'ai toujours raison !

Je prends le verre de soda qu'il me tend. Il a pensé à tout en me rejoignant.

– En même temps, en venant au Pink, il devait aussi chercher quelque chose... si c'est la première fois que tu le voyais.

– Comment ça ?

– Il voulait certainement satisfaire sa curiosité en rencontrant les déesses de Sacramento. Tout le monde en entend forcément parler un jour et tout le monde veut les voir. Et puis...

– Quoi ? m'impatienté-je devant son sourire malicieux.

– C'est un jeune homme, un mec comme tous les autres qui, la journée, bosse et prend son rôle très au sérieux face aux enfants, et le soir, c'est un pénis qui

veut chatouiller maman pour décompresser et profiter de la vie librement.

– T’es obligé d’être grossier comme ça ?

– Je suis un mec, que veux-tu. Si tu savais, au commissariat... À chaque fois que je précise que ma voisine est une Pink Panthers, ils veulent tous se faire inviter chez moi, histoire d’avoir la chance de t’entendre à travers la cloison, ou mieux de te croiser. Alors tu vois, tu es magique. Grâce à toi, j’ai gagné en popularité.

Il me désespère parfois : sa façon de parler des femmes, même sur le ton de la blague, est parfaitement rétrograde et lui attirera des ennuis. Je me relève brusquement, bien décidée à le planter là.

– Tu es une caricature à toi tout seul, Bradley !

Malgré ses paroles, je ris intérieurement, car je l’adore. Il n’a pas de filtres, il dit ce qu’il pense, toujours prêt à aider, à écouter et surtout à dédramatiser chaque situation. Son humour pourrait me déstabiliser et me mettre mal à l’aise, mais bien au contraire, cela m’aide à lâcher prise de temps en temps.

Je lui fais un énorme doigt d’honneur, et tout en partant, je lui crie :

– IDIOT !

– Moi aussi, je t’aime, Barbie. N’oublie pas notre rencard, ce soir !

– Tu peux toujours courir !

Je m’éloigne rapidement de la piscine, et tout en montant l’escalier extérieur qui mène à mon appartement, j’entends encore son rire résonner à travers la résidence.

Je claque la porte et file dans ma cuisine pour sortir des plats et un saladier. Rien de mieux que de préparer de bons gâteaux maison lorsque je n’ai pas assez dormi, c’est la seule façon que j’ai de retrouver de l’énergie rapidement.

Je suis concentrée sur ma préparation lorsque soudain j’entends des bruits devant ma porte et autour de ma serrure. Qu’est-ce qui se passe ? Un cambrioleur ? Je relève la tête paniquée tout en cherchant quelque chose qui puisse me servir d’arme lorsque la porte s’ouvre laissant place à Max et Haïttie, des sacs dans les mains.

– Vous m’avez fichu la trouille. Qu’est-ce que vous faites là ?

Je leur ai donné les clés un jour, *au cas où*, et j’en viens à le regretter depuis qu’ils passent à l’improviste sans arrêt pour me piquer de la bouffe ou s’installer dans mon canapé. Chaque fois, j’éprouve la même peur irrationnelle. Haïttie croise les bras, et tout en fronçant les sourcils, elle demande avec un air inquisiteur :

– Tu nous as demandé de mettre nos saloperies de fringues du dimanche pour t’accompagner à l’exposition de Lemmy. Qu’est-ce que tu fais en slip de bain dans ta cuisine ? T’es bourrée, ou quoi ?

Elle avance prudemment dans ma cuisine, tout en observant partout pour voir si je ne dissimule pas des bouteilles vides. Max, lui, renifle grossièrement, espérant sentir une odeur de substance interdite expliquant ainsi ma démente soudaine. Je les regarde faire, abasourdie. Mais qu’est-ce que... ?

– PUNAISE ! J’ai oublié l’exposition de Lemmy ! réalisé-je brusquement.

Je lâche ma préparation culinaire dans l’évier et me précipite vers ma chambre ôtant précipitamment mon maillot de bain encore sur moi. Tout en paniquant et en hurlant que je suis une mauvaise mère, je tente de trouver une tenue convenable pour l’occasion. Hors de question de me faire critiquer par le professeur de Lemmy ou les parents d’élèves.

Haïttie entre alors dans la chambre sans aucune considération pour ma nudité et ma dignité. Tout en se couchant sur mes draps propres avec ses chaussures, elle me sort :

– Dehors, y avait ton « ami », dit-elle en mimant les guillemets avec ses doigts. Il riait comme un attardé, tout seul. Il a vraiment un souci, ce mec ! Je sais pas ce que tu peux lui trouver, franchement. Ou alors, tu fais des trucs avec lui et tu refuses de...

Avant même qu’elle ait fini sa phrase, je lui jette un livre à la tête. Elle crie de douleur et se frotte le front.

– Ça va pas, non ? Qu’est-ce qu’il te prend ?

– Pas de discussions sexuelles dans ma maison.

- Lemmy n’est pas là. D estresse, ma vieille.
- Ce n’est pas une raison. Ici, c’est un cocon pur et sans aucune perversion, ne viens pas tout salir avec ton langage.
- Dixit la femme qui, une fois l’Enfant Jésus couché, a foncé un soir chez le voisin pour...
- Sors de là, Haïttie, je voudrais me préparer en silence et en me maudissant d’avoir oublié cette exposition. Je suis impardonnable. Punaise, comment j’ai pu oublier ?

Blue, qui a dû arriver entre-temps chez moi, passe également la porte de ma chambre en criant et en sautant partout comme à son habitude.

- Alors, Max m’a dit que tu avais oublié ? Bravo, madame La Coinc e. Je crois que c’est officiel, on déteint sur toi.
- Ouais, réponds-je, et je ne sais pas si c’est une bonne nouvelle. J’ai honte.
-  a arrive, t’es fatigu e, tu dors très peu et tu cours partout. Cela ne fait pas de toi une mauvaise mère. En plus, pour voir des horreurs en pâte à modeler, franchement...
- Blue...

Je la regarde sévèrement, parce que même si c’est une exposition d’enfants de 7 ans, cela n’en reste pas moins celle de l’homme de ma vie, et forcément, tout sera magnifique.

Je tente de trouver quelque chose qui puisse me faire passer pour une mère respectable, lorsque Blue me pousse d’un coup de fesses pour prendre le relais. Elle sort alors une robe rouge en la montrant à Haïttie pour avoir son avis.

- T’en penses quoi ?

Haïttie, toujours couch e sur mon lit, montre qu’elle désapprouve en hochant la tête de gauche à droite.

- Trop aguicheur !

Blue peste dans sa barbe et repart à la chasse pour en sortir une autre robe encore plus voyante et d collet e que la précédente.

- Oh non, celle-là lui marque les hanches. Trouve autre chose !

Elle retourne donc fouiller, tout en commentant :

– En même temps, elle a des hanches, Haïttie, on ne peut pas le nier, donc on va devoir faire avec.

Haïttie, qui se gratte les ongles, répond le plus normalement du monde :

– Oui, enfin, si on pouvait ne pas empirer la chose... Elle va croiser monsieur Balai dans le cul, donc un truc un peu moins rentre-dedans et...

– Si vous pouviez éviter de parler de moi comme si je n'étais pas présente. Je vous entends ! Je ne suis pas sourde ! crié-je.

Max accourt dans la chambre, effaré par mes hurlements peu aimables.

– Que se passe-t-il là-dedans ?

– Je vais les tuer, demande-leur de sortir que je puisse me préparer.

Il prend alors un air terrifiant, et tout en posant un regard vers les deux autres, il pointe le doigt vers le couloir :

– VOUS, dehors !

Les filles sortent en se poussant, rejetant la faute l'une sur l'autre.

– Écoute, me glisse Max, si je peux te donner un conseil, tu ne devrais pas trop réfléchir. L'apparence physique ne fait pas tout, elle peut même être trompeuse. C'est au fond de toi que réside la personne que tu es. Alors, ne perds pas de temps avec des gens qui ne sont pas capables de creuser et qui s'arrêtent au premier regard.

C'est tout Max, un gros dur au cœur de poète philosophe. Je ne peux que lui sourire tendrement tout en caressant du bout des doigts sa joue râpeuse. Je comprends soudain qu'il parle d'expérience.

– Et le premier qui ose dire autre chose, je le tue de mes propres mains, ajoute-t-il menaçant.

– Merci, Max, tu es un amour. Ça fait chaud au cœur de t'avoir, surtout lorsque de temps en temps le moral n'est pas au beau fixe.

– Je sais, petite, mais ça ira, tu verras. Ne te laisse pas faire.

Il me fait un clin d’œil, puis part rejoindre le reste de la troupe, me laissant là, seule, le cœur un peu plus léger, un sourire sur le visage.

J’opte finalement pour un pantacourt noir, un tee-shirt basique rouge et des chaussures plates noires. Je ne prends pas la peine de me maquiller. Pour toute coiffure, je noue mes cheveux en une simple queue-de-cheval, et en route.

Les autres sont dehors devant ma porte d’entrée en train de fumer, lorsque je sors enfin de chez moi.

Plus aucun signe de Bradley. Il a dû fuir dans son antre en voyant la troupe débarquer. Je ne veux plus y penser. Maintenant l’important, c’est l’exposition de Lemmy.

Je descends les marches et saute dans la voiture de Max, avec mes amies, heureuse de passer ce moment à leurs côtés. Et nous filons ensemble vers l’école de mon petit trésor, de l’homme de ma vie.

4. *Broken Bones* – Kaleo

Lorsque j'étais petite, nous allions aussi à ce genre d'événements, mais mes parents étaient tellement occupés avec les gens les plus importants de notre communauté que je passais ces jours-là seule ou avec Hope. Ils ne venaient pas pour nous, mais pour eux. Malgré les années qui ont passé, je ne peux oublier le chagrin qui m'envahissait alors.

Mais heureusement, aujourd'hui c'est différent : pour Lemmy, j'essaie d'être tout le contraire de mes parents. Je suis accompagnée de mes amis, de ma véritable famille. Ils sont là pour mon fils et se fichent bien des autres ou de l'image qu'ils renvoient. Cela dit, ils ont tous fait un effort vestimentaire pour les circonstances, et les connaissant, je sais que c'est un énorme effort, un geste d'amour et de respect pour Lemmy.

Max et Arizona marchent devant le groupe, serrés l'un contre l'autre tout en parlant. Blue et Haïttie sont à la traîne derrière, fumant leurs cigarettes, comme si c'était la dernière clope du condamné.

Nous poussons la porte et entrons dans ce grand couloir coloré, décoré de dessins d'enfants. Une bonne odeur de chocolat et de pâtisserie envire mes narines. Je reconnais la senteur de gâteaux maison préparés par un groupe de mères parfaites. Nous nous dirigeons vers la salle de classe de Lemmy, dans laquelle je pénètre la première, légèrement mal à l'aise au vu des premiers regards qui se posent sur notre petit groupe. Les gens doivent forcément se poser des questions. Une mère célibataire bien jeune, plusieurs femmes sexy qui l'accompagnent, un énorme mec baraqué et tatoué avec une tronche de détenu...

Je cherche du regard mon petit ange. Mais c'est lui le premier qui nous repère et court vers nous.

– Maman, tu es là, s'exclame Lemmy en se jetant dans mes jambes.

Je le caresse délicatement sur le haut du crâne, puis il se détache aussi

rapidement qu'il est arrivé pour se jeter dans les bras de Max. Ce dernier le soulève comme si c'était une plume et le fait sauter en l'air au-dessus de sa tête. Je souris en observant la scène.

Max est la seule figure masculine de la vie de Lemmy. Bon, en réalité, il y a Bradley et son instituteur, mais ce n'est pas aussi fort émotionnellement qu'avec Max. Il le connaît depuis qu'il est bébé, et entre eux, un lien invisible plein d'amour et de reconnaissance s'est créé.

- Tonton Max, tu es venu voir mes œuvres.
- Je n'aurais loupé cela pour rien au monde.

Les bras musclés le reposent sur le sol, puis Lemmy fait le tour de la troupe pour avoir son lot de bisous et de gros câlins. Ses bouclettes blondes virevoltent, dégageant ainsi son front et faisant apparaître ses merveilleux yeux couleur océan.

C'est assez drôle de voir toutes ces personnes tellement incontrôlables, sûres d'elles et qui ne se laissent pas facilement émouvoir, fondre comme la glace au soleil et se laisser diriger par le bout du nez par un enfant de 7 ans.

Arizona demande à Lemmy où se trouvent ses dessins. Mon fils, plus heureux que jamais, se retourne et indique du bout de son petit doigt un endroit dans le fond de la salle.

Nous nous dirigeons donc vers le lieu désigné, marchant tous derrière lui. Il est fier comme un paon, ne se souciant guère des regards désapprobateurs et consternés des parents de la classe, qui ne détonnent pas, eux, dans cette école privée de standing – j'ai opté pour le meilleur établissement, quitte à me priver moi-même à côté.

Une vieille légende dit que lorsqu'un enfant naît, il a le savoir absolu. C'est alors qu'un ange descend lui souffler au creux de l'oreille de tout oublier, pour ensuite poser son doigt au-dessus des lèvres du bébé, ce qui forme ce petit creux que nous avons sous le nez. Et à ce moment précis, le nouveau-né oublie et peut enfin pousser son premier cri.

Lorsque Lemmy est né, il n'a pas pleuré ni hurlé, rien. Il est resté là, lové

contre ma poitrine, tout en m'observant de ses superbes yeux noirs qui allaient prendre la couleur de l'océan quelques mois plus tard. Je me suis toujours demandé si cela était dû à notre histoire commune, à ma souffrance psychologique, à cette naissance épique. Est-ce qu'il aurait été différent s'il était arrivé dans une autre famille ou dans d'autres circonstances ?

Lemmy a toujours été avide de découvertes. Je ne sais pas si cela vient du fait qu'il est entouré uniquement d'adultes depuis toujours, mais sa curiosité n'a jamais eu de frontières. Il est perpétuellement en train d'apprendre, de poser des questions et de lire. Il ne s'arrête jamais et je vois bien que c'est vital pour lui. Il me fascine complètement.

C'est donc pour ces raisons que mon choix s'est posé sur cette école. Un jour, après une visite de Max à la maison et l'oubli d'une facture sur ma table, Arizona m'a offert une promotion, me refusant toute explication. Je voulais me débrouiller seule et ne rien demander à personne, j'ai donc refusé. Mais lorsque la patronne a décidé quelque chose, elle n'en démord pas – plus têtue qu'elle, ça n'existe pas.

Nous stoppons notre progression devant une table où un panneau indique « Lemmy ». Mon petit ange est posté devant, souriant de toutes ses dents. Je me penche donc et découvre toutes ses jolies œuvres. Une boule terrestre en papier mâché et sa galaxie, à côté un joli tableau représentant une constellation et réalisé à l'aquarelle. Je crois qu'il n'est pas la peine de préciser que mon fils est fasciné par les étoiles, les planètes et tout ce qui s'en rapproche.

Je suis tellement absorbée par ces trésors que je n'entends pas sur le coup les commentaires de mes amis. Ce n'est qu'au moment où Haïttie lâche un juron et que je me redresse, bien décidée à la réprimander, que je me rends compte des mines déconfites au sein de mon petit groupe. Blue me pousse légèrement du coude pour m'indiquer de lever les yeux au mur vers ce qui les rend si perplexes. Là, un dessin est accroché et au-dessus je peux lire « Arbre Généalogique ».

Merde...

Mon fils n'a jamais posé de questions sur notre véritable famille, n'a jamais demandé pourquoi il ne partait pas en vacances l'été chez ses grands-parents, et pourquoi à Noël nous étions au Pink entourés de l'équipe. J'ai bien tenté un jour

de lui en parler, de lui demander s'il savait comment on faisait les bébés, mais je crois qu'il avait compris depuis bien longtemps que son histoire n'était pas dans les normes. Il m'a répondu de sa petite voix guillerette : « D'un monsieur et d'une madame, je sais. » J'ai tenté de continuer, mais il m'a coupé et a interrompu notre conversation avec un « Je n'ai pas de papa, mais j'ai une maman qui prend les deux places, j'ai des tontons et des tatas, et ça me suffit, je n'ai pas besoin d'un papa ». Je n'ai donc pas insisté, pensant que le jour où il serait prêt à comprendre et à analyser notre histoire, il me questionnerait. Mais je ne peux m'empêcher de me demander s'il ne souffre pas trop de cette absence, de ne pas en savoir plus, et s'il ne se sent pas différent des autres enfants de son âge.

Blue et Arizona explosent de rire, me sortant de mes pensées. C'est alors que je réalise ce qui se joue devant moi. Nous sommes tous notés sans exception sur l'arbre de Lemmy : Max, Arizona, Blue, Haïttie, Harper, Mason, Bradley, Mamy et Dottie... Il n'y a pas de place pour le papa, c'est un fait, mais autour de lui et de moi, je vois plusieurs cases « tata » et « tonton » et deux cases « grand-mère ». C'est ce qui fait marrer mes compères, car Dottie est notifiée dans cette dernière catégorie.

– Si elle voit ça, on est morts, rit Arizona en tentant de reprendre son souffle. Elle qui s'obstine à dire qu'elle a 40 ans et que je suis sa sœur... Là, c'est le pétage de plomb assuré.

Nous éclatons tous de rire en l'imaginant hurler au complot contre elle. Dottie a une grosse personnalité, un cœur en or, une philosophie de vie bien à elle, mais son âge est tabou. Elle s'obstine à sortir avec des mecs de vingt ans de moins qu'elle, elle ne porte que des trucs affriolants. Ne lui dites jamais qu'elle est à la retraite, vous auriez en guise de réponse un bon coup de pied dans les parties.

C'est un raclement de gorge dans notre dos qui nous ramène à la réalité et au bruit que nous devons certainement faire. Nous nous tournons vivement tous ensemble pour tomber nez à nez avec lui : monsieur Perfection, celui qui a le don de m'exaspérer depuis plusieurs mois déjà. Je soutiens son regard, comme un défi, et me rends compte qu'il m'observe sans aucune gêne.

Il est complètement différent de la vieille, il a retrouvé son déguisement de professeur incarnant droiture et exemple, l'opposé de ce que j'ai pu entrevoir

hier soir au bar. Mais malgré son costume tiré à quatre épingles, ses lunettes sur le nez et son visage sévère, je ne peux m'ôter de l'esprit cette image de lui en jean, baskets, cheveux décoiffés, sans rien pour dissimuler son beau regard noir. Sans filtre devant son âme.

Une vague de chaleur m'envahit malgré les sentiments négatifs que je peux ressentir vis-à-vis de lui. Mon corps, ce traître, ne marche pas aux émotions, lui, mais à l'appel de la chair. Cela fait trop d'années que personne ne m'a touchée. Je pensais que depuis le temps il avait oublié et abandonné. Mais apparemment, non.

Je sens les regards tourner vers moi comme pour me donner le feu vert afin de rompre ce silence oppressant.

– Bonjour, dis-je d'une voix que je ne me connais pas.

Tout en tentant de décrypter ce qui passe dans son regard, je me perds dans ses yeux. Un instant, l'image de ses lèvres sur les miennes, de sa main au creux de la mienne, de son corps couché sur le mien me traverse l'esprit. Mes joues virent aussitôt au rouge, ma gorge s'assèche. Je vais tuer Bradley. Tout ceci, c'est à cause de lui et des paroles qu'il a prononcées cet après-midi. Sinon, je ne suis pas certaine que j'aurais imaginé un seul instant que M. Kramer puisse effectivement venir au Pink pour nous voir, ou mieux *me* voir... Mais maintenant qu'il est planté devant moi, je n'entends que ça... et je ne peux que me demander si effectivement le bel homme que j'ai vu hier, qui est loin, très loin de celui-ci, était présent pour moi.

– Bonjour, madame Flinch. Je vois que vous êtes venue avec la famille au grand complet.

J'ai à peine le temps de répondre quelque chose de cohérent, et surtout de non sexuel, que je suis alors propulsée violemment sur le côté par un petit bout de femme qui se précipite sur lui pour lui tendre la main.

– Bonjour, je suis Blue, sa tata préférée, et vous ?

– M. Kramer, l'instituteur de Lemmy.

Max et Haïttie grognent en même temps et haussent les yeux, devant le sans-

gêne de notre amie. Arizona, comprenant que la situation peut dérapier, tente de noyer le poisson en engageant à son tour la conversation :

– C’est réussi, bravo, monsieur Kramer. Lemmy était très excité par cette exposition.

– Et il peut, il a beaucoup travaillé pour obtenir ce résultat. C’est un très bon élève et vous pouvez être fiers de lui.

– Si on lui foutait la paix surtout, ce serait pas plus mal. Laissons-le grandir à son rythme.

– Haïttie !

– Quoi ?

Arizona saisit fermement le bras d’Haïttie, et tout en faisant signe à Max, ils l’entraînent vers l’extérieur. M. Kramer n’a pas pipé mot et je me sens un peu responsable de ce qui vient de se passer.

– Je suis navrée pour... pour mon amie. Mais elle...

– Je crois que j’ai compris, me coupe-t-il, mais il y a méprise, madame Flinch. L’idée n’est pas d’être sur le dos de mes élèves ni de leur mettre la pression. Mon unique but est de prouver à Lemmy qu’il peut davantage exploiter ses capacités, qu’il est largement capable de plus, même s’il frôle déjà la perfection. Je veux qu’il aille plus loin et ne se contente pas de vivre sur ses acquis, en pensant que c’est largement suffisant. Je suis loin d’être un tyran, bien au contraire.

Dubitative après cette confession surprenante, je tente de comprendre :

– Vous voulez me dire que toutes ces annotations...

– Oui, madame Flinch. C’est normalement le devoir de tout adulte d’aider un enfant à donner le meilleur de lui-même, vous ne pensez pas ? Si vous voyez quelque chose de formidable en quelqu’un, vous vous devez alors de le pousser. Faire en sorte qu’il ne se repose pas sur ses lauriers pour un jour ne plus savoir faire face aux difficultés.

– Et des encouragements et des félicitations, ne serait-ce pas plus respectueux et pédagogique ?

Il est là à parader avec son air autoritaire. Son petit côté « Je sais mieux que personne » m’exaspère légèrement.

– C’est un point de vue, effectivement.

Je sens qu’il aimerait en dire plus, mais qu’il a peur que la situation ne lui échappe sous les yeux de tous les parents d’élèves. Il soupire tout en passant la main dans sa tignasse foncée.

Bordel, j’aimerais bien voir l’effet que cela produit sur mes doigts !

STOP ! Arrête, ma vieille, ce type te fait passer pour une pauvre fille, ne tombe pas dans le panneau.

– Bon, écoutez, si vous le souhaitez, nous pouvons en discuter en aparté dans mon bureau et je vous expliquerai tout ça avec plaisir.

– Non, merci bien. Une autre fois. Comme vous le voyez, je suis accompagnée et je n’ai pas le temps.

Tout en lissant un pli imaginaire sur mon pantacourt, je lui indique que la conversation est terminée. Je refuse de discuter avec lui sans prendre le recul nécessaire auparavant.

– Alors, acceptez de dîner un soir avec moi, madame Flinch. S’il vous plaît ?

Surprise par cette invitation soudaine, je reste figée sur place, le regard fixé sur cet homme au charme certain. Je suis chamboulée par ce changement de comportement subit, je ne m’attendais pas à cela de sa part. Lui, cet instituteur fermé et froid la journée, mais qui m’a laissée voir l’autre soir au bar une autre version de lui-même : un jeune homme plein d’assurance, de sex-appeal. Et pour la première fois depuis des années, je sens de drôles de choses s’éveiller en moi, tourbillonner, et ça me fait terriblement peur.

– Je... heu, je suis navrée, mais non, ce n’est pas possible.

– Pourquoi donc ?

Parce que je suis une mère de famille, que j’ai la responsabilité d’une vie, que je ne suis pas ce genre de femmes qui peuvent librement, sans se poser de questions, accepter un dîner comme ça sur un coup de tête sans se préoccuper des répercussions du lendemain matin.

Il m’attrape alors fermement le poignet et me glisse, tout en se rapprochant de

moi :

– Laissez-moi vous prouver que vous avez eu tort et que mes intentions étaient tout autres. Je ne suis pas un sale type, madame Flinch.

– Je suis désolée, mais je ne peux pas, pour Lemmy et puis parce que je n'ai pas pour habitude de sortir avec un inconnu.

– Très bien, alors dans ce cas, je vais patienter et je vais vous prouver que je suis bien loin de l'idée que vous vous faites de moi. Et lorsque je ne serai plus vraiment un inconnu, que vous aurez assez confiance, peut-être accepterez-vous de dîner avec moi. Et une dernière chose avant que vous ne partiez : sachez que mon unique but est d'aider Lemmy. Je sais depuis longtemps quel est votre travail et ça ne me pose aucun problème. C'est même très louable de votre part de faire ça pour lui. Vous pouvez être fière de vous, réellement. Je ne suis personne pour vous juger, sachez-le. Mais vous ne me laissez pas l'opportunité de vous approcher, donnez-moi une seule et unique chance de vous prouver que les hommes peuvent être des gens bien.

Sa main est toujours sur moi, ferme. Après ces paroles un peu trop clairvoyantes, je me recule précipitamment, ne sachant quoi dire ni quoi faire. Partagée entre l'envie de succomber, d'essayer de me libérer de mes peurs et de fuir, paralysée par ma timidité et mon manque d'assurance. Il vient de dépasser une frontière invisible, celle des confidences, de l'intimité. Il vient de me révéler qu'il connaissait mon job, et pourtant, il n'en a jamais parlé à personne, ne l'a pas fait peser sur Lemmy, comme j'en avais peur. Au contraire, il me donne l'impression de vouloir qu'il y ait quelque chose de plus entre nous. Une chose qu'il m'est impossible pour le moment de désirer, même si à son simple contact, mon corps tout entier résonne, tout mon sang afflue violemment. Je ne sais pas, à ce moment précis, si c'est lui qui me déconcerte ou les sensations que j'éprouve.

Sans un mot ni un regard, je quitte cet endroit où l'air ne circule plus, incapable de savoir quoi répondre. Je suis perdue ! Tout ce qui se passe depuis quelques jours me perturbe énormément. Je suis hypnotisée par cet homme, il m'intrigue et me fascine, libérant en moi des choses contradictoires.

Je me précipite vers Lemmy. Je lui dis de regarder encore un peu l'exposition, puis de nous rejoindre devant l'école. Je pars retrouver ma petite troupe dehors sur le parking, je fais signe à Haïttie de me filer une cigarette. Des mois que j'ai arrêté, mais je sens bien que là c'est la clope ou mon corps qui va partir en

combustion.

– J’ai une image qui hante mon esprit depuis dix minutes.

Blue ne parle pas, elle hurle cette drôle de réflexion sur le parking, et devinant la nature des propos qui vont arriver, Haïttie ne peut que soupirer en lâchant un « Nom de Dieu, faites-la taire ».

– Je me vois en tenue d’écolière avec des nattes, face à M. Kramer qui me demande si je veux la fessée.

– C’est pas possible, ton cas est désespéré, ma vieille. T’es sacrément atteinte.

Haïttie continue de grogner et s’engouffre dans la voiture, alors qu’Arizona rit de la réplique de notre amie.

À mon étonnement, je suis maintenant plus énervée contre Blue et ses fantasmes qu’après monsieur Perfection. J’explique froidement à Blue la situation :

– Tu n’as pas intérêt à t’approcher de lui. Il reste le prof de Lemmy, donc pas touche ! Ça ne se fait pas du tout, Blue.

C’est alors que mon fils sort de l’école en courant vers nous, puis tout en s’installant dans la voiture, il fait la plus inattendue des révélations :

– M. Kramer s’en va, maman, il quitte l’école pour une autre, c’était son dernier jour.

Étrangement, sans comprendre pourquoi, je sens un énorme sourire fendre mon visage et mon cœur reprendre les cabrioles qu’il faisait quelques minutes plus tôt. J’ai le sentiment que le destin est en train de décider pour moi. Il ne sera plus rien pour mon fils, il deviendra juste un homme parmi tant d’autres, un garçon qui remue tout ce qu’il y a de bon et de mauvais en moi.

Alors à mon tour, et pour la première fois depuis des années, je me laisse voguer vers des images perverses, où il y a fessée et tenue d’écolière.

La dépravée Blue est en train de déteindre sur moi...

Huit ans plus tôt.

Trois mois. Trois mois entiers depuis cette fameuse nuit qui était censée être la plus belle et la plus magique de mon existence.

Mais c'est tout autrement que tout cela a terminé.

Je suis dans un brouillard et j'erre aux côtés de mon corps sans comprendre ce qui m'arrive. Mon esprit et mon cœur sont morts, et le plus difficile c'est que mon corps, lui, est bien vivant.

Je ne parle plus, je mange à peine, je refuse de sortir de la maison, attendant inlassablement que le soleil se couche pour que je puisse me dissimuler sous ma couette et pleurer.

Il m'avait promis, il m'avait regardée de la plus belle des façons, me montrant que j'étais la plus belle chose existant dans ce monde. Je lui avais fait confiance, je lui avais tout offert, même mon cœur.

Et aujourd'hui, je suis seule, sans personne, livrée à mon propre sort, la tête pleine de regrets et de remords.

Je m'en veux de lui avoir tant fait confiance, et si je pouvais revenir en arrière, je changerais les choses.

Depuis quelques semaines, mon corps montre ses limites, comme si malgré tout l'esprit et la chair étaient liés et que, si l'un va mal, l'autre le ressent forcément au bout d'un moment.

Mon père a appelé le docteur James. Il m'a demandé de passer au cabinet et m'a fait de nombreux examens.

Nous sommes assis dans le bureau du docteur, mon père à ma gauche, habillé comme si nous allions à la messe.

Les apparences...

Il fait semblant d'être inquiet, mais je sais que si les résultats ne montrent rien de probant, je vais avoir une soufflante en arrivant. Il déteste perdre du temps, et encore moins avec des charlatans comme il dit. Le docteur James entre dans la pièce, et tout en se grattant la gorge, il ferme la porte et vient s'asseoir face à nous. Je comprends à ses yeux que c'est grave, et mon père doit le deviner également car il se redresse sur son siège et n'ose rien dire. Tout le monde attend que le couperet tombe.

- Face, je viens de lire tes résultats et j'aimerais te poser une question. N'as-tu rien à avouer à ton père ?

Je hoche la tête, ne comprenant pas ce que je devrais avouer. Il reprend donc :

- Face, tu es enceinte de douze semaines.

L'air ne passe plus dans mes poumons, mon sang ne circule plus dans mes veines, mon cerveau n'est plus irrigué. Je suis paralysée, asphyxiée, j'étouffe dans mon propre corps.

Enceinte ?

J'ai perdu mon cœur il y a trois mois, et aujourd'hui, je perds tout, c'est terminé.

Je ne peux que tourner la tête vers mon père et je vois à son visage que je perds en ce moment même tout droit d'exister sur cette terre.

Moi, Face, 16 ans, je suis morte. Je porte un enfant illégitime parce que j'ai été possédée par le diable.

5. *Territory* – The Blaze

Max nous a déposés, Lemmy et moi, devant chez nous, il y a une heure. Depuis, nous sommes enfermés dans notre cocon, tranquillement. J'ai enfilé un pantalon de yoga noir et un débardeur blanc pour être plus à l'aise le reste de la soirée. Pendant que je concocte un bon petit plat, Lemmy a le nez plongé dans un livre d'astronomie. Je l'observe du coin de l'œil, tout en souriant. Que serait ma vie actuellement si tout ceci n'était pas arrivé ? Je serais certainement encore là-bas, et vu mon âge, je serais mariée à un homme que mon père aurait choisi. Je ferais la même chose que ce soir : préparer un repas, mais dans une immense maison, sans sourire, le cœur éteint, privée d'oxygène.

Je pense également à Hope. Elle a eu 21 ans le mois dernier. J'espère du plus profond de mon cœur qu'elle ne m'a pas oubliée et qu'elle m'a pardonné ce que j'ai fait, mon abandon.

Je tourne ma sauce lorsqu'un grattement contre ma cloison me fait faire un bond. Bradley fait souvent ça lorsqu'il veut attirer mon attention et, comme à chaque fois, cela a le don de m'exaspérer. Je maudis la fine épaisseur des murs et je maudis ce voisin légèrement dégénéré. Je ne prends donc même pas la peine de répondre et je me concentre sur ma sauce.

À peine quelques minutes plus tard, un bruit provenant de ma porte d'entrée me fait sursauter.

Je jure tout haut – « Putain, Bradley » – et instinctivement, j'attrape mon rouleau à pâtisserie, peut-être histoire de lui faire comprendre que j'en ai marre maintenant de son manque de respect de la vie privée. Il faut croire que je suis un peu à cran ces temps-ci. Lemmy me dit en fronçant les sourcils :

- Une pièce dans le bocal à gros mots, maman.
- Oui, mon grand, je sais, excuse-moi.

J'énonce tout un chapelet d'injures dans ma tête pour me défouler un bon

coup et me dirige vers la porte, déterminée à expliquer à Bradley que ce n'est pas parce qu'on est amis et voisins que l'on doit vivre ensemble. Lorsque j'ouvre un peu trop brutalement, je tombe nez à nez sur Harper.

Il me faut alors plusieurs secondes pour réaliser qui se trouve face à moi et, le choc passé, je jette mon rouleau au sol et lui saute au cou. Elle rit et m'enlace tendrement dans ses bras tout en murmurant :

– Toi aussi, tu m'as manqué !

Je suis tellement heureuse de la voir, là, chez moi, alors qu'elle vient tout juste de rentrer de son voyage.

– Tu comptes me lâcher et m'autoriser à saluer mon petit homme ou tu vas me laisser prendre racine ici ?

Je ris, et tout en m'écartant, je lui prends la main pour la tirer à l'intérieur. Quand Lemmy, qui sort enfin la tête de son livre, réalise qui est notre visiteur de la soirée, il crie à son tour et saute au cou d'Harper. Avant, elle était souvent avec nous, elle emmenait Lemmy en balade et passait des soirées ici à jouer avec lui à des jeux de société. Mais maintenant, elle vient plus rarement. Entre Mason, ses cours et sa psychothérapie, elle n'a que très peu de temps, et mon amie me manque énormément.

Je pense que c'est aussi pour cela que je me suis tournée vers Bradley à un moment, en occultant certains traits de sa personnalité : j'avais trop besoin d'un confident le soir.

J'observe mon amie et suis ravie de voir qu'elle a commencé sa métamorphose. Elle a pris un peu de poids, mais ça lui va beaucoup mieux. Elle ne porte qu'un simple jean, un tee-shirt basique blanc à col rond, avec un joli sautoir par-dessus. Pas de maquillage, une simple queue-de-cheval, et aux pieds, pas de talons pour une fois, juste des baskets, elles aussi blanches, toutes simples. Elle incarne le modèle des filles du Pink. On sait par quoi elle est passée, ce qu'elle a enduré, le procès, ses démons, ses blessures intérieures. Et pourtant, malgré bien des souffrances morales, elle a réussi à se dépasser et à avancer, le tout grâce à Mason, l'homme de sa vie. Elle a réussi à trouver un équilibre, à être heureuse, tout simplement.

Elle s'installe près de Lemmy dans le canapé.

– Tiens, une bouteille de vin pour nous et un pot de glace pour mon petit homme, me dit-elle en me tendant un sac de course.

Lemmy, qui sait que je n'autorise que très rarement ce genre de nourriture, me regarde d'un air satisfait en hochant la tête, heureux de ce qui l'attend et surtout heureux de transgresser les règles avec tata Harper. Je suis moi aussi ravie de cette entorse à nos rituels. Je retourne à la cuisine ranger la glace et sortir deux verres.

– Tu restes dîner, Harper ?

– Je ne raterais ça pour rien au monde.

Je souris et lui indique de venir me rejoindre, ne pouvant laisser trop longtemps ma sauce sur le feu sans surveillance. Harper tapote la cuisse de Lemmy, puis vient s'asseoir sur un tabouret de bar. Ensemble, nous reprenons notre bonne vieille habitude : nous trinquons les yeux dans les yeux sans un mot. J'ai tellement de choses à lui demander que je ne sais pas par où commencer.

– Alors, tu es arrivée quand ?

– Ce midi. Le temps de jeter mes valises, de passer voir Max, et me voici !

– Et ce voyage ?

Harper soupire et gratte machinalement le pied de son verre avec ses doigts, prenant une grande inspiration avant de me répondre. Elle devait faire ce périple, retourner dans son passé, cette maison, sur les traces de son histoire, pour tenter de se réparer. C'était une idée de son psy, et malgré la difficulté de cette démarche, je suis certaine que c'était nécessaire.

– C'était douloureux et compliqué, mais j'ai réussi cette étape.

Je lui souris, encourageante. Je lui caresse chaleureusement le bras car je ne peux imaginer ce qu'elle a traversé.

– Retourner dans cette maison, reprend-elle doucement, voir cet endroit, c'était comme se rentrer un couteau dans le cœur encore et encore... Des flash-back assaillaient mon esprit, et je ne pouvais m'ôter l'image de la scène sanglante d'autrefois. Mason ne m'a pas lâché la main durant tout ce temps, il a

su trouver sa place près de moi. Il savait quand il devait me laisser seule et se faire silencieux et quand j'avais besoin de lui pour m'apaiser. Il m'a été d'une grande aide.

– Tu l'aimes ?

Elle relève la tête et je ne peux qu'admirer le visage qui s'illumine devant moi.

– Plus que tout au monde, Monroe. Il est ma bouée de secours, mon repère dans les ténèbres. Je crois que sans lui je ne serais plus là. Lors du procès, je vous ai observés, vous tous. Vous avez été présents avec moi dans cette épreuve. Pas une fois, vous ne m'avez jugée ni laissée tomber. Vos yeux ne reflétaient rien de négatif, et c'est là que j'ai compris que l'amour n'a pas de lois ni de frontières, rien. Grâce à vous, ce jour-là, j'ai pris la meilleure décision de ma vie en témoignant devant le juge et en libérant ainsi ma mère de son calvaire. Je me suis détachée de mes peurs. Et Mason est comme la continuité de tout ça, une nouvelle page de ma vie et un bonheur complètement différent mais complémentaire de celui que j'ai trouvé à vos côtés.

Je suis admirative et si fière de voir Harper ainsi aujourd'hui. Elle qui se faisait tant de mal dans le passé, qui s'interdisait le droit d'être heureuse. Elle n'avait plus aucun espoir en la vie, aucun rêve. Persuadée de ne pas mériter le bonheur. Quelques larmes s'échappent de mes yeux devant cette belle métamorphose.

– Tu seras la prochaine, Monroe, affirme Harper en essuyant mes joues du bout des doigts. Je te le promets. Le Pink est un lieu plein de magie. Laisse-lui le temps de te réparer.

– Je sais et je crois que je commence à l'entrevoir. J'aime ma vie, je suis contente du chemin que j'ai parcouru malgré toutes les épreuves. Je suis heureuse et je me satisfais de la moindre chose...

– Mais ?

– Mais depuis ton envol, depuis que je vois sur ton visage ta transformation, je sens que je veux vivre ça, moi aussi.

– C'est normal, Monroe, on veut tous un peu plus à un moment donné.

– Mais j'ai Lemmy, mon boulot, des amis, je ne me suis jamais demandé si cela était suffisant ou non par le passé. Puis là, d'un coup, comme une grosse claque, je me torture l'esprit, comme si je remettais tout en question, comme si

tout pouvait changer en une fraction de seconde.

Elle me gratifie d'un petit sourire et me confie :

– On a tous des cycles et des périodes dans la vie qui nous perturbent. On évolue, on change, on aspire à une autre destinée. Nos rêves et nos idéaux ne sont plus comparables. Cela ne fait pas de toi une mauvaise personne, bien au contraire. C'est même honorable de refuser de rester sur des acquis et de vouloir se faire violence pour obtenir autre chose. Tu le trouveras, ton chemin, mais pour cela, demande-toi si tu es prête à le voir et à le prendre.

– En fait, j'ai du mal à supporter d'être seule le soir et les jours de repos, avoué-je. Et voir ce que Mason peut t'apporter me donne envie de connaître la même sensation. Jusque-là, je n'en voyais pas l'utilité, mais maintenant, je me demande...

Je me tais un instant car, au moment même où je m'imagine dans un futur proche avec quelqu'un, les paroles de Bradley résonnent à mes oreilles, comme un écho, encore et encore. Ne pas porter de conclusions hâtives, ni de jugements précipités.

– Tu te souviens de l'institut de Lemmy ? murmuré-je pour ne pas éveiller les soupçons de Lemmy.

– Oui, forcément que je m'en souviens, tu es arrivée tellement de fois au bar en le traitant de connard ou de frustré que je ne peux que me souvenir de lui. Pourquoi ? Que vient-il faire dans la conversation ?

– Je suis tombée sur lui au bar l'autre soir, et... ça m'a fait un choc. Il était si différent, aux antipodes de l'image que j'avais de lui à l'école.

– Et ?

Je lui fais signe de baisser le ton en fronçant les sourcils, tout en pointant du doigt l'enfant assis derrière nous.

– Bah, au départ, je ne lui prêtai pas attention, mais là, dans un autre cadre, vêtu comme il était, avec son odeur et sa voix virile, j'ai un peu vacillé. Puis un « ami » a semé encore davantage le trouble dans mon esprit.

Je me rapproche d'elle pour susurrer la suite, de crainte que Lemmy ne m'entende.

- Et hier, à la fête de l'école, il m'a invitée à dîner.
- Tu as accepté, j'espère ?
- Non ! C'est mal me connaître !
- Monroe... Tu as 24 ans, arrête de te poser dix mille questions et de te faire autant souffrir. Tu es consciente que tu te refuses à tout changement ! Et du coup, il a répondu quoi ?
- Il... Il a dit qu'il allait tout faire pour me prouver qui il était en réalité. Je pense qu'il a vu que j'avais des idées assez arrêtées sur lui.

Elle rit malicieusement, et tout en haussant un sourcil à plusieurs reprises, elle me glisse :

– Eh bien, lâche-toi, ma belle. Tu te souviens de la règle d'or des Pink ? Pas de code, pas de loi, tu es le seul maître de la nuit. Si tu sens que « popol » pourrait te divertir ou qu'il y a comme un feu qui crépite dans ta culotte, alors fonce, crie, savoure. Tu es jeune et tu es une si belle personne. Avec Mason, ça a commencé par un malentendu, j'ai eu du mal à accepter le changement, mais je l'ai fait finalement. Et regarde où j'en suis ? Moi, la reine d'un coup d'un soir, je suis casée, et putain, qu'est-ce que c'est jouissif !

Je l'embrasse sur la joue : mon amie a vraiment fait du chemin.

– Ma petite Harper, tu es devenue une vraie philosophe !

Elle rit.

– Je suis moi-même, Monroe, me répond-elle plus sérieusement, mais je m'empêchais simplement de vivre. Laisse-toi la chance de t'envoler, va voir derrière les nuages, et tu apercevras toute la beauté de la vie, ma belle !

– Mais d'où te viennent ces belles paroles, Harper ? lui demandé-je mi moqueuse, mi sérieuse.

– À ton avis ? De nos parents de cœur, pardi ! Tu sais, la vieille chouette qui pense avoir 22 ans, la blonde guerrière qui tient un bar par les couilles, et une espèce de barracuda qui fond à l'énoncé de certains mots féminins.

Nous explosons de rire devant ces images qui reflètent bien cette famille atypique.

– Ce sont eux qui m’ont ouvert les yeux, reprend Harper. Ils font les gros durs tous autant qu’ils sont, mais putain, ils en ont là-haut. Comme quoi, l’habit ne fait pas le moine, hein ! Et peut-être que cet instit est loin d’être un mauvais garçon. Peut-être qu’il est juste un type bien qui saura prendre soin de toi comme tu le mérites.

– On verra. Allez, arrêtons de parler si sagement, c’est un peu bizarre.

Elle rit devant ma gêne. Nous attrapons nos verres. En les levant, nous trinquons aux changements et à son bonheur si soudain mais si réel, quand un grattement contre mon mur fait sursauter Harper.

– Tu as des souris ?

La voix de Lemmy brise le silence et il répond à ma place :

– C’est tonton Bradley, c’est le signal pour dire qu’il veut boire un verre ou regarder un film.

Harper hausse un sourcil et me regarde, attendant une explication de ma part.

– Laisse tomber, Harper !

Je vais donc contre le mur et gratte également de mon côté, lui indiquant enfin qu’il peut me rejoindre. Je me sens plus détendue, et malgré tous ses – énormes – défauts, Bradley a été d’un grand soutien quand Harper est partie. Je soupire et j’ai à peine le temps de dresser le couvert que la porte s’ouvre sur mon voisin torse nu, en jean, pieds nus avec, dans une main, une bouteille de vin, et coincé entre ses dents, un sachet de chips. Il se dresse dans l’embrasure de la porte et entame alors une danse endiablée en bougeant ses reins d’avant en arrière, puis de gauche à droite.

– Me voici, femme !

Harper me lance un regard perplexe et finalement se met à rire à gorge déployée en découvrant ce drôle d’énergumène. Et sans se soucier qu’il puisse l’entendre, elle demande d’une voix forte :

– C’est quoi, ce truc ?

Bradley se rend alors compte de la présence de mon amie. Loin d'être gêné, tout en dansant, il avance vers elle pour lui faire un baisemain.

– Bradley, à votre service, lui dit-il d'une voix sensuelle et grave. Besoin de parler, de boire, ou de plus, je me dévoue pour votre bien-être.

Je lui claque le bras avec un torchon.

– Lemmy est ici, grogné-je.

– Oups ! fait-il la main sur la bouche et les sourcils arqués.

Mais je doute qu'il en ait quelque chose à faire. Lemmy rit, et tout en s'approchant d'Harper, il lui glisse :

– C'est tonton Bradley, il parle que de sexe, il est drôle.

Avec un regard horrifié, je regarde mon fils : depuis quand sait-il ce qu'est le sexe ? Comme s'il avait lu dans mes pensées, Bradley me répond d'un air nonchalant :

– On parle entre hommes, qu'est-ce que tu crois ? Je prends mon rôle au sérieux.

– Tu n'as aucun rôle, idiot.

– Si, celui de voisin, de confident et de nounou. Et franchement, c'est éreintant.

Je souffle en levant les yeux au ciel et me décide à faire enfin les présentations :

– Harper, voici donc Bradley, et Bradley, voici mon amie Harper.

Celui-ci sourit et répond :

– Haaaaaa, la fameuse Harper. Je suis heureux de te connaître. Monroe me parle souvent de toi.

– Ha bon ? Eh bien, je ne peux pas en dire autant de toi.

Il prend alors un air peiné et me jette un regard de chien battu.

– Je suis blessé que tu ne parles pas de moi. Tu seras punie, vilaine fille.

Et c'est ainsi sur des rires qu'une superbe soirée débute, entre deux de mes amis et mon fils, tous ensemble autour d'un bon repas dans mon nid douillet.

Une vie simple, mais qui remplit nos cœurs d'amour et qui, l'espace d'un instant, me fait oublier mes doutes et mes peurs.

6. *Sweet Dreams* – Marilyn Manson

Harper est rentrée depuis une semaine, et ce soir, elle revient au bar pour la première fois. Je ne l'ai pas revue après la soirée avec Bradley, elle avait trop de choses de prévues et voulait surtout faire le tour de la troupe, les voir un par un, pour leur parler et les remercier de leur aide.

J'embrasse Lemmy et quitte la chambre pour aller travailler, tout en lui souhaitant une bonne nuit. Bradley est installé dans le canapé devant un match de foot. Ce soir, c'est lui qui garde mon petit homme. Mamy est partie rendre visite à son fils.

– Bon, pas d'alcool, pas de joint, pas de nana à poil dans mon sofa, t'as bien compris ?

Il soupire, et sans prendre la peine de me regarder, il me fait au revoir de la main et me dit :

- Pour ta gouverne, je suis flic, pas maquereau.
- Mouais, mais dans une autre vie, tu devais être un sacré dépravé.

Il me fait un doigt d'honneur, et tout en attrapant mon sac à main et en quittant l'appartement, je lui lance :

– Je te jure, Bradley, que si j'apprends que tu as osé faire ce genre de choses, je te broie les testicules. Et merci de garder Lemmy !

Ce soir, je pars en avance. Je veux marcher, respirer l'air chaud de Sacramento, admirer sa beauté et observer les gens qui rentrent chez eux pendant que moi, je pars à mon tour faire tourner cette ville.

Je porte un *skinny* noir qui m'arrive aux chevilles, un petit haut rose à fines bretelles tout en satin, et aux pieds, de jolies espadrilles à lacets qui remontent le long de mes chevilles. Je m'avance librement dans la rue. Je marche

paisiblement sur les trottoirs, me laissant happer par l'ambiance générale et la chaleur de cette fin de journée.

Certaines personnes marchent vite, j'imagine qu'elles sont pressées de rentrer à la maison retrouver leurs familles. D'autres, plus jeunes, sont bras dessus bras dessous, riant, commençant probablement une nuit de folie. Je ne peux que sourire devant ce spectacle. Chacun avec sa vie, son histoire, mais partageant le tourbillon de folie de Sacramento. À cette heure-ci, personne ne se méfie, ne se regarde de travers, ou ne se juge, la nuit tombe et chacun peut vivre son existence comme bon lui semble.

J'aime cet endroit plus que tout au monde... Ce qui se passe ici reste ici.

Mais l'endroit que j'affectionne le plus, à part le Pink évidemment, c'est sans aucun doute l'aéroport. Lorsque j'ai besoin de m'évader, je pars là-bas et m'installe dans le hall pour observer les avions s'envoler, partir dans les cieux, toucher les étoiles du bout des ailes. J'imagine alors ce que les passagers font dans la vie, où ils vont, comment ils s'appellent, j'invente et j'oublie ainsi ma propre vie. Ça me permet de m'évader un instant, de vivre à travers les autres, et surtout de me sentir spéciale, comme une spectatrice privilégiée de leurs destins.

Mais aujourd'hui, je glisse comme un individu lambda sur ces avenues de bonheur. Je m'avance d'un pas léger vers mon antre à moi, le Pink Panthers.

Lorsque j'arrive devant le bar, je pousse la grosse porte et pénètre à l'intérieur, tout en priant pour que cette nouvelle nuit soit aussi intense et merveilleuse que les précédentes. En arrivant dans la salle, je vois Arizona et Max en grande conversation dans un coin, assis autour d'une table. Je ne peux les entendre, mais ils m'ont l'air concentrés au point qu'ils remarquent à peine mon arrivée. Surprise par ce comportement inhabituel, je vais vers le comptoir et demande à Haïttie, après l'avoir saluée :

– Il se passe quoi ?

Elle continue d'essuyer un verre, et sans lever les yeux, me dit simplement :

– Conseil de famille.

Ha, merde ! C'est tellement rare qu'il doit se passer quelque chose de

vraiment grave. Je me tourne vers eux et reste immobile, espérant en savoir plus.

– T’inquiète pas, Monroe, si c’était si dramatique que ça, ils seraient déjà en train de beugler et de jurer.

En essayant de faire taire mon inquiétude, je pars vers les vestiaires où je retrouve Blue et Harper qui se préparent pour le service. Blue est en train de casser les oreilles de son interlocutrice en lui racontant sa dernière rencontre ou sa dernière baise, difficile de savoir avec elle. Je peux voir sur le visage d’Harper qu’elle n’est pas forcément ravie de devoir écouter ces horreurs. Blue n’a aucun filtre, aucune limite, elle n’épargne donc personne avec les détails.

– Coucou, les boudins.

Ma voix rompt ce monologue interminable. Harper me remercie silencieusement d’avoir mis fin à ses souffrances.

– Boudin toi-même, dis donc ! Tu tombes bien, je racontais justement à Harper que...

Celle-ci, en entendant son nom et en voyant que Blue n’en a pas terminé, se lève tout en grognant et en vociférant :

– Tuez-moi ! Abrégez mes souffrances, par pitié !

Elle fait alors mine de se trancher la gorge, tout en penchant la tête sur le côté. Je ris car, au final, rien n’a changé, tout est identique. Je suis soulagée de constater que, malgré les absences d’Harper, tout est comme dans mes souvenirs.

– Chacun son tour, Harper. Tu nous as laissées quelques semaines avec Blue, et nous avons dû la supporter. À toi, maintenant.

Je me dirige vers mon casier, et en rangeant mon sac, je vérifie une dernière fois que je n’ai aucun SMS de Bradley. Je sais qu’il est responsable et qu’il fera attention à Lemmy, mais avec un enfant, le risque zéro n’existe pas. Blue, que mon interruption n’a pas perturbée, reprend, bien décidée à aller au bout de son histoire :

– Bon, vous m’écoutez ? Bref, je disais que je suis allée à une fête, et là,

contre toute attente, je suis tombée sur... ? Sur... ?

Nous nous regardons, interloquées, ne devinant pas du tout où elle veut en venir. Elle siffle entre ses dents, mécontente.

– Monsieur Perfection ! L’institut de Lemmy ! Purée, mais suivez un peu, râle-t-elle.

Mon corps tout entier se raidit. Et sans comprendre pourquoi, je sens mon ventre se contracter. Je me souviens des paroles de Blue lorsqu’elle l’a rencontré la semaine dernière : elle avait envie de se glisser dans une tenue d’écolière et de jouer avec le prof. Je ne peux que prier pour qu’elle n’ait pas eu ladite fessée.

– Donc, me voilà face à ce dieu du sexe, pensant intérieurement que je dois saisir ma chance. Il est seul dans un coin et n’a pas l’air plus intéressé que cela par la fête. Je m’installe près de lui, et là, il me reconnaît. Il me salue d’un sourire à faire brûler ma culotte. Le souci ? Le souci est que pendant deux heures il n’a pas arrêté de me poser des questions sur toi, sorcière vaudoue, lâche-t-elle en me pointant du doigt.

Je retiens mon souffle. Monsieur Perfection lui a parlé de moi ?

– Nom de Dieu, continue-t-elle indifférente à mon trouble, deux heures à répondre à ses questions sur Monroe et à me tortiller sur ma chaise, mal à l’aise, parce qu’en plus de rater mon coup avec lui, je ne m’amusais pas à la fête du siècle. Ce qu’il faut pas endurer, sans déconner !

Je me recule, et tout en fermant la porte de mon casier, je tente de prendre un air faussement désintéressé et je demande :

– Il voulait savoir quoi ?

– Bah, si t’étais avec quelqu’un, d’où tu venais, ce que tu aimais, bref ce genre de conneries dont tout le monde se fout, en plus.

Perplexe, je m’installe sur le sofa.

– Comment ça ? Et tu as répondu quoi ?

– Bah, la vérité. Les dessous en dentelle, les nuits folles, le sexe, tout quoi.

J'écarquille les yeux.

Elle a dit quoi ?

Blue s'interrompt brusquement, son regard dirigé derrière moi. Je comprends que, dans mon dos, Harper la menace.

– Non, je déconne, Monroe, tu me connais ! J'ai été très polie et très sage. J'ai dit que tu étais célibataire, j'ai également dit que tu aimais la lecture, la natation, et cetera, et cetera. Que des trucs chiants à mourir, quoi ! Mais il avait l'air content de mes réponses, alors j'ai posé deux ou trois questions, moi aussi.

Elle s'arrête délibérément, attendant une réaction de ma part tout en affichant un énorme sourire. J'essaie de rester stoïque, de ne rien laisser paraître de ma curiosité. Je meurs d'envie de connaître la suite de cette histoire, mais plutôt crever que de l'avouer.

C'est ce moment que choisit Haïtïe pour débarquer parmi nous. Elle marque un temps d'arrêt en nous observant dans le silence qui a envahi la pièce.

– OK, vu l'ambiance générale, je suppose que Blue raconte sa rencontre avec monsieur Balai dans le cul. Super, comment plomber l'ambiance...

– Taratata, il n'a rien d'un monsieur Balai dans le cul, je peux vous le confirmer.

Mon cœur manque un battement, ou plusieurs. Qu'insinue-t-elle par là ?

– À la fête, il n'a pas arrêté d'être dérangé par de jolies nanas aux slips inexistantes. Il est connu apparemment sur le campus pour sa beauté légendaire. Il intrigue énormément en faisant planer sur lui un certain mystère, ne parlant à personne, ne divulguant rien de personnel. C'est excitant, je trouve. D'ailleurs, je ne vous ai pas dit, il va reprendre ses études et enseigner à mi-temps là-bas. C'est la seule info qu'on peut trouver sur son compte. Enfin bref, pour conclure, ma vieille, il est beau, intelligent, les femmes le désirent et il n'a d'yeux que pour toi, la coincée. À cause de toi, je fais partie du groupe de filles assoiffées et qui resteront sur leur faim. Je vais certainement le regretter un long moment, mais je lui ai dit qu'il ne te laissait pas indifférent et que tu étais trop con pour te l'avouer. J'ai bien fait ?

– PARDON ?

Je hurle plus fort que je ne le souhaiterais et je tape du pied violemment sur le sol. Je m'avance d'un pas déterminé vers elle, le regard fermé.

– Bah quoi ? C'est quoi, ton problème ? me demande-t-elle en levant les yeux au ciel. Il n'est plus l'institut de ton fils et il désire te montrer son pénis, tu vas pas te plaindre, non plus ?

– Putain, Blue, t'es irrécupérable. Pourquoi t'as fait ça ? s'en mêle Haïttie, prenant ma défense. Tu as bien vu comment il est, non ? Avec son petit air supérieur et ses remarques... Il appartient à un tout autre monde que le nôtre.

– Justement, vous vous gourez complètement. Il est bien loin d'être comme ça, il faut juste apprendre à l'écouter. Il m'a expliqué que Lemmy était un enfant surprenant et intelligent, beaucoup plus que la moyenne. Il m'a parlé de je ne sais pas quoi comme capacité, dépassement de soi, blablabla... J'avoue que là j'étais à ma sixième bière, donc ça fumait là-haut, mais ça ressemblait plus à de l'admiration respectueuse qu'à une critique hautaine. Il est beaucoup plus ouvert qu'il ne le laisse paraître derrière son costume cintré et ses horribles lunettes.

– Haïttie, t'énerve pas contre Blue, dis-je d'une voix presque timide. Bradley et Harper me disent la même chose. Si finalement il se cachait lui aussi derrière quelque chose ? Regarde, Lemmy n'en parle qu'en bien, il l'adore.

– Lemmy est bien plus intelligent que vous toutes réunies, c'est navrant d'ailleurs.

La voix dans notre dos nous fait sursauter et c'est avec stupeur que nous découvrons Dottie, plantée devant la porte de notre loge.

– Alors, on vient pas faire câlin à maman ?

Blue et Harper courent en même temps se jeter à son cou et l'embrasser sur les joues, ce qui a le don de faire rire notre Dottie. Haïttie s'allume une clope et feint l'indifférence comme à son habitude :

– Beurk, merci bien, je vais rester collée à ton maquillage.

Je me mets à rire de cette remarque qui pourrait paraître désobligeante à qui ne nous connaîtrait pas, mais qui en réalité veut dire dans la bouche d'Haïttie : « Moi aussi, je suis heureuse de te voir, vieille bique. »

À mon tour, je me dirige vers elle pour la saluer et l'étreindre dans mes bras.

Dottie vit à Miami et nous ne la voyons que très rarement. Il faut de grandes occasions pour réussir à la faire venir jusqu'à nous. En un an, nous l'avons vue trois fois, une fois lorsque nous y sommes allés pour l'anniversaire d'Arizona, et deux fois lors de ses déplacements à Vegas pour soutenir Harper.

Si, après le conseil de famille exceptionnel, elle est là face à nous aujourd'hui, c'est forcément mauvais signe. Je me décide à lui demander :

- Que nous vaut cet honneur ?
- Bah quoi, on ne peut plus venir chez soi, il faut forcément une raison ?

Tout le monde se regarde, incrédule, ce n'est pas le genre de Dottie de perdre son temps comme ça.

– Elle a largué son jules, voilà le souci, intervient Arizona nous faisant sursauter à son tour.

Nous posons alors toutes nos regards sur Dottie attendant une explication.

– Oui, voilà, il faisait chier, que voulez-vous que je vous dise ? Donc, je l'ai jeté. Et puis je me suis dit que pour ne pas écouter ses excuses et céder, je devais partir quelque temps. Me voici donc de retour à la maison pour m'occuper de vous.

Je tourne les yeux vers Ari. Je vois que ça ne lui plaît guère. Elle sait d'avance que leur duo infernal ne va pas tenir longtemps. Il ne peut pas y avoir plusieurs reines du bar sans disputes.

– Bon, allez, au boulot, les filles, le fric n'attend pas, s'exclame Dottie.

Toute notre petite troupe prend la direction du bar avec, à la traîne, Ari – qui maudit le ciel – et Dottie – qui commence déjà à expliquer tout ce qu'elle compte changer au Pink. Je sens que les semaines à venir ne vont pas être calmes, mais au moins mes questionnements existentiels vont vite être effacés par le retour de Dottie. Même si je me jure intérieurement de coincer Blue et de lui faire regretter ce qu'elle a dit.

La soirée bat son plein depuis déjà plusieurs heures, Harper a très vite retrouvé ses marques derrière le bar avec Blue, laissant ainsi Arizona et Dottie dans le bureau. Max est posté à l'entrée avec son air le plus horrible, décourageant ainsi les pauvres types venus uniquement pour boire à outrance. Et moi, je me faufile à travers les tables, avec Haïttie à mes côtés, pour servir breuvages et sourires aux clients.

L'ambiance est incroyable et je ne sais pas si c'est parce que toute notre équipe est au grand complet ou parce que mon cœur fait la pirouette dans ma poitrine depuis notre petit papotage dans les vestiaires. Je ne peux m'ôter ce sourire niais du visage, repensant encore et encore aux questions intimes de M. Kramer. J'ai comme l'impression d'avoir 15 ans et de papillonner parce qu'un garçon me plaît – un peu – et qu'il s'intéresse à moi.

J'enchaîne commande sur commande. Ce n'est qu'au moment où la cloche sonne que je m'oblige à lever la tête pour reprendre mes esprits et souffler. La cloche annonce un anniversaire et, comme le veut la coutume, j'abandonne mes clients pour retrouver mes collègues au comptoir. Harper est déjà debout sur le zinc, une bouteille de champagne à la main, irradiant la salle de sa beauté et de sa prestance. Elle est heureuse, et cela se voit. J'admire son bonheur. Elle est restée elle-même, mais a aussi tellement changé.

Je me joins aux filles, et à mon tour, je me hisse sur notre scène. Ensemble, nous commençons alors à chanter et à danser les unes à côté des autres, tout en riant et en souriant. Arizona est derrière nous, admirant le spectacle et la bonne humeur qui règne dans la salle. Max est à son poste, prêt à bondir si besoin est. Je repère aussi Dottie, assise dans le fond à une table avec quelqu'un.

Une fois notre petit show terminé, Harper débouche la bouteille et secoue le liquide pétillant sur la personne du jour, une jeune femme heureuse d'être la reine du soir. La bouteille vidée, nous sautons au sol, et tout en lissant ma tenue, je retourne à mon plateau.

Haïttie me prend le bras et me glisse alors à l'oreille :

– Dottie est avec ton monsieur Balai dans le cul. S'il savait... Elle va n'en

faire qu'une bouchée. Finalement, il fait bien de revenir, il va se faire dévorer tout cru et te foutre la paix pour de bon.

Sur ces paroles, elle repart en riant, certainement parce qu'elle imagine déjà la scène.

Il est là, il est revenu, comme il l'avait annoncé l'autre jour.

Je tremble de tout mon corps, ne sachant comment réagir. Dois-je aller le saluer ou au contraire feindre l'indifférence totale ? Que lui dit Dottie ? Je ne me suis jamais retrouvée dans ce genre de situation. En règle générale, les hommes me fuient et ne cherchent pas à tenter quelque chose. Et jusque-là, ça me convenait parfaitement.

Je voudrais trouver réconfort et conseil auprès d'une de mes amies, mais j'ai beau chercher du regard, je ne vois personne de disponible pour le moment. Sauf Haïti, pas très loin de moi, à qui je pourrais glisser un ou deux mots. Mais vu son avis sur la question, autant éviter.

Puis de façon incompréhensible, poussé par une pure vague de désir, mon corps décide pour moi et me fait avancer droit dans la salle pour le rejoindre. D'un pas mal assuré, je m'approche lorsque soudain mon regard croise ses superbes yeux noirs comme les ténèbres. Je m'arrête instantanément sur place, incapable de bouger, hypnotisée par ce regard.

Il est assis sur une banquette, face à Dottie qui lui parle en faisant de grands signes, mais il semble totalement s'en désintéresser. Il me fixe sans aucune gêne, intensément, me savourant entièrement. Je crois que je n'ai jamais été dans cet état-là, en pleine confusion, incapable de gérer mes émotions, perdant mes moyens devant un homme. Je ne sais quelle attitude adoptée, mais une chose est certaine : s'il est venu ce soir après l'interrogatoire qu'il a fait subir à Blue, c'est qu'il est là pour moi, et rien que cette idée me fait fondre.

Je trouve du courage au plus profond de moi et péniblement je franchis les derniers mètres me séparant de lui. Tout en avançant, je prends le temps de le détailler. Il est comme le premier soir où je l'ai rencontré au bar. Il n'a pas ses lunettes, il a dû opter pour des lentilles. Il porte une superbe chemise blanche, le col ouvert laissant apparaître le haut de son torse. Ses manches sont retroussées

sur ses avant-bras, dévoilant ses veines gonflées. Ça lui donne un charme fou, un air tout à la fois classe, impénétrable et mystérieux. Et putain, j'adore !

Il n'a pas tourné la tête un seul instant vers Dottie dès lors que je suis entrée dans son champ de vision. Il me dévore des yeux depuis le moment où nos regards se sont croisés. Rien qu'à cette pensée, je sens mon entrejambe reprendre vie sous l'effet d'un picotement.

Je m'immobilise devant la table. Dottie prend alors conscience de ma présence.

– Oh, ma toute belle, te voilà. Je discute avec le maître de Lemmy. N'est-il pas charmant, hein, Monroe ?

– Ancien maître, Dottie.

C'est fou : il ne m'était d'aucun intérêt auparavant, et là, à entendre sa voix suave et sensuelle, je bave devant lui. Je suis tellement obnubilée par sa beauté et son charisme que je ne sais ni quoi dire ni quoi faire. Une handicapée des sentiments, voilà ce que je suis en ce moment même.

Heureusement, Dottie rompt ce moment gênant.

– Ancien, oui. Bref ! Monroe, il m'expliquait que Lemmy avait énormément progressé et qu'il était fier de lui et de ses résultats. Il est bien plus intelligent et brillant que n'importe quel adulte assis dans ce bar.

Elle rit de sa remarque et continue son monologue sans se rendre compte que durant tout ce temps, ni lui ni moi n'avons bougé, les yeux toujours fixés l'un sur l'autre, comme si une bulle hermétique nous englobait et nous protégeait du monde extérieur.

– Bon, je vais te remplacer, ma petite, c'est l'heure de ta pause. Profites-en pour papoter avec notre nouvel ami...

Elle laisse la fin de sa phrase en suspens, attendant une réponse.

– Terence, appelez-moi Terence.

– Parfait, Terence. Monroe, ne reste pas là comme une carpe échouée, assieds-toi !

Elle se lève, et lorsqu'elle passe près de moi, elle me pousse sans aucune gêne sur la banquette, me forçant ainsi à prendre place.

– Je reviens avec deux verres, et pendant ce temps, amusez-vous bien.

Le petit clin d'œil qu'elle me jette par-dessus son épaule m'indique qu'elle sous-entend beaucoup de choses. Avant que j'aie pu reprendre mes esprits, monsieur Parfait prend la parole le premier, avec un beau sourire.

– Bonsoir, Monroe, heureux de te rencontrer. Je me permets de dire « tu », j'espère que cela ne te dérange pas ?

Perplexe, je le regarde. Cela fait des mois qu'on se croise. Bon, OK, c'est banal, rapide et froid, mais tout de même, on se connaît.

– Oui, je recommence les présentations, m'explique-t-il, parce qu'il me semble que nous ne sommes pas partis du bon pied, toi et moi. Et comme désormais je compte bien devenir un peu plus proche de toi, je veux repartir à zéro pour ne pas perdre de temps en malentendus. Donc, voilà : moi, c'est Terence. Et toi ?

C'est alors que je retrouve enfin un peu de mon courage et de ma lucidité.

– Bon... Bonsoir, heu... Terence, dis-je un peu maladroitement.

Il me gratifie d'un sublime sourire malicieux. Tout en passant sa langue sur sa lèvre inférieure, il me tend la main pour que nous nous saluions. L'effet est immédiat : une vague de chaleur traverse tout mon corps. Le sourire qu'il m'offre est comparable à un coucher de soleil, frais et chaud à la fois, brillant et aveuglant.

Je suis sous le charme, comme si je redécouvrais ce personnage, celui qui me laissait de marbre il y a si peu de temps. Il m'offre actuellement l'occasion de revenir sur mes premières impressions, de me dire que peut-être, oui peut-être, je me suis trompée et que j'ai jugé sans connaître... C'est très déstabilisant.

– Pourquoi êtes-vous là ce soir ?

– J'ai été très clair, Monroe, sur mes intentions, et je ne suis pas du genre à abandonner facilement. Si je veux quelque chose, je fais tout pour l'obtenir. Je

veux dîner avec toi, et tu ne me laisses pas d'autre choix que de venir ici sur tes terres. Alors, tant que tu n'accepteras pas de rendez-vous, je viendrai.

Je me tortille sur mon siège, mal à l'aise face à tant d'audace. Il est sûr de lui, bien plus que je ne l'ai jamais été. Il est direct et limite effronté, tout mon contraire. Mais il n'est pas menaçant, il énonce des faits. Pourtant, je décide de reprendre la situation en main avant que cela m'amène sur un chemin dangereux que je ne saurais affronter.

– Pourquoi quittez-vous votre poste ?

– J'ai été à la fac comme mes parents le souhaitent. J'ai obtenu un diplôme d'enseignant pour faire comme eux. J'ai donc passé deux ans à apprendre aux enfants, enfermé dans une salle de classe, et même si j'ai adoré ces moments précieux et enrichissants, je ne sentais pas au fond de moi la flamme. Je crois qu'il est important dans la vie, surtout à nos âges, d'être heureux au travail. Alors, j'ai décidé de changer radicalement tant que j'en avais encore la possibilité.

– Je comprends très bien ce que vous voulez dire.

– Tu...

– Pardon ?

– Dis-moi « tu », Monroe, je ne suis plus l'enseignant de ton fils. Juste un jeune homme lambda qui tente de laisser une bonne impression à une sublime jeune femme.

Je plonge mon regard dans le sien. Je sens que chaque mot est choisi et pesé. Il conserve son cap, malgré mon absence d'encouragement.

– Excuse-moi, je ne vais pas par quatre chemins, comme tu as pu t'en rendre compte. Je ne voulais pas te mettre mal à l'aise.

– Non, non, ça va. Et donc, tu comptes faire quoi ?

Il soupire et passe la main dans sa crinière noire. Putain, j'aime chacun de ses mouvements, et mis à part me tortiller sur ma banquette tout en serrant les cuisses, je ne peux rien faire. Ça y est, ça me reprend. Je crois qu'au final, ne pas avoir de vie sexuelle depuis des lustres me rend folle.

– Je ne sais pas trop. Je sais juste que je veux venir en aide aux enfants, alors le droit en plus de mon diplôme d'enseignant me semble un bon moyen d'y

parvenir. Puis cela me donnera la possibilité de partir de cette ville et d'aller vers d'autres horizons si le cœur m'en dit.

Dottie choisit cet instant pour déposer nos verres et nous faire sortir de notre petite bulle. Je reprends alors conscience de l'endroit où nous sommes et tente de m'ôter de l'esprit qu'il va certainement partir un jour de Sacramento. Au lieu de m'inquiéter de ça, je devrais normalement être en train de servir, et non assise attablée avec un inconnu à me laisser séduire.

– Je vais y aller, Dottie, je dois reprendre mon poste. Arizona va péter un câble.

Elle me pousse l'épaule sans aucun ménagement et me dit en haussant les sourcils :

– Taratata, jeune fille, tu bois un coup et tu te détends. Je gère la vieille peau aigrie moi-même. Prends dix minutes de plus, y a pas non plus mort d'homme.

Et elle repart comme si de rien n'était, me laissant là, seule face à lui. La situation a l'air de le satisfaire puisqu'il se met à rire. Il me parcourt des yeux, observant chaque trait de mon visage, comme s'il me mettait à nu ici, sans aucune gêne. Je décide donc de boire un coup pour ne pas avoir à affronter ce regard trop longtemps.

– Dîne avec moi, Monroe, juste un dîner, rien de plus, me demande-t-il à nouveau en mordillant sa lèvre inférieure.

Mon corps est en coton, comme s'il comprenait ce qui se jouait à ce moment précis. Il réclame, hurle. La guerrière du sexe qui sommeille en moi est déjà en train de fêter ça, lançant des feux d'artifice à l'idée d'une nuit torride. Mon esprit, lui, se veut plus distant, réfléchissant aux conséquences d'un rencard avec l'ancien instit de mon fils, ancien instit qui m'a en plus rendue chèvre durant des mois.

Les paroles bienveillantes et rassurantes d'Harper me reviennent alors en mémoire. Je jette un coup d'œil vers elle, histoire de trouver un soutien pour prendre cette décision. En voyant les étoiles dans ses yeux, je doute. Et si elle avait raison ? Si je devais lâcher les rênes un peu et apprendre à savourer la vie

comme elle vient ? Si c'était maintenant que je devais me laisser happer par ce nouveau cycle de ma vie, comme elle, et comme Brad le suggérait également ? Si je tentais au moins une fois de me laisser aller comme bon me semble, délicatement, respectueusement, en tentant de vivre ma vie de femme ? Si j'essayais, serait-ce si terrible ? Et si je souffrais encore une fois ? Je ne suis plus seule, je ne peux pas, pas comme eux. Ils ne peuvent pas comprendre cet enjeu.

– Monroe ?

Je tourne violemment la tête vers lui. Merde, j'ai dû prendre trop de temps pour répondre et il va croire que je le snobe, maintenant.

– Pardon, dis-je précipitamment. Je ne peux pas, Terence, pas encore. Ce n'est pas contre toi, c'est juste que je ne sais pas faire ça.

– Alors, laisse-moi t'apprendre.

Je ferme les yeux, luttant contre moi, ne serait-ce que pour savoir ce que je dois faire. Je suis perdue, paumée au milieu du désert, et je ne sais pas comment agir.

Harper me dit que ce sont des cycles nécessaires dans la vie, mais j'ai tellement peur, je suis tellement terrifiée de revoir mon cœur écrasé sur le sol, explosé en petits morceaux, et de laisser une seconde fois une partie de moi sur le bord de la route.

Je dois me protéger.

Je refuse de revivre tant de souffrances une seconde fois. Laisser autrui entrer dans ma vie, c'est lui offrir le pouvoir de me détruire. Je le sais d'expérience. Les ombres d'hier obscurcissent encore ma lumière. Alors même si je suis une jeune femme, que par moments je rêve d'une épaule qui me soutiendrait, d'un corps auprès duquel me coucher, à cet instant je ne m'en sens pas capable.

Je lui souris tendrement.

– Je ne peux pas, pas encore, pas comme ça. Je m'excuse, répété-je doucement en me levant.

Sans lui laisser le temps de me répondre ou de tenter de me convaincre, je

repars vers le comptoir, là où mon cœur doit se trouver, derrière une barrière, auprès des gens en qui je peux avoir totalement confiance.

7. *You My Friend* – BtheLick

Je me réveille la tête à l'envers, le cœur compressé, doutant de moi plus que jamais. Indécise sur la tournure de ma vie, incapable de savoir ce que je veux, je me lève puis dépose Lemmy à l'école en mode automatique. Ce soir, Mamy ira le récupérer et s'en occupera jusqu'au coucher. Pour l'heure, direction le seul endroit où je peux réfléchir et retrouver une certaine sérénité.

L'aéroport est mon point de chute depuis mon arrivée. Et une nouvelle fois, je suis assise sur un banc dans le hall, les yeux rivés sur les pistes d'atterrissage.

Je n'ai pas d'expérience en matière de relations amoureuses, je n'ai jamais vraiment vécu de première fois. Je ne sais pas ce que c'est que d'être draguée, d'aller au cinéma main dans la main, de flirter en cachette dans une voiture, d'être déshabillée et caressée par le garçon de mes rêves le soir du bal de promo, comme toutes les ados.

Je n'ai pas eu cette chance. Je me suis réveillée un jour, passant de la gamine de 16 ans qui portait encore des couettes et se couchait à dix-neuf heures trente après une longue prière, à une mère-enfant qui avait pensé qu'aimer c'était tout accepter, tout risquer, et qui se retrouvait seule abandonnée par les siens avec un nouveau-né dans les bras.

Depuis ce jour, j'ai toujours fait ce qu'il fallait pour le bonheur de mon fils. Il ne peut compter que sur moi, et je me suis donc mise en retrait, moi et ma vie de jeune fille, pour lui et ses rêves d'enfant.

J'avais l'impression que cette vie me convenait et il a suffi d'un instant pour que tous mes fondements se brisent. Pour que tout soit remis en question, comme si tout ce que je vivais depuis tant d'années était incomplet.

Je suis là depuis deux heures, à observer le monde défiler devant mes yeux, les gens partir vers une nouvelle destination... Je me demande si finalement je ne devrais pas, moi aussi, changer de direction.

Mon téléphone sonne, me sortant de mes pensées. Je le prends. Le prénom d'Arizona est affiché sur l'écran.

– Coucou, Ari, ça va ?

– Ça va, et toi ? J'appelais pour prendre de tes nouvelles. Au bar, le soir, ce n'est pas évident de trouver un moment pour parler. Comment tu te sens ?

– Ça va.

– Tu es certaine ? J'entends des bruits... Tu es à l'aéroport ? Ça va pas ?

Le souci avec les proches, c'est qu'ils sentent quand ça ne va pas et posent parfois les questions qu'ils ne devraient pas. Voyant que je ne réponds pas, Ari reprend son interrogatoire.

– Cela aurait-il à voir avec un bouquet de fleurs qui vient d'être livré au bar ?

– Pardon ?

– Un énorme bouquet de roses rouges. Je ne sais pas qui t'a envoyé ça, mais celui-là, il te désire vraiment, ma vieille.

Devant moi, un couple se retrouve, certainement après avoir été séparé par des semaines et des milliers de kilomètres. Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassent passionnément comme dans un film de cinéma. Ce spectacle me rend envieuse, jalouse de ne pas avoir, moi aussi, mon film d'amour sur grand écran.

– C'est de qui ? demandé-je en faisant un effort pour détacher mes yeux de la scène qui se joue devant moi.

– Tu veux que j'ouvre la carte ?

– Parce qu'il y a une carte, aussi ?

– Bien sûr ! Pour qui le prends-tu ?

J'entends le bruit de l'enveloppe, attendant de savoir ce qu'il a pu noter, car je suis convaincue que ces fleurs sont de Terence. La première étape de son jeu de séduction...

– « Si tu veux connaître quelqu'un, n'écoute pas ce qu'il dit, mais regarde ce qu'il fait. » Voilà, c'est tout, rien de plus.

– C'est Terence.

– Terence ? Terence qui ?

– L’ancien instit de Lemmy.

Arizona émet un sifflement avec ses dents, me faisant comprendre qu’elle est très surprise par cette évolution entre nous deux.

– Eh bien, dis donc, il s’en est passé des choses en peu de temps. Quand est-ce que j’ai loupé un truc ?

– Il ne s’est rien passé, j’ai refusé ses avances.

– Et pourquoi donc ? On ne va pas revenir encore une fois sur ce sujet, Monroe.

Peut-être parce que je suis seule dans cet endroit où chacun est libre d’abandonner ses valises, peut-être parce que je suis loin du regard d’Ari et que je n’aurai pas à l’affronter, je me montre sincère :

– J’ai trop de bagages, Ari, une croix bien trop grosse pour la laisser de côté.

– Comme nous toutes, Monroe, comme nous toutes.

– J’ai été élevée dans la plus grande rigidité, commencé-je à raconter, une éducation stricte et ne laissant pas de place pour les plaisirs, c’était inconcevable pour mes parents. Chaque faux pas, chaque mauvaise pensée pouvaient m’envoyer en enfer, et je devais me laver de tout ça pour être une bonne croyante. Un jour, j’ai fauté, parce que j’ai toujours été curieuse, différente de mes parents et de ma sœur. Un souffle de rébellion m’agitait aussi certainement. Et j’ai dû payer les conséquences de mes actes. J’ai assumé, mais j’ai souffert, beaucoup souffert ! J’ai énormément perdu ce soir-là, trop pour une seule personne.

Je reprends mon souffle, cherchant mes mots, me débattant avec les souvenirs qui hantent mon esprit.

– Monroe...

La voix d’Ari n’est qu’un soupir suppliant. Elle ne me supplie pas d’arrêter de parler, non, mais de la laisser prendre une part de ma souffrance. Je lui en suis reconnaissante, mais je suis seule avec mes souvenirs.

– Je me suis alors fixé des règles, des lois, un mode d’emploi de survie, tenté-je d’expliquer. Je me dois de bosser dur pour apporter l’argent nécessaire à la

maison, je me dois d'être impeccable sur tous les points pour montrer l'exemple à mon fils, je me dois de ne plus jamais être tentée au risque d'être détruite ensuite. Même si par moments, j'ai envie de nouveautés.

– Tout le monde veut le bonheur, mais personne ne souhaite la douleur qui l'accompagne. Mais moi, ce que je vois, c'est que tu te tues toi-même à petit feu, réplique Ari. Tu t'empêches de vivre. Si tu es arrivée au Pink, c'est forcément que tu avais un souci, mais notre rôle, c'est de te montrer que tout peut guérir et que tu n'es pas qu'un être cabossé. Tu penses qu'Harper a eu tort de se battre contre elle-même ?

– Non, au contraire.

– Bah alors ? Tu as assez de courage pour cette bataille, tu es bien plus déterminée et courageuse que tu ne le penses. Personne ne croise ton chemin par hasard, il y a forcément une raison. Alors peut-être qu'il ne sera rien, juste quelqu'un de passage, mais peut-être qu'il participera d'une certaine manière à te changer un petit peu, en bien, en mal, on ne peut jamais le savoir à l'avance. Mais si on n'essaie pas, on reste ignorant.

– Arizona ?

– Oui ?

– Pourquoi tu es si seule, alors ?

Elle souffle fort dans le combiné. Ma question est directe, sans gêne, à l'image de notre relation.

– Parce que la seule personne que j'aime depuis toujours est trop brisée pour m'aimer en retour. Alors je patiente sagement, tout en surveillant qu'il ne m'échappe pas et qu'il ne soit pas trop tard.

– J'essaie alors ? lui lancé-je comme un murmure, une prière.

– Bien sûr ! D'après ce que je vois, il a l'air bien déterminé à te prouver qui il est. Et si tu es en train de te rendre malade à l'aéroport, c'est qu'il remue bien plus de choses que tu ne le voudrais.

Elle a raison, évidemment. Je le sais, mais c'est tellement difficile d'oser...

– Merci, Ari, merci pour tout.

– De rien. Allez, à ce soir, en forme et sans larmes, hein ?

– Promis.

Nous raccrochons, et je me sens un peu plus en paix avec moi-même, presque

impatiente de voir s'il va revenir vers moi et jusqu'où il est prêt à aller. Jusqu'où moi, je suis prête à aller.

J'arrive au Pink le soir, déjà en tenue, prête à assumer une nouvelle nuit de boulot. Plus sereine et plus confiante, regonflée par les paroles rassurantes d'Ari. Haïttie est au comptoir en train de servir nos verres. Lorsque je m'approche d'elle pour la saluer, elle me jette un regard noir, désapprobateur.

– C'est quoi, cette daube ? me demande-t-elle tout en pointant les fleurs qui trônent au milieu du comptoir.

– Un bouquet, pourquoi ? Tu es allergique aux fleurs, petite sauvage ?

Grognant de mécontentement, elle repositionne son torchon sur l'épaule et tourne le dos pour attraper une bouteille d'alcool.

– Allez, respire Haïttie, ce n'est rien de plus qu'un bouquet.

– Et un mot.

– Ha, parce que tu as aussi lu le mot. J'aime la sensation d'avoir une vie privée, ici.

– Si tu voulais garder ça secret, tu n'avais qu'à demander à ton amant de faire les choses en douce, et non en public, point barre.

– Arrête un peu, Haïttie, c'est usant. Je t'adore, mais parfois tu es vraiment gonflante. Tu te méfies de tout et de tout le monde. Pour quelqu'un comme moi, qui n'a déjà pas confiance, c'est compliqué au quotidien.

– Je ne veux pas que tu souffres, c'est tout.

– Je ne vais pas souffrir. Je sais où je mets les pieds, et puis de toute façon, il n'y a rien pour le moment. Alors, fais-moi confiance pour une fois et laisse-moi voir si j'y arrive, OK ?

Elle me refait face, appuyant sa main sur le comptoir aussi fort que possible. Je réalise que ses démons sont encore bien trop présents.

– Je te préviens, s'il te fait chialer ou te manque de respect, je le tue, c'est compris ?

– Mais oui, ma guerrière à moi.

Je l’embrasse sur la joue aussi vite que je peux car je sais qu’elle a horreur de ces marques d’affection, et je me retourne lorsque j’entends le reste de la troupe entrer dans la salle. Le bar va ouvrir, le néon extérieur va attirer toutes les personnes désireuses de souffler un peu et nous allons une nouvelle fois assister à la magie qui opère dans ce lieu.

Je suis derrière le comptoir, ce soir. Blue voulait changer pour une fois et j’ai accepté ce répit. Dottie vient alors vers moi, se couchant presque sur le zinc, une cigarette à la main.

- Deux bières, petite.
- Deux ?
- Oui une pour moi et une pour mon ami.

Je regarde dans la direction qu’elle m’indique de la main et je le vois : Terence. Il est installé à la même table que l’autre jour, et comme la dernière fois, il a le regard fixé sur moi, me dévorant tout entière du regard. Ses yeux sont brûlants de désir, les flammes ont pris possession de ses iris, et la chaleur qui émane de lui peut se ressentir à des mètres à la ronde.

Le voir ici une nouvelle fois fait naître en moi une fièvre intense, et un léger picotement naît dans mon bas-ventre.

- Surprise, hein ? Il en veut, ce mec, je l’aime bien.

Paralysée par le choc, je mets un moment à réagir.

- Pardon ?
- Il est bien, Monroe, il est sérieux, il a les pieds sur terre et il te désire comme si tu étais la dernière bière du frigo. Si j’étais toi, je tenterais ma chance. Petite veinarde, tu attends quoi pour te foutre à poil ?

J’ai beau la connaître depuis des lustres, je n’arrive toujours pas à me faire à sa vulgarité. Rien ne l’empêchera de dire ce qu’elle pense. Et même si cela me met mal à l’aise, elle s’en fiche royalement.

- Dottie, tu n’es pas possible.

- Peut-être, mais pendant ce temps, il attend. Et si tu le fais trop mariner, il va tomber dans les filets d'une autre et tu seras là à pleurer, étouffée par les regrets.
- Je vais y arriver, Dottie, je te le promets, je vais réussir.
- Bien ! Parce que si tu comptes vivre, il est temps, ma petite. Allez, tiens, apporte-lui sa bière, il n'attend que ça.

Mordillant ma lèvre et poussée par les encouragements de mes amies, je me décide enfin à faire ce que je rêve de réaliser en secret. Je prends la boisson que Dottie me tend et avance avec un peu plus d'assurance et d'entrain que les fois précédentes. Je me dirige vers lui, ce séducteur, qui s'accroche à moi depuis quelque temps, foutant le bordel dans ma tête au point de m'empêcher de dormir.

Tandis que je m'avance, son visage semble irradier de bonheur. Je fonds sur place à l'idée que c'est moi, et moi seule, qui provoque cela.

- Coucou, le salué-je tout en déposant son verre sur la table.

Je vois devant lui une serviette avec des annotations, mais je ne peux pas les lire d'où je me trouve.

- C'est quoi ?
- Je note plein de choses sur la femme qui m'obsède.

Je déglutis avec difficulté, ma belle confiance commençant déjà à vaciller face à la soudaine tournure de notre échange.

– Elle m'a dit ne pas vouloir sortir avec moi car elle n'était pas encore prête. Je pense qu'elle a peur et n'a pas confiance en moi. Alors voilà, je note plein de choses sur elle pour lui prouver que je ne suis pas un inconnu, mais que je la connais assez bien pour mériter un dîner.

- Tu... tu as remarqué quoi sur cette fille ?

En posant cette question, je prends un air faussement désintéressé, tout en passant ma main délicatement dans mes cheveux, feignant de lisser une mèche rebelle.

– Qu'elle a un tic lorsqu'elle est nerveuse : elle se gratte la paume de la main. Que ses joues se colorent lorsqu'elle est mal à l'aise. Qu'elle s'habille comme une femme sexy et sûre d'elle, alors qu'en réalité elle est fragile et sensible. J'ai

vu qu'elle avait cette lueur dans les yeux, celle des personnes qu'on a blessées, à qui on a menti un jour et qui ont du mal à refaire confiance. Je sais aussi qu'elle aime son travail mais, pour une raison qui m'échappe, elle pense qu'il n'est pas assez respectable pour en parler. Elle est entourée par des gens qu'elle aime et qu'elle estime. Ils forment un clan soudé. Elle a aussi un merveilleux petit garçon pour qui elle donnerait sa vie.

– Comment... Comment tu peux deviner toutes ces choses sur moi ?

– En t'observant. Tu sais, j'avais beau ne pas t'adresser la parole à l'école, m'obligeant à garder une certaine distance, tu m'avais déjà tapée dans l'œil. Je t'ai trouvée tout de suite très attirante. Mais, étant le prof de ton fils, je ne pouvais rien faire de plus qu'espérer te voir à la sortie des classes ou aux réunions du soir. Lors de ma première visite au bar, je ne savais pas si j'allais te croiser. J'étais juste venu boire un verre pour me détendre. Ça m'a fait un choc. Et puis, je ne pouvais plus détacher mon regard de toi. Chaque geste, chaque détail m'en apprenaient un peu plus sur toi.

Alors qu'il confesse ses pensées intimes, une lueur intense passe dans son regard. Je crois qu'à moment précis quelque chose se libère en moi. Toutes mes réticences, envolées. Toutes mes peurs, anéanties. Toutes mes protections, brisées au sol. Ce n'est peut-être pas grand-chose ce qu'il a écrit sur cette serviette ; mais il vient de me prouver à sa manière qu'il a su m'observer et que, doucement, malgré mes réticences, il a appris à me connaître. Je l'intéresse moi, pour ce que je suis vraiment.

Alors, comme toute personne normale, pour une fois dans mon existence, je décide moi aussi de lâcher prise.

– D'accord, j'accepte un dîner.

Il se lève et son corps me domine tout entier. Il remet avec tendresse une mèche de mes cheveux derrière mon oreille. Je retiens mon souffle, les yeux fermés, sous le charme de ce simple geste.

– Il me semble que le bar est fermé demain soir, dit-il doucement. Donc, si tu veux, on peut dîner ensemble. Vingt heures, ça t'irait ?

Je souris et lui fais signe de la tête pour lui donner mon approbation. Je lui demande de patienter un instant. Je pars rapidement vers le bar où je trouve un

papier et un stylo. J'évite de trop réfléchir à ce que je fais, sentant un mélange d'émotions bouillonner en moi. Alors que je note mon adresse, j'entends Harper dans mon dos :

– Eh ben, voilà, petite dévergondée, tu as enfin appris quelque chose cette semaine !

Je me retourne et elle me fait un clin d'œil auquel je réponds en souriant. Malgré mes doutes, mes peurs, je me sens bien et fière de moi. Je rejoins Terence plus déterminée que jamais. Je lui glisse le papier qu'il prend et lui dis :

– Alors, à demain, Terence. Tu m'excuses, mais je dois retourner travailler. Bonne soirée.

Je sais que j'ai fait le bon choix ce soir : lui accorder une chance. Mon cœur bat si fort que j'ai la sensation qu'il va sortir de ma poitrine. Je tremble légèrement, ma bouche est sèche, me rappelant alors que je ne peux tout contrôler et que je peux encore vivre des choses inconnues dans ma vie, des choses qui me semblaient inaccessibles jusqu'ici. J'ai 24 ans, je viens de passer trop de temps à me cacher et à m'oublier. L'heure est venue que j'apprenne à vivre et cela ne fera pas de moi une mauvaise personne ou une mauvaise mère, non.

Je suis Monroe, une femme libre, déterminée, battante et pleine de rêves.

Si Harper a réussi, et même si cela était douloureux, alors moi aussi, je peux y arriver.

Peut-être pas avec lui, peut-être pas avec le prochain, mais avec quelqu'un un jour. Et si je n'essaie pas maintenant, je vais me réveiller un jour, seule.

8. *Slave to Love* – Brian Ferri

Il est presque vingt heures et je suis sur les nerfs. J'ai erré toute la journée comme une lionne en cage, me repassant mentalement les images de la veille. Sa main passant dans ses cheveux, sa langue effleurant ses lèvres pulpeuses, sa chemise légèrement entrouverte. Et à chaque fois, la même sensation : des picotements intérieurs, une folle envie de sentir sa bouche sur chaque parcelle de mon corps, le tout ponctué par un afflux sanguin incontrôlable.

Si j'avais pu imaginer il y a quelques mois que cet homme allait me mettre dans un tel état, j'aurais ri à ne plus pouvoir respirer.

Après des heures à jeter mes fringues au sol et à maudire ma garde-robe, j'opte finalement pour une jupe crayon noire en cuir s'arrêtant sous mes genoux et un joli chemisier sans manches. Je lisse mes cheveux, glisse mes pieds dans une paire de talons aiguilles, enfle un petit gilet, récupère ma sacoche et me voici fin prête pour un premier rencard avec Terence, l'homme mystère, bien loin de l'image qu'il m'offrait ces derniers mois.

Je sors de ma chambre et je trouve ma baby-sitter du soir, Max, couché sur le canapé avec Lemmy, devant le DVD de *Star Wars*.

– Ça va aller ?

Max grogne en entendant ma question, et sans me jeter un seul regard, il répond :

– C'est plutôt à toi qu'il faut demander ça, tu as l'air d'avoir le feu au cul depuis des heures. Tu es complètement stressée.

– Feu. F.E.U. T'as vu maman, j'ai tout bon.

Fier de lui, Lemmy applaudit de ses petites mains avec un sourire jusqu'aux oreilles. Il grandit à une vitesse incroyable et le voir à chaque nouvelle étape de son existence remplit mon cœur d'amour. Je siffle pour lui signifier que c'est

effectivement parfait, mais également pour indiquer à Max qu'à l'avenir il devrait éviter certains mots devant mon petit homme.

– Oui, oui, c'est parfait, Lemmy, mais n'épelle jamais les gros mots, hein ? Il faut éviter d'épeler certains mots, surtout ceux sortant de la bouche de Max, Haïttie, Dottie, et... rajoute Blue et Bradley, aussi.

– Conclusion : sortant de la bouche de toutes les personnes vivant dans son monde et qui s'occupent de lui lorsque maman travaille. N'est-ce pas, Monroe ?

Je fronce les sourcils devant cette réalité énoncée à voix haute par Max. Préférant mettre fin à cette conversation, j'attrape mes clés.

– Amusez-vous bien et au lit dans trente minutes. Ne te fais pas avoir, Max, sinon tu auras affaire à moi.

– Laisse-nous vivre, sors et ne pense pas à nous, surtout. Pour une fois que tu peux profiter un peu, savoure au maximum, petite ! Tu as mérité ce temps de repos.

Max me jette alors la pantoufle de Lemmy que j'arrive à esquiver tout en envoyant un baiser à mon lapin juste avant de claquer la porte de l'appartement.

J'entends alors dans mon dos un sifflement et je ne suis pas surprise de découvrir Bradley en uniforme, rentrant certainement d'une longue journée de boulot. Il pose sa main sur le mur près de mon visage et me souffle dessus tout en me demandant :

– Où vas-tu, Barbie ? Tu me trompes ?

Je lui pince le bras, et tout en le repoussant, je lui grogne :

– Je ne trompe personne, tête de nœud. Tu n'es pas mon mec.

– Ohhh, je suis peiné, moi qui pensais que tu avais plus de considération pour moi. TU sors avec qui ? Je le connais ?

– Non, tu ne le connais pas, et cela ne te regarde pas.

– Ne me dis pas que tu as trouvé un copain de baise, mon cœur ne va pas le supporter, et Brady non plus.

– Vas-tu grandir un jour et arrêter d'appeler ton pénis Brady, rigolé-je. C'est désolant, tu sais, pour un homme de ton âge.

– Alors, reconnais une fois dans ta vie que Brady a la taille d’un anaconda, me susurre-t-il. Et peut-être j’envisagerai de ne plus parler de lui ainsi devant toi, ô grande pécheresse.

Je ris pour la première fois de la journée et je dois dire que c’est assez libérateur même si ce sont des niaiseries qui sortent de la bouche de mon ami. Il y a plusieurs années, je n’aurais pu imaginer blaguer aussi librement de choses aussi intimes.

Un raclement de gorge interrompt mon rire. Bradley et moi tournons la tête en même temps pour découvrir Terence à quelques pas de nous. Il me faut plusieurs secondes interminables pour me rendre compte que la situation est gênante et que je vais avoir du mal à m’expliquer. Bradley penché sur moi, m’encerclant de son gros bras en tenue de flic dépravé, et moi entre son corps, le mur, les yeux fixés sur lui... La scène prête à confusion.

– Je ne dérange pas quelque chose au moins ?

Sa voix sensuelle vient briser le silence, et c’est tout embarrassée que j’ôte le bras de Bradley de mes épaules si rapidement qu’on pourrait croire qu’il est en feu.

– Heu, non, non. Terence, je te présente mon heu... mon voisin et ami Bradley.

Les deux hommes se toisent comme s’ils allaient par la suite se lancer dans un duel d’épées et de sabres. Bradley n’a toujours pas bougé, je le repousse alors brusquement, le faisant vaciller.

– Oh, doucement, Barbie, pas besoin d’être brutale avec Brady Junior. Bon, je vais vous laisser voguer à votre nuit torride, pas besoin de rappeler qu’il faut sortir couvert, hein, les copains.

Sur ces paroles, il mime un baiser qui s’envole de ses mains comme un papillon au-dessus de moi.

– Adieu, femme, et en cas de soucis, tu sais où je me trouve.

Terence le regarde avec mépris, il doit se demander qui est ce malade mental.

C'est plus embarrassée que jamais que je me dirige vers mon rencard d'un soir, me demandant si après ce qui vient de se passer, il acceptera encore de me voir. Après un dernier coup d'œil à mon voisin, Terence glisse sa main chaude sur mes reins, tout en me guidant vers le parking et sa voiture.

– Ce n'est pas vraiment un flic, n'est-ce pas ?

Je souris car je suis soulagée : après tout ce qu'il a vu, c'est la seule chose qui le tracasse.

– Si, si, et si j'étais toi, j'évitais d'appeler les flics en cas d'agression, ils sont tous ainsi dans son unité.

– Ça fait peur, oui. Si on ne peut plus avoir confiance en la police, alors...

Il m'ouvre la portière de son SUV et je me faufile à l'intérieur, respirant la bonne odeur de cuir des fauteuils mêlée à l'odeur musquée de Terence. Tout est propre, ordonné, sans rien qui traîne. On pourrait croire que la voiture est neuve.

Il s'installe à mes côtés, et tout en démarrant, il me glisse :

– On dîne chez moi, je t'ai préparé un bon repas. J'espère que tu n'es pas déçue.

Un homme qui cuisine ? Hum, la guerrière du sexe qui vit entre mes cuisses danse déjà autour du brasier.

– Non, au contraire, je suis étonnée. En général, les hommes affichent puissance et domination dans un grand restaurant de la ville, espérant ainsi montrer leur générosité et obtenir ce qu'il faut ensuite. Donc, je suis satisfaite et l'idée me plaît.

– Tu n'as pas dû sortir avec les bonnes personnes alors si tu penses cela des hommes, répond-il simplement.

Je gesticule mal à l'aise sur mon siège, embarrassée qu'il puisse croire que je sors avec beaucoup d'hommes alors que c'est bien tout le contraire. Je pense qu'il est préférable de remettre les choses au clair rapidement, au moins pour ce qu'il s'est passé tout à l'heure.

– Écoute, pour Bradley, c'est juste un ami. Ce que tu as vu n'était qu'un jeu,

rien de plus. Bradley aime bien me pousser à bout et me faire sortir de mes gonds. Ça peut paraître étrange de l'extérieur, mais en réalité, il a compris comment m'aider à m'ouvrir un peu, ôter certaines barrières, même si c'est assez *particulier*, je te l'accorde.

J'aurais peut-être dû lui dire qu'il ne s'est rien passé tout court avec aucun homme, mais je n'en ai pas le courage. Il ne répond rien, ne réagit pas, son visage ne laisse rien paraître. Il reste impassible et conduit rapidement à travers les rues de la ville. Et le silence devient pesant. Je ne suis pas habituée aux autres, étant trop souvent seule, et il m'est difficile de savoir comment réagir dans cette situation.

Fort heureusement, le trajet ne dure pas très longtemps. Il se gare à la sortie du centre-ville devant un petit immeuble. Il coupe le moteur, puis vient m'ouvrir la portière. Je me glisse hors de l'habitacle. Terence s'approche pour replacer sa main sur ma chute de reins et m'indiquer le chemin.

Nous pénétrons dans le hall et prenons l'ascenseur dans le plus grand silence. Il n'a rien dit depuis de longues minutes et je suis assez perplexe. Je n'ai déjà pas l'habitude des rencards, et tout ceci me perturbe légèrement. J'espère ne pas m'être trompée en acceptant ce rendez-vous. Je suis troublée, et le doute commence à s'installer au fond de moi, me donnant un goût de bile dans la bouche.

Nous arrivons devant une porte d'appartement. Terence ouvre sans me lâcher une seconde, puis il me fait pénétrer dans son antre. C'est assez spacieux, sobre et moderne. Une grande pièce unique avec une cuisine moderne ouverte dans un coin, et à l'opposé, un salon composé d'un canapé d'angle et d'énormes bibliothèques.

Je m'avance prudemment sur son territoire, comme une bête prise dans les filets de son chasseur. Le souffle me manque, je ne sais trop comment agir. Je n'ai pas d'expérience en la matière. Je suis celle qui écoute ses amies parler de leurs aventures habituellement, jamais celle qui les vit.

Je sens soudain la respiration saccadée de Terence derrière ma nuque, son parfum enivre mes sens, le tout manquant de me faire perdre pied. Je suis un marshmallow, et étrangement, malgré l'atmosphère assez pesante depuis notre

départ, je n'aspire plus qu'à être à lui, là, maintenant, tout de suite. J'oublie soudain mes peurs. Il doit comprendre mes prières puisqu'il s'avance comme par magie vers moi, et tout en posant ses merveilleuses lèvres savoureuses sur le lobe de mon oreille, il me susurre entre deux baisers :

– Je suis navré, mais je ne vais pas réussir à patienter plus longtemps.

Je ferme les yeux, agitée par un débat intérieur : la guerrière du sexe qui sommeille en moi m'impose de céder à la tentation, alors que ma déesse de l'amour, elle, me siffle de ne pas succomber si facilement et d'attendre encore un rendez-vous.

Étrangement, pour une fois depuis tant d'années, j'ai envie de ne pas suivre ma raison et de lâcher prise moi aussi, comme toutes les filles de mon âge. Je me prends trop la tête, j'analyse trop les situations, les conséquences, tout, et pour une fois, une seule et unique fois après tant d'années, je veux me libérer de tout ça. Durant quelques heures, je ne veux plus être Monroe la maman, Monroe la Pink, mais Monroe la jeune femme qui savoure chaque aspect de sa vie et profite de sa jeunesse.

J'ai eu le temps de comprendre que Terence n'est pas la personne si froide que je pensais. Et que je ne suis plus Face, la faible. J'ai le sentiment au fond de moi que tout sera différent, tout sera à l'opposé de ma première fois. J'ai grandi, je peux prendre du plaisir un soir en passant, sans pour autant que cela ait des conséquences sur des décennies. Je suis adulte, responsable. Et j'ai envie de rattraper tout le retard accumulé durant mon existence.

Une chanson résonne soudain dans ma tête, *Crazy in Love*, comme un signal. Je cède à l'appel de la chair, ne désirant plus qu'une chose, le sentir sur moi, en moi, juste une fois.

Je penche la tête en arrière, indiquant ainsi à mon hôte qu'il a mon autorisation pour me toucher.

Terence, qui n'attendait que ça, caresse alors mes épaules tout en embrassant plus langoureusement ma nuque. Je me laisse faire, m'abandonnant à sa tendresse, à cette simplicité, à ce moment parfait, bien décidée à en savourer chaque seconde. Ses mains se baladent partout en même temps, comme si nous

ne formions qu'un être. Un goût d'inédit s'immisce en moi, je n'ai jamais rien vécu de si fort auparavant, d'aussi intense. Il se colle à moi, tandis que ses doigts parcourent ma poitrine.

Il m'a dit ne jamais aller par quatre chemins, il me le prouve une nouvelle fois ici. Il déboutonne mon chemisier, puis délicatement il l'ôte et le fait tomber au sol. Je me retourne pour enfin lui faire face. Ses yeux sont remplis de flammes, m'indiquant son désir pour moi. Il se lèche les lèvres tout en me souriant malicieusement. À cet instant précis, plus rien n'a d'importance que notre passion. Mon désir enfle entre mes cuisses, la petite étincelle au fond de mon ventre laisse place à une combustion.

Je suis heureuse de voir l'effet que je produis sur cet homme, lui que j'ai soigneusement évité durant tant de temps. Je découvre ce soir encore une autre facette de sa personnalité. Un homme sûr de lui, directif, impatient, et sans aucune gêne.

Prise d'une confiance inébranlable, je fais glisser ma jupe au sol et la repousse du bout de mon talon aiguille. Je ne sais pas si la folie s'est emparée de mon esprit, mais je ne me pose plus de questions. Je vis le moment présent, folle de désir, impatiente d'en découvrir encore plus sur mon amant.

Terence me dévore du regard, passant sa main dans sa crinière tout en affichant un léger sourire sur ses lèvres humides. Il s'avance, m'imposant sa grandeur et sa force, mais étrangement, il ne me fait pas peur, je lui fais confiance.

Il me prend dans ses bras et m'amène dans sa chambre. Là, il me couche soigneusement sur ses draps au milieu du lit. Il enlève alors son tee-shirt, me dévoilant ses muscles saillants. Je salive en découvrant cette force de la nature. Son corps est somptueux, dessiné comme il faut, et quand je baisse les yeux, je ne peux qu'admirer le V de la victoire, indiquant le chemin vers le nirvana. Je me sens bien, détendue, apaisée, libre de tout. J'ouvre enfin les barrières qui se dressaient dans mon esprit, pour savourer pleinement et sans retenue la scène qui se joue avec lui.

– Monroe, je veux te goûter, m'avoue dans un souffle monsieur Perfection, tout en écartant mes jambes.

Ses paroles agissent immédiatement sur la guerrière du sexe, et il n'en faut pas plus pour me faire gémir. C'est direct, cru, et contre toute attente, malgré ma timidité, mon côté novice, j'aime ça.

– Et moi, je veux te sentir en moi, osé-je lui dire.

Comme en réponse, il pose alors sa tête entre mes cuisses.

– Regarde-moi, Monroe, m'ordonne-t-il, je veux que tu me regardes te lécher.

Il écarte alors mon string et donne un premier coup de langue sur mon intimité. C'est certainement ce premier impact qui est le plus fameux. Le chaud contre le froid. Le feu de mon intimité contre le frais de sa langue. Le contraste est un cocktail explosif qui se déverse comme une drogue dans mes veines.

Il me lèche délicatement, sensuellement, goûtant chaque parcelle de mon sexe. Son doigt se joint à la partie en venant faire de merveilleux petits cercles sur mon clitoris. J'agrippe d'une main ses cheveux, et de l'autre, je serre les draps. Je me cambre, l'enfonçant encore plus profondément en moi. Terence accélère la cadence, me léchant de haut en bas, me titillant avec ses dents, pour ensuite venir s'engouffrer au fond de moi avec sa langue et son doigt en même temps.

Je vacille, des frémissements parcourent ma peau, des soubresauts agitent mon corps, et enfin je me laisse aspirer par le plus merveilleux des orgasmes. Cela faisait tellement longtemps que j'avais oublié à quel point cette sensation est divine, intense, magique.

Sentant mon sexe se resserrer sur lui, mon amant se relève, satisfait de ce qu'il vient de m'offrir. Il se couche sur moi et m'embrasse sur la bouche, laissant ma moiteur se poser sur mes propres lèvres. Il se redresse, et de sa grosse voix suave et cassée, il me confie :

– Tu es délicieuse, exactement comme dans mes rêves.

Tout en gardant son regard affamé sur ma nudité et en souriant, il enlève son pantalon puis son boxer noir pour enfin me dévoiler sa nudité.

Il est debout face à moi, si majestueux que j'en ai le souffle coupé. Tout est

parfait : la moindre ligne de ses abdos, sa toison, mais surtout son sexe, triomphant devant moi. À cette vision, mon souffle s'accélère. Je suis incapable de regarder autre chose dans la pièce.

Certes, je n'ai pas vu de pénis depuis longtemps, trop longtemps à mon goût, je m'en rends compte à présent, mais je peux affirmer haut et fort qu'il n'a pas à rougir de ses attributs. Et je commence à stresser pour la suite, car entre mes années d'abstinence et sa taille, je ne suis pas certaine que le résultat soit prometteur. Mais je refuse de paniquer, de laisser mes angoisses reprendre le dessus.

Terence s'avance vers sa table de chevet pour attraper le petit emballage. Puis une fois le préservatif installé, il me refait face en me souriant. Délicatement, il vient se coucher sur moi. Son corps collé au mien, je peux sentir son odeur musquée mélangée à ses hormones sexuelles, un doux parfum qui enivre mes sens et manque de me faire perdre la raison.

– J'ai tellement envie de ça depuis longtemps, Monroe. Si tu savais...

Je fonds à ses paroles. Savoir qu'il m'a désirée durant des semaines, peut-être des mois, provoque une décharge de plaisir dans tout mon corps. Il me redonne confiance ainsi.

Mon amant agrippe mes deux mains au-dessus de ma tête, et d'un geste, il me pénètre. Je laisse échapper un cri sauvage de ma gorge, surprise par la brutalité de l'acte, mais surtout par la douleur que je ressens. Une douleur vive et intense qui me donne étrangement du plaisir. Il prend toute la place en moi, j'ai la sensation d'être complète et de ne pas avoir assez de place pour tout accueillir.

Tout en me regardant dans les yeux, il commence alors ses va-et-vient. Plus il me pénètre, plus il va loin en moi, ne me laissant aucun répit. Je ferme les yeux, lâchant pied totalement. Perdue dans ce tourbillon de folie, savourant chaque odeur, chaque son, chaque mouvement.

Il me pilonne encore et encore, ne me laissant pas le temps de respirer, ne relâchant pas mes mains. Je suis sous son emprise, il contrôle la situation, dirige, dicte, et je suis fascinée par sa maîtrise, me laissant totalement aller à lui, l'autorisant à garder les rênes en main.

J'ai peu d'expérience, et il doit le ressentir car il ralentit soudain et m'interroge du regard. Je lui fais comprendre que je veux qu'il continue en poussant encore davantage mon bassin vers lui. Car une fois la douleur passée, mon plaisir est fort, trop fort pour que nous ralentissions.

Il me guide alors plus délicatement, ses va-et-vient se font plus contrôlés : il cherche mon plaisir. Et quand je ne peux plus me retenir de gémir, quand mon désir est à son paroxysme, il accélère à nouveau et me domine de tout son corps. J'aime cette sensation, j'aime être sa chose, son objet de désir.

Je sens alors le raz-de-marée enfler en moi, je vacille de l'autre côté de la rive, l'orgasme est proche. Il doit le sentir également, car il choisit cet instant-là pour me dire :

– Maintenant, Monroe ! Hurle, montre-moi !

Alors, comme autorisée à être celle que je suis, comme poussée à me délivrer, j'ose crier mon plaisir aussi fort que mes cordes vocales me le permettent. Je jure, je soupire, je halète. C'est tellement intense que j'ai la sensation de prendre feu et de perdre la raison. Un tsunami se joue à l'intérieur de moi, dévastateur et puissant, paralysant et intense.

Puis, dans un dernier souffle, il me donne un dernier coup de reins violent et profond pour faire vibrer une dernière fois son sexe au fond de mon intimité et laisser exploser le feu d'artifice. En sueur, il s'effondre sur moi. Et en silence, nous tentons de reprendre une respiration normale, moins saccadée.

Nous restons ainsi de longues minutes, toujours l'un en l'autre, comme si nous étions incapables de nous désunir. Refusant de nous séparer et de mettre un terme à l'alchimie de nos corps.

Lorsqu'il prend la décision de se retirer, je me sens comme vide, comme s'il me manquait une partie de mon puzzle intérieur, et je me surprends à vouloir déjà qu'il recommence malgré la douleur que je ressens entre les jambes.

Il se couche sur le flanc et me caresse les cheveux délicatement du bout des doigts. Je plonge mon regard dans ses yeux, le fond de son âme. Je comprends alors réellement que quelque chose vient de se jouer en moi. Il est le premier

depuis des années à m'avoir fait baisser la garde, à me permettre d'oublier mon histoire, à m'avoir libérée l'espace d'un instant de mes craintes et de ma peur du jugement. Je ne peux m'empêcher de sourire face à cet homme qui vient de me faire vivre une expérience incroyable et inédite dans mon existence.

Il se penche pour déposer un baiser sur le bout de mon nez, puis se lève et se dirige vers la porte, me dévoilant ainsi ses fesses musclées. À cette simple vision, je rêve de les titiller avec le bout de mes dents.

Mon Dieu, que suis-je en train de devenir ? Moi qui il y a encore une heure ne jurais que par mon célibat et mon pyjama en coton, je ne rêve que d'une chose maintenant : mordre les parties intimes d'un homme !

Le meilleur moyen de résister à la tentation est d'y céder. Je comprends maintenant cette citation, elle vibre en moi comme un mantra.

9. *Between Us* – Aswefall

Je reste là, couchée sur ces draps qui sentent le sexe, tout en me demandant ce que je dois faire maintenant. Dois-je partir tout en le remerciant pour ce bon moment passé ? Ou dois-je attendre de voir ce qu'il me propose pour la suite ? Je suis complètement perdue et j'ai peur de ne pas agir convenablement. Dans un tel moment, j'aimerais avoir l'aplomb et l'assurance de Blue.

Après plusieurs secondes interminables à me faire des nœuds au cerveau, j'opte pour un départ discret, ne voulant pas lui imposer une discussion forcée. Je me redresse donc et cherche du regard mes vêtements lancés à travers la pièce dans le feu de l'action quelques minutes plus tôt, lorsque soudain je sens son odeur derrière moi. Je suis à genoux, sur le sol de sa chambre avec, en tout et pour tout, des chaussures à talons sur moi, ne lui montrant que ma croupe.

Me rendant compte de l'obscénité de la scène, je me redresse un peu trop vite, les joues en feu, gênée par la situation. J'ai beau ne rien porter, je n'ai jamais eu si chaud de toute mon existence.

Il est là face à moi, un pantalon de jogging lui tombant négligemment sur les hanches, me souriant de toutes ses dents, amusé par la situation.

– Ne te prive pas pour moi, retourne faire ce que tu faisais, je vais me faire discret, je te le promets.

Il rit malicieusement. Je comprends alors qu'il ne souhaite pas me voir partir et qu'il n'a pas prévu que la soirée se termine si rapidement.

– Je cherchais mes vêtements, mais je crois qu'il en manque, un peu... beaucoup.

Je tente de dissimuler mes parties intimes avec mes mains, mais c'est peine perdue.

– Ne te cache pas, tu es bien trop belle pour ça.

En prononçant ces paroles, il s'avance vers moi d'un pas décidé, comme un fauve se dirigeant sur sa proie. Il ne me quitte pas des yeux, son regard est profond, intense, et derrière la lueur de désir que j'y lis se cachent des émotions que je ne peux atteindre. Je suis comme hypnotisée par ses iris et le message qu'ils transmettent. Plus il approche de moi, plus mes jambes flageolent. Je suis comme essoufflée par sa beauté. Mon cœur manque des battements, la tension est à son comble. J'ai l'impression de faire un marathon alors que je n'ai pas bougé d'un seul millimètre depuis plusieurs minutes.

Je suis bien loin de la Monroe que je voyais battante et guerrière, prenant de grandes et merveilleuses décisions, la tête haute. Me voilà à hésiter, priant même pour qu'il se jette sur moi et lèche chaque parcelle de mon épiderme. Je ne cille pas, attendant de voir ce qu'il décide, et lorsqu'il est aussi prêt que nos corps nous le permettent, je ferme les yeux, bloquant ma respiration et implorant le saint du sexe de me libérer de toutes ces pensées salaces qui hantent mon esprit.

Délicatement, Terence attrape ma lèvre inférieure et la mordille du bout de ses dents, puis doucement il entre sa langue en moi. Ce baiser est si passionné que je perds le contrôle, vacillant sur mes jambes et tentant de me raccrocher à lui comme je peux. De ma main, j'agrippe sa nuque, le forçant à se rapprocher encore et encore. De mon autre main, je lui caresse le dos, puis doucement, l'air de rien, je la descends vers ses fesses. À ce simple contact, je gémiss dans sa bouche. Sa peau est si douce que je pourrais en pâlir de jalousie. Il saisit alors ma jambe pour la soulever et l'amener contre lui. Je me hisse sur la pointe des pieds et lève ma seconde jambe pour l'enserrer.

Dans cette position, je sens son désir grandir. Nos caresses se font plus sauvages, plus féroces, avides de l'autre. De ses bras saillants, il me porte plus près du lit, puis me jette dessus.

Tenant de retrouver mon souffle, je me hisse sur les coudes, mais c'est sans compter sur la rapidité de Terence qui a déjà enfilé son préservatif et se jette sur moi une nouvelle fois. Il me tourne sur le ventre et me redresse, pour se retrouver face à mon postérieur qu'il caresse du bout de ses doigts tout en sifflant entre ses dents :

– Parfaite. Tu es tout simplement parfaite, Monroe.

Je tourne la tête en arrière tentant d'apercevoir son visage, ou ce qu'il fait, lorsque soudain je sens le bout de son sexe frotter mes fesses, tentant de chercher ma fente. Doucement, il me pénètre, et ce simple contact est comme divin, libérateur de toute la tension accumulée ces dernières minutes.

Il entre centimètre par centimètre en moi. Une fois bien installé, il reste là sans bouger, savourant pleinement ce qui se joue sous ses yeux. Mon impatience augmente, je retiens mon souffle. Lorsque, enfin, il se décide à bouger, je ferme les yeux et bascule ma tête en arrière, me laissant totalement aller contre lui.

Je ne pense plus à rien, je ne pense plus à fuir, je profite de lui, de nous, de cette alchimie naissante, du bien-être qu'il me procure. C'est différent de la première fois, plus brutal, plus animal, puissant.

Mes seins sont gonflés de plaisir, mes tétons dressés, incroyablement sensibles. Mon corps entier est prisonnier de ce désir qui me consume et je me noie dans les ténèbres, espérant qu'une seule chose : que cela ne s'arrête jamais.

Terence attrape alors mes cheveux, et tout en tirant légèrement dessus, il me demande :

– Tu aimes ça, Monroe ?

Incapable de répondre, incapable de me ressaisir, je ne dis mot. Je suis partie loin, très loin, désireuse de ne pas rompre la magie qui opère. Devant mon silence, Terence tire un peu plus fort et réitère sa question, m'imposant de sortir de mon silence.

– Monroe, réponds-moi. Est-ce que tu aimes ça ?

D'une toute petite voix cassée, je réponds du bout des lèvres entre deux respirations saccadées :

– Oui... oui, Terence.

– Alors, dis-le, Monroe, dis-le. Supplie-moi de continuer.

– Oh, Terence, continue, ne t'arrête surtout pas, par pitié.

Rassuré par mes supplications, il intensifie ses va-et-vient à un rythme effréné. Nos corps dégoulinent de sueur, l'odeur du sexe remplit la chambre et nos gémissements se font de plus en plus bruyants. Puis, dans un dernier mouvement, il me claque la fesse si fort que l'orgasme qui n'était pas loin arrive comme une tornade, au point de me faire hurler de plaisir.

– Terence, mon Dieu, ouiii, Terence.

Je suis dévastée par tant de plaisir, je n'aurais jamais soupçonné que le sexe pouvait être aussi incroyable et intense.

Terence se retire, et je m'écroule à plat ventre par la même occasion, usée par tant d'exercices, à bout de force. C'en est trop pour mon petit corps au régime depuis tant d'années. Dès demain, je me remets au footing, histoire d'avoir un peu plus de souffle.

Terence se couche à mes côtés, il plonge son regard en moi, puis du bout des doigts, il caresse ma chute de reins.

– Je crois que je suis incapable de me retenir face à toi, j'espère que tu ne m'en tiens pas rigueur.

– Oh si, et je compte bien lâcher mon ami flic à tes trousses pour sauver mon honneur. Tu m'avais promis un repas et je vais sortir d'ici plus amaigrie que jamais. Quel mauvais hôte tu fais ! plaisanté-je.

Il se met à rire tout en fermant les yeux et me répond :

– Alors, si Brady Junior décide de me traquer, je vais devoir me méfier et tenter de me ressaisir, je ne veux pas finir enfermé en cellule avec la fine équipe.

Je hoquette de surprise, comprenant à l'évocation de ce petit surnom qu'il a tout entendu de mon échange avec Bradley. Je suis embarrassée et je sens mes joues me chauffer, ne sachant comment réagir.

– Ne t'en fais pas, je plaisante. Viens, allons reprendre des forces.

À ces mots, il se relève et remet son pantalon de jogging, puis en se tournant délicatement vers moi, un sourire radieux sur les lèvres, il me tend une main bienveillante pour m'accueillir à ses côtés. N'hésitant pas un instant, je la saisis.

Ses doigts enlacent les miens tendrement, et avec la force de ses bras, il me tire à lui. Tout en me tenant fermement, il me guide vers sa penderie pour attraper un tee-shirt au vol et me le tendre. Le temps de l'enfiler, je lâche sa main, et Terence la récupère, à peine le tissu posé sur mon corps.

Nous arrivons dans le salon où la baie vitrée n'est pas occultée par des rideaux. Je suis éblouie par la beauté de ce qui s'offre à moi : la ville est là, à mes pieds, et elle est à couper le souffle. On est bien loin de la vue de mon petit appartement.

Terence m'a relâché le temps de s'affairer en cuisine, et lorsqu'il revient, il se positionne derrière moi, soufflant légèrement sur ma nuque et embrassant délicatement mon épaule, ce qui me vaut un léger tremblement. Ma chair se souvient encore de l'effet que produisent ses caresses et du goût que laisse sa langue à son passage. D'une voix sensuelle et grave, cassée par tant de sexe, il me confie :

– C'est ce qui m'a plu lors de la visite, la vue sur Sacramento. Observer cette ville qui ne dort jamais et voir dans l'ombre toutes ces scènes de vie qui se jouent sous mes yeux. Ça m'a procuré une sensation que j'aime énormément.

Je soupire, comprenant parfaitement ce qu'il veut dire par là. La nuit au Pink, alors que je sers des boissons, je me déplace sur la pointe des pieds, me glissant dans la vie des gens, tentant de leur apporter réconfort et bien-être l'espace d'un instant, tout en restant invisible. Je vois depuis des années des sourires, des pleurs, des cris, des fous rires... J'assiste à bon nombre de changements. J'ai rencontré des groupes de personnes, des âmes solitaires, des gens brisés, ou bien au contraire plus forts que jamais, qui ne rêvent que d'une chose le temps d'un soir : oublier, savourer et espérer un autre lendemain.

– J'ai le même spectacle au Pink. Voir tous ces êtres défiler et assister à leurs métamorphoses chaque nuit est toujours aussi magique, même après toutes ces années.

Il me tourne vers lui. Nos visages sont près l'un de l'autre. Son souffle chatouille mon nez, son odeur pénètre dans mes veines et ce simple contact fait monter l'adrénaline en moi.

– Je crois que malgré les différences apparentes, nous nous ressemblons beaucoup plus qu'on ne le pense.

Il me tend un verre de vin rouge et nous trinquons à cette nouvelle aventure.

– Tu as un appartement incroyable, je ne pensais pas que le salaire d'institut payait si bien, le taquiné-je en souriant.

Il soupire, et tout en faisant sortir l'air entre ses lèvres délicates et pulpeuses, il me confie :

– J'ai hérité de mes parents il y a six mois. Enfin de mon père, il ne me restait plus que lui.

Confuse et malheureuse pour lui, je ne peux que caresser sa joue d'une façon maternelle. Nous avons encore un point commun, lui et moi.

– Je m'excuse, ma réflexion était déplacée. Si j'avais imaginé un seul instant, je n'aurais pas...

Il ne me laisse pas le temps de terminer ma phrase et me coupe :

– Aucun souci, tu ne pouvais pas savoir. C'est ainsi, c'est la vie. Des gens meurent chaque jour.

Je comprends alors la motivation qui l'a poussé à changer de voie soudainement.

– C'est pour cette raison que tu quittes l'enseignement ?

– En partie, oui. J'ai compris que nous n'avions que peu de temps devant nous et je refuse d'en perdre davantage, de le gaspiller en futilité, de l'utiliser à mauvais escient. C'est la seule façon de vivre de la plus belle des manières qu'il soit.

Il me sourit et penche la tête sur le côté pour observer mes traits, et peut-être tenter de voir à travers moi.

– Tu sais, Monroe, comme disait Confucius : « On a deux vies, et la seconde commence quand on se rend compte qu'on n'en a qu'une. »

Est-ce que personnellement j'ai connu cette prise de conscience ? Comme un boomerang, les paroles d'Arizona, d'Harper et de Max me reviennent en pleine figure. Terence doit voir que je suis déstabilisée, il m'embrasse à nouveau sur les lèvres. Un baiser sensuel et délicat qui me ramène à l'instant présent à ses côtés.

– Et toi, dis-moi, pourquoi étais-tu si fâchée de me voir au bar le premier soir ? Tu avais peur de quoi ?

– J'avais peur de ton jugement, de voir dans ton regard du mépris. Je ne voulais pas que Lemmy en paie les conséquences. Tu étais son instituteur, tu as un travail que tout le monde respecte, et moi je suis serveuse de nuit dans un bar. Et puis, je me doute que certaines personnes trouvent ça indécent, voire anormal, lorsqu'on élève seule un enfant.

– La normalité est ennuyeuse et elle tue à petit feu. Sache que déjà, comme tu le dis si bien, tu aides les gens à avancer, tu leur offres un moment de répit dans leurs vies, tu apaises leurs souffrances l'espace d'un instant et tu assistes aussi à leur bonheur. Tout le monde n'a pas cette chance, ce rôle primordial dans l'existence des autres. Seconde chose, je ne suis pas la personne que tu penses. Et pour rien au monde, je ne me serais permis de te juger et encore moins d'en faire porter les conséquences à un enfant. Chacun est libre de vivre comme bon lui semble.

– Comment fais-tu ? Comment fais-tu pour être si fort ?

– Je décide de ma route, Monroe. Je suis maître de mon destin, à moi de me donner les moyens et d'essayer. Mais pour y arriver, il faut déjà le comprendre, savoir que l'on vit pour soi et pour personne d'autre.

Il s'arrête un instant, caressant mes lèvres humides.

– Dès que j'ai posé le regard sur toi, j'ai été subjugué par ton charisme. Tu me semblais si forte, si sûre, déterminée à ne pas te laisser marcher sur les pieds. J'étais sous le charme d'une déesse et je ne savais pas comment faire pour que tu te rendes compte de mon existence.

– Pourquoi tu ne m'as jamais invitée, alors ?

– Parce que ce n'était pas professionnel et qu'il était hors de question de me lancer dans une histoire avec une mère de l'école. J'ai bien essayé de te retenir quelques fois à la sortie des classes ou en te convoquant à des rendez-vous où tu n'es jamais venue...

Cet homme est incroyable, il est honnête, sincère, et comme l'a remarqué

Dottie, il a les pieds sur terre. Je suis heureuse d'avoir succombé à ses charmes, ne serait-ce que pour avoir la chance d'en découvrir un peu plus de lui.

– Tu vois, on se ressemble beaucoup, finit-il par dire tout en faisant un clin d'œil aguicheur. Allons dîner.

Un instant, je me demande si par « dîner », il entend bien « repas »... ou des choses plus coquines. Mais non, nous mangeons tranquillement, installés sur le sol de son salon, devant la fameuse baie vitrée. C'est simple, bon enfant, léger. J'apprécie Terence, sa vision de la vie, des gens, il est très sensé et semble vraiment être quelqu'un de bien. Je m'en veux d'avoir porté tant de jugements hâtifs sur lui, maintenant que je le découvre sous un nouveau jour.

– Tu sais, je tiens à m'excuser de t'avoir mal parlé à l'école et d'avoir pensé que...

– Que j'étais un connard ?

– Heu oui, on va dire ça.

Il se met à rire, si fort qu'il fait trembler ses abdominaux devant moi, ce qui le rend encore plus sexy que jamais.

– Lorsque je suis au boulot, je suis parfois un peu dur, tu peux le dire. Enfin, disons que je suis exigeant. J'attends le meilleur de mes élèves. Je vois ça comme une chance pour eux, celle d'avancer le plus loin possible. C'est une façon de leur prouver qu'on croit en eux.

– Je le comprends mieux maintenant, même si je t'avoue avoir été perturbée à plusieurs reprises par ta façon de réagir.

– Tu vois avec tes yeux de maman et tu as le réflexe de défendre ton enfant.

– Oui, voilà, je veux être une maman bienveillante et respectueuse pour mon petit homme.

– Ne te tracasse pas, ton fils est merveilleux, il ira loin.

– Je l'espère. En parlant de Lemmy, je me rends compte qu'il se fait tard et qu'il va falloir aller délivrer Max, ma baby-sitter du jour. Je dois filer. Je te remercie pour cette soirée et ce repas.

Je me relève et essaie de récupérer mes affaires éparpillées partout.

– Laisse-moi te raccompagner. Le temps de m'habiller et de prendre les clés,

et on file.

Il se lève, les cheveux décoiffés, les traits tirés, pour venir m'enlacer et m'entourer de son corps musclé et protecteur.

– On va se revoir, n'est-ce pas, Monroe ?

Il a perdu de son assurance tout d'un coup et ça me touche encore plus. Je n'ai pas à réfléchir longtemps avant de répondre :

– Oui, si tu le veux, avec plaisir. Tu sais où j'habite.

Il plonge alors sur ma bouche, m'embrassant passionnément, presque féroce. Je réponds tout aussi fort à ce baiser fiévreux. Cette soirée est une réelle surprise, une découverte totale. Je suis en train de me métamorphoser, et une nouvelle facette de ma personnalité semble voir le jour.

La vie n'est pas de se trouver soi-même, la vie c'est de se créer.

10. *That Look You Give Guy* – Eels

La fête bat son plein, les gens boivent, chantent, rient, et moi je suis là, me baladant de table en table, le sourire d'une ado figé sur le visage. Cette soirée avec lui, je la revis encore et encore dans ma tête. À chaque fois, mon ventre se serre, ma poitrine se soulève et mon cœur bat plus fort.

En l'espace de quelques jours, j'ai l'impression d'avoir changé du tout au tout, me prouvant que j'étais moi aussi capable d'avancer. J'ai osé aller vers lui, je l'ai laissé m'approcher et me toucher, et j'ai aimé cette expérience incroyable.

Haittie me lance des regards interrogateurs, elle sent que quelque chose s'est passé et je ne suis pas certaine qu'elle le vive aussi bien que moi.

– Bon, on va fermer. Super soirée !

Arizona se tient derrière moi, un plateau dans les mains, attendant ma réponse.

– Oui, encore une de plus au compteur.

– Tu me parais différente, Monroe. Que s'est-il passé avec le don Juan ?

– Rien, rien du tout.

Elle fronce les sourcils et, une main sur la hanche, elle reprend :

– Arrête tes blagues, je te connais depuis trop de temps.

– Ce n'est rien, du moins pas pour le moment. On verra plus tard, d'accord ?

– Si ça devient important, tu sais où me trouver.

– Je sais, patronne, je sais.

Je repars en direction de la salle et termine de nettoyer tandis que Max pousse les derniers clients récalcitrants vers la sortie. Il est l'heure de fermer les portes de l'établissement. Une nouvelle fois, nous nous retrouvons à compter les pourboires et à prendre un dernier verre.

– Bon, on va prendre le petit-déjeuner ensemble ? Je crève de faim.

Blue et son estomac ! Impossible de savoir où elle met toute la nourriture qu'elle avale.

– Tu bouffes tout le temps, comment peux-tu encore enfiler tes pantalons taille 12 ans ? Avec de la vaseline étalée sur ton corps, ou quoi ?

Haïttie me fait rire car j'imagine très bien notre amie se tartiner de graisse pour avoir le privilège de rentrer dans un vêtement trop petit.

– Ta gueule, la frigide, réplique Blue tout en finesse comme toujours. Un jour, tu regretteras tes paroles médisantes et je me vengerai.

– Bon, c'est OK pour moi, approuve Harper ignorant leur échange d'amabilités. Mason est de garde, donc je n'ai personne qui m'attend.

– « Personne », tu veux dire pas de pénis ?

Dottie et ses idées sexuelles...

– Je viens à l'unique condition que Dottie arrête de parler cul, ça devient vraiment bizarre à son âge.

Oh, si Haïttie titille Dottie, cela va mal finir...

– MON ÂGE ? Tu te fous de moi, j'ai à peine 40 ans ! Fais donc attention à qui tu t'adresses, toi.

Tout le monde explose de rire.

– Mais oui, jeune fille, conclus-je. Et fais attention, ton cœur ne va pas supporter trop de tension. Allez, venez, on y va !

Nous récupérons nos affaires et poussons la porte. L'air fouette mon visage. Le soleil jette ses premiers rayons sur la ville et les premiers bruits se font entendre. Nous sortons de notre bulle, de notre huis clos, pour rejoindre la civilisation. Nous nous tenons tous bras dessus bras dessous, formant une grande ligne, les chaussures à talons dans nos mains – excepté Max évidemment ! Riant aux éclats, nous partons petit-déjeuner en famille autour d'une grande table.

Lemmy est à l'école. Il est à peine dix heures du matin et je suis couchée dans mon canapé devant la télévision. Je n'ai pas trouvé le sommeil, mon cerveau refusant de se poser cinq minutes et d'oublier la chaleur des caresses de Terence.

Je deviens une vraie obsédée sexuelle, moi qui vivais par procuration à travers les histoires des filles. Voilà qu'en une soirée, une seule, je me retrouve dans le même état qu'elles. À croire que les pénis sont magiques et nous hypnotisent.

Un bruit sec se fait entendre à la porte. N'attendant aucune visite, je me lève sur la pointe des pieds pour regarder à travers le judas qui se tient là. Mon sang ne fait qu'un tour, le dieu de l'univers a entendu mes prières : Terence est devant ma porte d'entrée, ce qui a le don de réveiller ma guerrière du sexe.

J'ouvre le loquet, je tire la porte pour me retrouver nez à nez avec cet apollon, celui qui hante mes rêves depuis des jours.

– Bonjour.

Je dis ça d'un ton totalement indécent, d'une voix séductrice qui ne me ressemble absolument pas. Serais-je devenue la copie au féminin de Bradley ? Tuez-moi, par pitié. Même si je commence à apprécier son humour sans limites, je ne veux pas lui ressembler.

– Bonjour. Je ne faisais rien de spécial aujourd'hui, donc je me suis dit que ça te plairait une petite virée à moto.

– En moto ?

– Oui. Pourquoi, tu n'aimes pas ?

– Heu... Je ne sais pas, je ne suis jamais montée sur une bécane.

Il rit et je vois sa pomme d'Adam monter et descendre, ce qui me fait penser à ses va-et-vient en moi.

Voilà que cela me reprend. Vite, une douche froide !

– Alors, tu viens ?

– D'accord, laisse-moi le temps de me préparer et j'arrive.

Je l'invite à rentrer sur mon territoire – pas de danger ce matin, Lemmy est absent. Il me suit, et après avoir claqué la porte, il s'installe dans mon canapé tout en observant les lieux.

– C'est très joli, chez toi.

Je suis dans ma chambre en train de vider mon armoire, ne sachant quoi mettre pour faire de la moto.

– Merci.

– Tu vis ici depuis longtemps ?

– Oui, depuis sept ans.

– Et ton voisin « The Full Monty » ?

Cette image me fait rire. Ça lui va bien, il faut l'avouer.

– Un peu moins.

– Je dois avouer que, même s'il est étrange, voire spécial, je suis rassuré de vous savoir près d'un flic. Comme ça, en cas de problème...

Après avoir mis la chambre à sac, sauté dans un jean brut, enfilé un tee-shirt blanc et des baskets, je le rejoins dans le salon. Il pose son regard ténébreux sur mon corps, me prouvant une fois encore qu'il ne se lasse pas de ce qu'il a devant lui.

– Il n'y aura pas de problème, et puis au pire, j'ai Max.

– Ce qui me cause des soucis, c'est ta réputation de Pink. Tu as dû avoir beaucoup d'avances et on ne sait jamais qui se cache derrière un beau sourire.

– Tu dis ça pour toi ?

– Non, je ne me considère pas comme un psychopathe, du moins pas encore.

– Je vais alors pouvoir te rassurer : personne ne me fait d'avances et personne n'est jamais venu chez moi.

– Comment ça ? Depuis toutes ces années où tu bosses au bar...

Il laisse sa phrase en suspens, attendant que j'éclaire sa lanterne.

– Non. Je n'ai jamais sauté le pas. Et d'une, je suis bien trop timide, et de deux, je réfléchis trop aux conséquences de mes actes. J'ai des responsabilités, je ne peux pas agir comme une ado ou comme si j'étais seule au monde.

- Donc, attends... Tu me dis que depuis le père de Lemmy, tu n’as jamais...
- Une fois, c’est tout, et c’était stupide et irréfléchi. Donc, non. Tu vois, nous sommes pareils : tu refusais de venir vers moi par rapport aux conséquences sur le boulot, les enfants, et moi je refuse d’avoir des relations sans lendemain par respect pour Lemmy.
- Je ne sais pas quoi dire, moi qui pensais que tu... Je me doutais bien que tu étais de nature réservée et réfléchie, mais au point de te priver de toute relation amoureuse...
- Tu pensais que je couchais chaque soir avec un mec différent ? Là, tu te trompes de Pink : il s’agit de Blue et il y a encore peu de temps d’Harper également.
- Et celle qui s’habille en cuir et te donne l’impression qu’elle peut t’émasculer avec un doigt ?

Un rire profond et intense sort de ma gorge. Il parle d’Haïtïe, c’est évident.

- Haïtïe, tu peux tenter de t’approcher, mais c’est à tes risques et périls.
- Vous êtes une sacrée bande. Vous êtes soudés et proches, non ?
- Oui. On arrive seule un soir, on trouve refuge dans le bar de Dottie et on devient un maillon de la chaîne. C’est comme une famille, étrange je te l’accorde, hors norme aussi je veux bien l’avouer, mais nous en sommes une, avec nos propres codes.
- Ta famille, ta véritable famille est où ?

Je suis ennuyée, prise au piège. Les questions arrivent un peu trop tôt, un peu trop vite et je n’ai pas eu le temps de réfléchir à la façon d’y répondre.

- On en parlera une autre fois, si tu veux bien. Là, j’aimerais juste faire un tour de moto.

Il lève un sourcil, intrigué par mon refus de continuer cette conversation, mais poliment il se lève et avance vers moi. Il pose sa main chaude sur ma chute de reins, m’invitant à me presser contre lui. Je sens frotter son sexe en érection contre mon ventre, sans pudeur, me faisant déjà regretter d’avoir accepté cette sortie. Je préférerais mille fois être nue sur la moquette à me faire lécher. Il passe sa langue sur sa lèvre d’une façon si sexy que c’est un appel au sexe.

- Je suis impatient, impatient de toi et de te revoir nue sous moi. Tu me fais

un effet dingue, Monroe, tu le sens ?

Je glousse comme une gamine devant tant de cochonneries, intimidée par ce grand ténébreux avide de sexe.

– Allons-y maintenant avant que je perde mes moyens et que je te prenne sur le comptoir de la cuisine.

Il se recule bien trop vite à mon goût, attrape ma main et m'entraîne à sa suite. Le temps d'attraper mon blouson et mon sac, je ferme ma porte et dévale les escaliers derrière lui, enthousiaste comme si j'avais 15 ans et que je fuyais en cachette la maison de mon enfance au bras d'un amoureux.

– Tiens, mets ton casque. Quand on sera sur la route, accroche-toi aussi fort que possible à moi. Laisse-toi guider par mes mouvements, et tout ira bien. Tu me fais confiance ?

La dernière fois qu'on m'a demandé ça, j'en ai payé les pots cassés un long moment. Mais j'étais une enfant, élevée dans une bulle hermétique, sans vision sur le monde extérieur. Aujourd'hui, j'ai grandi, j'ai appris de mes erreurs et mon jugement est bien meilleur. Alors, en regardant ce jeune homme, cet instit qui m'a prouvé à plusieurs reprises qu'il pouvait avoir les pieds sur terre et la tête solide, je me laisse aller, j'enfourche l'engin, et dans un dernier sourire, prononce des mots que je ne pensais jamais redire un jour à un homme :

– Je te fais confiance.

Terence boucle mon casque, provoquant des picotements sur tout mon épiderme jusque dans mon cou chaque fois qu'il approche ses doigts de ma peau. Il prend place devant moi et me demande de m'accrocher, puis enfin le moteur démarre. Sensation intense et étrange que d'être là assise sur une bécane de la mort, le corps collé à un homme, le serrant aussi fort, l'entourant de mes cuisses, partagée entre l'appréhension et l'excitation... C'est inédit, une première pour moi. Je commence à prendre goût à toutes ces découvertes qu'il me pousse à faire.

On roule, le vent fouettant nos corps, la vitesse m'écrasant contre lui, voguant sur l'autoroute, glissant entre les voitures. La liberté, l'insouciance, le danger, un

cocktail détonant qui fait bouillonner mon sang. Je souris, heureuse, contemplant ces vies qui nous entourent et que nous dépassons à vive allure.

Nous entrons dans San Francisco, dans le cœur de la ville, mais Terence continue sa route, pour nous amener vers la baie. Là, il stoppe enfin sa course folle. Je descends précautionneusement, les jambes tremblantes, et j'ôte mon casque.

– Alors, cette balade ? me demande-t-il.

– Incroyable, réponds-je dans un sourire.

Il se glisse alors contre mon corps, frottant son érection contre moi. Il passe son pouce sur ma lèvre et m'observe de son superbe regard noir qui me fait tant fondre.

– Je le savais.

– De quoi ?

– Que tu apprécierais.

Il m'embrasse passionnément, profondément, intensément, me faisant gémir. Un baiser doux, et sensuel, un baiser qui en dit long.

Il se recule, glisse sa main dans la mienne et m'invite à le suivre. Nous marchons le long de la baie en silence, en contemplant la beauté de la vue.

Et en ce moment précis, mon cœur fait des sauts périlleux, descendant jusqu'à mes orteils pour remonter dans ma tête. J'ai bien du mal à l'empêcher de trop s'emballer, à garder mes distances.

Il y a sept péchés capitaux, et pour l'heure, la gourmandise et la luxure rongent chaque partie de mon être.

11. *I Feel So Bad* – Kungs

Alors que nous passons devant un glacier, Terence s'arrête et me demande si je souhaite partager une glace avec lui. Je couine comme une gamine, excitée aussi par les images cochonnes qui traversent mon esprit.

Terence commande un cornet avec deux boules à la vanille. Il tient la glace entre nous à hauteur de nos bouches. Tout en me regardant avec ses yeux pleins de fièvre, il se met à lécher la gourmandise. Je suis foutue, je succombe, ivre de lui. Il allume une nouvelle galaxie dans mon ciel. Je commence à me dire qu'enfin la roue tourne et que la malchance s'est envolée.

Soudain, Terence me tire le bras et m'entraîne à sa suite. Nous arrivons dans une toute petite ruelle sombre à quelques mètres de là. Il jette la glace au sol, et sans attendre, s'empare de ma bouche, m'embrassant fort, presque trop fort, mais j'aime ça. Nos langues dansent ensemble, nos souffles ne font qu'un, et lorsque ses doigts attrapent mon sein, je courbe le dos malgré moi et colle mes fesses contre le mur. Mes hanches bougent toutes seules, d'avant en arrière, répondant à son appel.

La bouche de mon amant commence à descendre lentement. Il lèche chaque parcelle de ma peau, du coin de mes lèvres à ma gorge. Je ferme les yeux, près de me noyer, haletant péniblement, gémissant, suppliant que cela ne s'arrête jamais.

Il malaxe mon sein à travers le tissu de mon tee-shirt, mes tétons se dressent, ne demandant qu'à être aspirés par sa bouche humide. Ma main vient se placer dans sa crinière et j'entremêle alors mes doigts à ses mèches de cheveux que je tire de temps en temps, indiquant que ce qu'il me fait me donne envie de plus, encore plus...

En se faisant violence, il arrête soudainement, posant son front sur le mien, tentant de retrouver sa respiration.

– Qu’est-ce que tu me fais, Monroe...

Ce n’est pas une question, c’est une supplication, susurrée à voix basse.

Je passe délicatement ma main dans sa crinière sauvage, désireuse qu’il me ramène sur la grande roue du plaisir, là où nous étions il y a quelques secondes.

– Passons la nuit ensemble, ici, seuls au monde, loin de tout. S’il te plaît.

Je suis là les fesses frottant le mur, partagée entre deux sentiments. L’envie de me jeter dans cet océan tête la première, inconsciente, de profiter et de savourer chaque seconde auprès de mon amant. Mais j’ai aussi la sensation de ne pouvoir accepter, ayant trop de responsabilités qui m’attendent là-bas dans le centre de Sacramento. Et cela me force à garder les pieds sur terre, à faire face à ma réalité.

– Je ne peux pas, Terence, je bosse et Lemmy m’attend.

Il soupire, et comme s’il sentait que je n’étais pas vraiment certaine de ma décision, sa main cherche à se frayer un chemin dans mon pantalon.

– Je t’en supplie, Monroe, libère-toi un peu, juste une fois, une journée, rien de plus. Redeviens la petite adolescente que tu étais autrefois, insouciante de tout. Lâche tout, pas pour moi, mais pour toi, pour enfin vivre les choses que tu mérites !

– Le problème, c’est qu’il n’y a jamais eu cette adolescente en moi, je n’en ai pas eu le temps.

– Alors, laisse-la sortir, elle ne demande qu’à vivre. Je le sens, c’est là en toi, mais tu fermes les yeux face à cette réalité.

Je pourrais lui répondre par un long discours, un long récit de ma vie, lui expliquer pourquoi je suis ainsi, mais j’y passerais dix plombs et il n’y a pas d’urgence à parler de moi. Et puis je n’en ai pas envie, je préfère profiter de lui, de nous, de ce que nous avons. Ses mots m’ont touchée : il a raison, je dois libérer la partie la plus fantasque de ma personnalité, la laisser prendre le dessus. C’est parce que cet homme me comprend sans savoir exactement ce que j’ai vécu qu’il a réussi à m’approcher. Et ça, c’est quelque chose que je ne veux pas perdre. Je ne suis pas sûre qu’on rencontre, plus d’une fois dans une vie, une

personne qui nous corresponde à ce point. Je dois saisir ma chance.

Je secoue la tête tout en souriant malicieusement. Je prends mon téléphone et appelle Mamy pour m'assurer qu'elle peut garder Lemmy. Une fois cela réglé, je prends mon courage à deux mains et appelle Ari, lui expliquant que je souhaiterais prendre ma soirée. Je me sens un peu mal de mettre Arizona devant le fait accompli, d'autant plus que ce n'est pas du tout dans mes habitudes. Mais devant lui, sous sa langue qui me dévore, ne pas succomber à la tentation est impossible. Lorsque je raccroche, il me regarde, satisfait de ma décision.

– Viens, on va se trouver un petit hôtel.

Terence passe la clé magnétique dans la serrure, et mon ventre se contracte. Je suis à la fois angoissée et impatiente de franchir les derniers mètres. Nous entrons main dans la main dans la chambre, et à peine à l'intérieur, il claque la porte avec son pied. Il s'avance vers moi comme un prédateur en chasse. Je suis sa proie, je suis prise au piège dans ses filets, et j'aime ça.

Plus il avance, plus je recule jusqu'à cogner mes jambes contre le rebord du lit qui m'empêche d'aller plus loin. Les mains chaudes de monsieur Perfection se glissent de chaque côté de mon visage, puis sa voix grave vient rompre ce silence.

– Déshabille-toi, j'ai envie de te voir.

Je m'exécute sans sourciller devant ses ordres. J'ai envie de le satisfaire car je sais que lui me donnera du plaisir, qu'il en rêve. Je m'avance au milieu de la pièce, retire mes baskets, et délicatement, je commence une petite danse langoureuse. Je passe mes mains sur mon corps, sensuellement, tout en basculant mes hanches. Terence siffle entre ses dents tout en enlevant son tee-shirt, puis il se couche sur le lit, observant le strip-tease que je lui offre.

Je retire mon haut, descends doucement la braguette de mon jean et me tourne de façon à lui montrer mon dos. Je me penche en avant les jambes bien droites lui offrant la meilleure vue et fais glisser mon pantalon à mes pieds. Je me redresse, tourne ma tête en arrière de façon à garder un œil sur lui, puis

délicatement je dégrafe mon soutien-gorge, libérant ainsi ma poitrine forte de désir. J'entends le matelas se soulever, et déjà Terence est collé à mon dos, frottant son érection entre mes fesses.

– Tu es si belle, ça devrait être interdit.

Il dépose des petits baisers sur mon épaule, et d'un coup, ses dents mordent un petit morceau de peau. Un cri m'échappe. Mon apollon m'invite à avancer et stoppe quelques centimètres avant le mur du fond. Il pose ensuite sa main sur mon ventre, m'ordonnant par ce simple geste de me cambrer. J'appuie mes deux mains contre le mur devant moi. Comme par réflexe, je tends mes fesses en arrière. Terence s'accroupit, passe un doigt sous le tissu de mon string, puis caresse ma fente trempée. Je sens sa langue glisser sur moi, et enfin, je me libère de toute cette tension sexuelle accumulée en criant son prénom.

– J'adore quand tu fais ça, quand tu cries mon prénom pendant que je te caresse.

Il me lèche, tout en jouant du bout des doigts avec mon clitoris. Il me fait l'amour avec sa langue. Je cherche quelque chose à quoi me raccrocher, mais je ne trouve rien. Il en faut peu pour me faire sombrer : déjà, le tsunami envahit tout mon corps, ne laissant rien sur son passage. Je hurle des choses incompréhensibles, l'orgasme me dévastant un peu plus à chaque instant.

Il se relève, sort de sa poche un préservatif, l'enfile aussi vite que possible, et d'un coup d'un seul, il me pénètre. Terence a compris que j'aimais qu'il entre ainsi en moi, violemment, alors que nous venons à peine de partir à la découverte de nos corps... Comment peut-il déjà savoir ce que j'aime ?

J'ai rêvé sans y croire vraiment à ces conneries d'amour éternel, d'âmes sœurs, mais avec lui, qui a déjà presque tout compris de moi, je sens mes certitudes vaciller. Et si c'était possible ? Cette pensée manque de me faire perdre pied, mais une puissante vague de désir brut me ramène à notre étreinte. Ensemble, nous jouissons, comblés l'un par l'autre, ravagés par tant de plaisir, comme si nos deux âmes s'étaient enfin trouvées après tant d'années à se chercher.

Il se retire et je sens mes jambes trembler, prêtes à lâcher après tant d'efforts.

Terence me prend dans ses bras et me porte jusqu'au lit où je me glisse le cœur léger comme une plume, heureuse, sans aucun remords ni regret, bien au contraire. Mon amant se faufile sous les draps et me serre dans ses bras. Ma tête posée sur son torse, je me laisse bercer par une belle mélodie que je n'ai jamais entendue : les battements de son cœur.

Tout prend un sens, tout devient une évidence.

La foi rend toute chose possible, mais l'amour rend tout facile.

Je suis déjà en train de tomber amoureuse. Nos cœurs sonnent ensemble à l'unisson et c'est encore plus beau que dans mes rêves les plus fous.

12. *You Don't Own Me* – Grace ft G-Easy

Je me réveille doucement, caressée par les premiers rayons de soleil qui filtrent à travers la fenêtre. Je suis à moitié couchée sur Terence, ma tête posée sur son torse, une de mes mains sur son ventre. Je me sens en sécurité, dans ses bras, dans notre chambre, où nous sommes seuls loin du monde. Comme si rien ne pouvait nous atteindre, comme si tout était dérisoire.

Hier soir, j'ai osé accepter cette escapade amoureuse, et du coup laisser Lemmy une nuit entière et m'absenter du boulot. Trois décisions sans précédent ! Je devrais m'en vouloir, et pourtant il n'y a pas une once de culpabilité en moi. Je suis apaisée pour la première fois depuis longtemps et je ne veux pas que le charme se rompe.

Je me suis battue, j'ai toujours gardé la tête sur les épaules, acceptant mes responsabilités et les conséquences de mes actes. J'ai toujours fait ce qu'on attendait de moi, et pour une fois dans ma vie, j'ai fait quelque chose pour moi, quelque chose de spontané, d'un peu fou. Je souffle sur le torse de Terence, il frémit et se réveille aussitôt.

De sa voix sensuelle et cassée du matin, celle qui fait chavirer les filles, il me susurre :

- Bonjour, vous.
- Bonjour.
- Tu as passé une bonne nuit ?
- Très bien, trop bien. Mon oreiller était confortable.
- J'ai vu, oui.

Je me dresse délicatement sur les coudes, plaçant mon visage au-dessus du sien. Je l'observe, lui et sa beauté naturelle. Les yeux malicieux, la barbe repoussant légèrement, il est envoûtant et tellement désirable. Je n'ai pas peur avec lui. Posant un baiser sur ses lèvres chaudes, je me lance sans filet :

- Est-ce que tu accepterais de rencontrer mes amis ?
- Euh oui, quand ça ?
- Maintenant !

Terence fronce les sourcils, ne comprenant pas ce que je veux dire.

– Ils vont aller déjeuner, lui expliqué-je, c’est un des rituels avec le poker du mardi. Donc si nous partons maintenant, nous pouvons y être aussi.

Je lui lance mon regard le plus mignon et charmeur que je sache faire, celui qui fait fondre tous les hommes. L’effet ne se fait pas attendre.

- Tu ne veux pas profiter encore un peu de ce somptueux lit ? Je peux te faire passer l’envie de manger, tu sais ?
- S’il te plaît, Terence ?

Il soupire de frustration, puis lève la tête et m’embrasse langoureusement. Mon estomac se noue, mes poils se dressent, je frissonne, comme à chaque fois qu’il touche une seule partie de mon corps.

- Très bien, si c’est ce que tu souhaites, allons-y !

Le temps de nous préparer et nous voici devant la moto, prêts à repartir. Le retour est tout aussi magique que l’aller. Terence longe la baie de San Francisco et nous assistons au plus beau spectacle de monde : celui du soleil qui se lève au-dessus de la mer. Je suis là, accrochée à lui, sereine et heureuse, le cœur léger.

Lorsque nous pénétrons enfin dans Sacramento, je sens monter en moi une pointe d’angoisse. Je n’ai pas trop réfléchi tout à l’heure à ma proposition. Est-ce vraiment judicieux ? Plus la moto glisse dans les rues désertes de la ville, plus je panique, envisageant de tout annuler en urgence.

Quand Terence se gare enfin devant le Pink et que je descends de la moto, tout mon corps tremble. Mon conducteur ôte nos casques de sécurité, puis il glisse sa main dans la mienne, m’indiquant qu’il est là, avec moi. Il semble comprendre que c’est une grande étape. C’est la première fois de toute ma vie que je franchis ce cap : présenter un homme à ma famille. C’est rapide, mais quelque chose en moi sait qu’il est l’homme de ma vie.

Je tape le digicode et nous entrons dans le bar, qui a fermé il y a à peine trente minutes.

La musique résonne à plein tube, comme souvent lorsque les filles veulent décompresser en nettoyant. Max nous tourne le dos, accoudé au comptoir devant un journal. Haïttie est dans un coin à notre droite, lavant le sol, et Blue est près du zinc en train d'essuyer des verres.

Nous nous approchons doucement, lorsque je lance un petit :

– Coucou !

Tous les yeux se tournent vers nous. Mon ventre se serre, un goût acide me remonte dans la bouche. Blue est la première à réagir, en poussant des petits cris, sautillant et applaudissant de ses mains.

– Je le savais. ARIIIIIII ? ARIIIII ?

Arizona et Dottie arrivent en courant, alertées par les hurlements de Blue, et en nous découvrant là tous les deux, elles marquent un temps d'arrêt. Dottie tire sur sa cigarette, tout en me souriant chaleureusement.

– Tu me dois cinquante dollars, patronne. Ramène le fric.

Arizona peste et tire de son soutien-gorge une liasse qu'elle lance sur le comptoir tout en jurant.

Terence, décontenancé, me regarde, les sourcils relevés, attendant mon explication.

– Elles font toujours des paris. C'est pire le mardi soir, lors des soirées poker, elles ne peuvent pas s'en empêcher.

À présent soulagée, je m'avance vers la troupe qui a l'air de très bien prendre l'arrivée de Terence. Ils semblent moins étonnés que moi par cette avancée dans ma vie.

– Je vous présente, Terence. Terence, je te présente Arizona, Dottie, Blue, Haïttie et Max.

– Bonjour.

Sa voix n'est pas aussi assurée qu'habituellement. Serait-il inquiet de l'accueil que pourraient lui faire mes amis ?

– Donc, ta soirée congé, c'était une soirée coquine ?

Blue ne peut pas s'empêcher de la ramener, une fois de plus. Le sourire idiot qu'elle affiche me donne envie de lui foutre une bonne claque pour lui apprendre le sens du respect de la vie privée.

– Disons que nous sommes allés sur la baie de San Francisco et que nous n'avons pas vu le temps passer. Il était plus prudent de rester sur place que de reprendre la moto de nuit.

Terence répond poliment, nous sortant de cette conversation dérangeante avec intelligence. J'apprécie sa délicatesse : il en a dit juste assez pour être poli, mais il a évité d'en révéler trop, ne sachant pas ce que je voudrais dévoiler ou non à mes amis.

Max se lève à son tour, avec l'air le plus féroce du monde. Les bras croisés sur son torse musclé, il se place devant Terence et lui tend la main.

– Bonjour, moi, c'est Max le *bodyguard*.

– Bonjour, Max. Moi, c'est Terence.

– Bien. Terence, maintenant qu'on se connaît tous les deux, on ne va pas se formaliser plus longtemps. Tu lui fais du mal, t'es mort. Tu la fais chialer, t'es mort. Tu te fous de sa gueule...

– Je suis mort... le coupe Terence. Je crois que j'ai saisi le concept, oui.

Arizona se met à rire et passe sa main dans le dos de notre tueur pour lui intimer de se calmer un peu.

– Bonsoir, Terence, bienvenue parmi nous. Tu veux un verre ?

– Oui, avec plaisir, sans alcool, s'il te plaît.

Tout le monde est détendu. Enfin... sauf Max, qui continue de jouer son rôle de protecteur, et Haïttie, qui est toujours en retrait, muette. Arizona, Blue, Dottie et Terence se dirigent vers une table pour prendre place et boire un verre. Max,

lui, retourne à sa place initiale, au comptoir devant son journal.

Je pars donc en direction de mon amie dans le fond de la salle.

- Coucou, toi !
- Coucou !
- T’es fâchée ?
- Non, pourquoi je serais fâchée ?

En me répondant, elle continue de frotter le sol énergiquement, sans lever le regard vers moi.

- Parle-moi, Haïttie. Qu’est-ce qui se passe ?
- Rien. Je ne comprends pas, c’est tout.
- Y a rien à comprendre, Haïttie. Quand ça te tombe dessus, tu ne peux rien faire pour l’éviter, rien.

Elle stoppe ce qu’elle faisait, braque ses yeux féroces sur moi, tout en croisant ses bras et en s’appuyant sur le manche du balai.

- Tu ne trouves pas que ça va un peu vite, tout ça ?
- Haïttie, j’ai toujours été trop vite quand je me lançais dans un truc avant... Je suis comme ça, quand j’y crois, je ne fais rien à moitié.
- Mais tu es là depuis des années, à dire que tu dois te préserver, ne pas tomber dans le panneau, que les mecs brisent les cœurs. Et un sourire, un coup tiré, et tu baisses la garde. Bientôt, tu vas nous lâcher. T’es pas à moitié cinglée ?
- Si ce n’était qu’à moitié.

Je soupire parce que, effectivement, j’ai souvent répété le même discours. J’ai toujours assuré que je savais me préserver des hommes, que j’étais mieux seule avec mon fils. C’était comme un code de survie, comme la règle première de ma religion. Mais il n’y a que les imbéciles qui ne changent pas d’avis. Cupidon frappe tout le monde, partout, et personne ne veut passer à côté.

– Je vais vite effectivement, Haïttie, et avec mon passé, je comprends que cela puisse paraître stupide ou même inconscient. Mais tout va toujours trop vite, je commence à comprendre que la vie est un peu comme une montagne russe. Une fois que tu es installé dans ton siège, bien sanglé, rien ni personne ne peut

prévoir ce qui va se passer durant ton périple. C'est comme ça. Et on a beau avoir peur, fermer les yeux, pleurer, au final, même si la chute est douloureuse, on en redemande encore et encore, parce qu'on aime finalement l'adrénaline et les sensations du manège.

– Tu me jures que tu ne vas pas foncer tête baissée et que tu vas garder les yeux ouverts tout le long ?

– Je te le jure. Et je te jure que si cela me fait trop peur, je descendrai en marche et je foncerai chez toi. Je ne vous abandonnerai pas en tout cas. Vous avez toujours été là pour moi et je serai toujours là pour vous.

– OK !

Je la serre dans mes bras et je sens son corps tendu se relâcher tout doucement.

– Allez, viens, rejoignons-les. Hors de question de laisser Blue trop longtemps avec lui.

Nous retournons donc auprès des autres, atablés en train de rire et de boire des bières. Je suis heureuse de voir Terence parmi eux.

– Ha, vous voilà, c'est pas trop tôt. Dottie commençait à dérapier, et un peu plus, j'allais devoir l'assommer.

Tout le monde rit de bon cœur, puis de concert, nous trinquons à cette nouvelle journée qui se lève. Terence ne me quitte pas des yeux, installé parmi les miens. Il écoute chacune des personnes présentes, prend le temps de répondre à tous, mais sans jamais ôter ce merveilleux sourire de son visage, m'indiquant ainsi qu'il se sent bien. J'ai même l'impression qu'il est fier d'avoir passé une seconde frontière de mon existence. Après une heure de discussion et une partie de poker, Terence me raccompagne chez moi sur sa moto.

Quand il coupe le moteur au bas de mon immeuble, nous descendons ensemble, mais il ne semble pas vouloir me suivre.

– Tu ne viens pas ?

Je ne peux m'empêcher de poser la question, inquiète de le voir repartir.

– Non, je vais te laisser retrouver ton fils avant qu'il parte à l'école.

– Oui, tu as raison, soupire-je.

Malgré la peur de le voir s'éloigner, je réalise ce qu'il fait : il essaie d'agir au mieux, dans mon intérêt, mais aussi dans celui de mon fils.

Terence s'avance, les yeux rivés sur mes lèvres, et déjà la chaleur se répand en moi. J'ai l'impression d'être assoiffée de lui, de nos corps enlacés, de ne plus désirer que cela. Des années à éviter des relations, des années à avoir peur des hommes, et il a suffi de son regard posé sur moi pour que tout soit remis en question.

Terence pose sa bouche sur mes lèvres pulpeuses, et langoureusement nous nous embrassons. C'est un baiser digne du cinéma, un baiser d'au revoir et non d'adieu, un baiser plein de promesses.

Le cœur léger comme une plume, je lui tourne le dos et monte les escaliers menant à mon appartement. Au moment où j'ouvre la porte, j'entends dans mon dos le vrombissement de la moto, me rappelant alors la sensation que j'avais éprouvée en montant dessus pour la première fois, hier.

Je suis encore sur un petit nuage quand j'entre dans le salon où Mamy et Lemmy se tiennent, prêts à partir à l'école. Mamy me fait signe qu'elle va attendre dans sa voiture, et en passant devant moi, elle m'embrasse.

– C'est pas trop tôt, jeune fille, me murmure-t-elle.

Sa perspicacité me déstabilise. Elle me connaît bien, elle qui me fréquente depuis tant d'années. Est-ce que je vais réellement trop vite ? Je n'ai pas le temps de réfléchir davantage que Lemmy se jette à mon cou, m'enlaçant tendrement et m'embrassant partout dans le cou. J'oublie tout dans les bras du premier homme de ma vie.

– Mère, vous m'avez manqué.

– Enfant, vous aussi.

Il se met à rire et se recule pour me faire face.

– Je t'ai vu avec mon ancien instituteur. C'est un nouvel ami ?

Ha, mince, ça, je ne l'avais pas prévu. Je ne pense pas que cela soit judicieux de parler de tout ceci avec Lemmy et surtout aussi vite alors que ma relation commence tout juste.

– Oui, il m'a fait visiter San Francisco. Je m'excuse, Lemmy, de ne pas être rentrée hier soir, mais nous étions à moto et c'était dangereux de rouler de nuit. Tu n'es pas fâché, mon cœur ?

– Non, maman, je suis content. M. Kramer est gentil, je l'aime beaucoup.

– Ha oui ?

– Oui. Et puis peut-être qu'un jour, il pourrait devenir un amoureux, hein, maman ?

Je souris devant ce petit homme très futé. Tout en lui grattouillant les cheveux, je lui glisse :

– On verra. Un jour, peut-être, mais pour le moment, c'est un ami. Et puis, quoi qu'il arrive, de toute façon, tu seras mon amoureux pour toute la vie. Je t'aime plus que tout.

– Je t'aime jusqu'aux étoiles de l'infini, maman.

– Je t'aime jusqu'aux étoiles de l'infini, mon petit chéri.

Toutes mes croyances se brisent sous l'emprise de Terence, sauf celle-ci : mon fils est ma priorité pour toujours. Mais monsieur Perfection a su me montrer en quelques jours que nous pouvions penser et croire en des choses, mais que nous pouvions changer sans nous trahir pour autant. Et que nous pouvions tous nous tromper.

Chaque jour est une nouvelle remise en question. On a la vie pour apprendre, et je crois que grâce à lui, je vais découvrir de nouvelles perspectives dont je ne soupçonnais pas l'existence.

13. *Fistful of Love* – Antony and the Johnsons

Trois semaines, trois semaines que je suis sur mon nuage, dans un monde parallèle où tout semble facile. Trois semaines que je partage mon temps entre mon fils, mon job et Terence, la petite farce de mon destin. Et je suis encore en train de me demander ce qu'il m'arrive tellement tout semble surréaliste. Trop beau pour être vrai.

Il est six heures du matin, et nous sommes installés dans un café du coin pour prendre notre petit-déjeuner. Je suis silencieuse, le sourire figé aux lèvres comme bien souvent depuis quelque temps, observant ce qui m'entoure. Ils sont tous là à rire, à parler, à raconter des choses anodines, à partager un moment simple, mais si bon. Ils sont tous un peu abîmés, tous un peu hors norme, et incontrôlables, tous rejetés par les leurs ou par la société en général, mais ils sont ma famille. Celle qui me correspond et qui me parle. Celle qui me donne le courage et la force d'avancer. Chacun avec notre histoire, nos démons et nos défauts, nous sommes arrivés à créer quelque chose de beau et de riche, quelque chose d'incassable, un lien plus fort que les liens du sang.

L'amour se conjugue à tous les temps et à toutes les personnes.

Je suis dans un nouveau cycle de ma vie. Apaisée, sereine, je ne me pose plus de questions, je ne me torture plus l'esprit la nuit, je trouve enfin le sommeil. C'est en partie grâce à eux tous, à leur richesse et à leur croyance en l'avenir.

Je me lève, repousse ma chaise et salue ma petite tribu avant de partir rejoindre l'homme de ma vie, mon petit Lemmy. Lorsque j'arrive à la maison, Mamy m'embrasse et me confie :

– La magie opère, tu te métamorphoses. C'est bon d'assister à ton envol, Monroe.

Elle a vite réalisé que Terence me rendait heureuse et que je n'allais pas forcément trop vite. Je ferme les yeux, enveloppée par la tendresse de cette

grand-mère de cœur, puis je pose ma tête dans sa paume, cherchant la chaleur et le réconfort maternels.

– Je ne te dirai jamais assez merci, Mamy.

– Chut. Ne dis rien. Te voir enfin revivre après ces années de lutte est, je pense, la plus belle des façons de me remercier. Profite, savoure, le plus dur est enfin derrière toi.

Et sur ces paroles, elle quitte mon appartement. Je me dirige vers la chambre de mon petit amour, plongé encore pour quelques minutes dans un sommeil profond et réparateur. Je me couche près de lui. Je fixe le plafond, là où Max a collé il y a des années de cela des dizaines d'étoiles brillantes.

Lemmy se réveille peu à peu. Il se tourne et dépose sa petite main sur ma joue, pour tendrement la caresser. Je ferme les yeux, plongeant dans cet océan d'amour, si fort et inexplicable.

– Tu es belle, maman, et la tristesse de tes yeux n'est plus là.

– C'est parce que tu es avec moi, mon chéri.

– Tu n'es pas triste de n'être qu'avec moi ?

– Bien sûr que non, tu vauds mille trésors, n'en doute jamais.

Le silence s'installe, chacun voguant sur ses pensées, puis Lemmy me demande :

– Un jour, je quitterai la maison, maman, et j'aimerais que ce jour tu ne sois pas toute seule. J'aurais trop peur.

– Peur de quoi ?

– Que tu deviennes malheureuse et triste.

– Je serai toujours heureuse. Et tu sais pourquoi ? Parce que toi, ma raison de vivre, tu seras heureux de ta propre vie. Cela signifiera que j'aurai gagné quelque chose d'incalculable : ton bonheur.

– Peut-être qu'un jour tu trouveras un amoureux, et comme ça, tu ne seras jamais seule de toute ta vie, non ?

– Peut-être... Qui sait, mon chéri ? Mais en attendant, nous sommes tous les deux et nous avons toutes les personnes de ton arbre généalogique à nos côtés. Ces personnes un peu folles et...

– Rigolotes et étranges ?

Lemmy glousse en énonçant ce fait, et je ne peux que rire avec lui car, oui, il a raison. Il est tellement perspicace pour un enfant. J'ai parfois peur qu'il grandisse trop vite, j'ai envie qu'il profite du bonheur de son enfance, contrairement à moi qui n'en ai jamais eu l'occasion.

Nous nous levons, et après un rapide repas pour lui et une douche pour moi, nous partons main dans la main à l'école. Je l'embrasse une dernière fois et rentre le cœur léger.

En marchant, je réfléchis et comprends que pour prendre réellement cet envol dont Mamy parlait, je dois passer à un stade supérieur.

Après quelques courses rapides, j'envoie un SMS à Terence :

[Et si tu me retrouvais à l'aéroport ?]

Sa réponse ne se fait pas attendre :

[Tu as acheté des billets et nous partons au bout du monde ?]

[Non, malheureusement, mais je t'amène dans un autre monde, le mien si tu le souhaites.]

[J'arrive pour ce *road trip*, alors.]

Je suis assise depuis plusieurs minutes, mon sac de courses à mes côtés, les yeux rivés sur la baie vitrée à assister à l'envol des avions. J'observe ces passagers partir vers la destination de leur choix et l'envie me dévore un peu plus de l'intérieur.

Soudain, je sens Terence prendre place à mes côtés et fixer à son tour ce spectacle.

– Tu me montres un nouvel univers, Terence, sans forcément t'en rendre compte. Pour toi, c'est peut-être anodin, pour moi, c'est tellement... Enfin, ce que je veux dire, c'est que... je sens que tu as envie de vivre quelque chose avec

moi, mais comme tu le sais, j'ai un passé, une histoire, je ne suis pas seule, j'ai un petit homme pour qui je me dois d'être irréprochable. Tu me pensais peut-être frivole de par mon métier, légère de par mon apparence... Je pense que si malgré ça tu restes, c'est qu'il est sans doute temps de te montrer un peu plus qui je suis.

Je reprends mon souffle tout en gardant mon regard fixé droit devant. Terence respecte ma façon de procéder, ne bougeant pas, ne soufflant mot. Il attend patiemment que je lui offre les clés de mon être. Tout en sortant de mon sac les affaires que j'ai préparées pour lui, je reprends mon monologue.

– Pour me séduire, tu as écrit une liste. Des choses insignifiantes, mais me prouvant que tu étais attentif à la personne que j'étais. Je vais en ajouter alors quelques-unes si tu le veux bien.

Je sors une bible, et tout en la lui tendant, je lui explique :

– Je m'appelle Face, mon père est pasteur et j'ai été élevée dans la plus grande tradition religieuse. À la maison, toute distraction était interdite, la passion ne faisait pas partie de notre vie. Mon père était dur, froid, sans cœur. Il s'est toujours fichu de ce que nous ressentions, ma sœur et moi, il ne vivait que pour sa foi et le rôle qu'il pouvait avoir dans notre communauté. Pour ma part, je ne connaissais rien au monde, enfermée dans ma prison dorée. Mais en moi, le feu crépitait, et plus je grandissais, plus les flammes grondaient. Un jour, à l'école, j'ai rencontré Conrad. Enfin, je le connaissais déjà, mais ce jour-là, il a sauté le pas et est venu me saluer. Mon ventre a fait des tourbillons, mon cœur des ratés. De fil en aiguille, nous sommes tombés amoureux l'un de l'autre. Nous nous retrouvions la nuit, juste pour parler sous les étoiles, nous confier nos secrets et nos rêves inavouables. Conrad était comme moi, un peu différent, ne se sentant pas à sa place dans cette communauté, et il cherchait le moyen de fuir le plus loin possible de cette vie qui ne lui convenait pas. Le temps passait, et nos sentiments décuplaient. Il devenait vital à ma survie, il était l'horizon dans ma tempête, ma raison de vivre. Je partageais ma vie entre cette maison où mon père m'ignorait et me frappait lorsque je n'étais pas à la hauteur de ses espérances et cette clairière étoilée où Conrad m'offrait tout l'amour que je réclamais. Un soir, ce dernier m'a annoncé son choix : il allait partir se battre plutôt que rester, comme il l'avait promis. Malgré des promesses soufflées, malgré des rêves partagés, il m'abandonnait, me laissant seule dans cette vie misérable que je haïssais tant, me brisant à tout jamais.

Ressentant mon trouble, Terence glisse tendrement sa main sur la mienne et la serre fermement, m'indiquant que je ne suis plus seule.

Je continue en sortant le deuxième objet de mon sac : une carte routière.

– Lorsque mon père a su pour ma grossesse, il m'a frappée si fort que j'ai cru mourir sur le sol de la cuisine. C'est ma sœur, Hope, qui l'a supplié d'arrêter. Il a alors fait pire qu'une trace sur un corps, il m'a demandé de faire mes valises et m'a abandonnée à son tour en pleine nuit. Je n'avais que 16 ans et j'allais devenir mère. J'ai regardé la carte et j'ai alors décidé la destination finale du voyage que je désirais faire.

Je sors une carte avec le logo « The Pink Panthers », et tout en le caressant du bout du doigt, je termine le récit de ma petite existence.

– Je n'ai jamais revu Conrad, il n'a jamais su pour... Lemmy. J'ai trouvé refuge dans ce bar un peu spécial. Au Pink, je suis qui je veux être. Je joue le rôle que je veux chaque soir, je suis quelqu'un d'indépendant, de détaché, de vivant. Et chaque matin, je rentre chez moi, avec une responsabilité de plus que mes amies : mon enfant. Alors peut-être que je suis devenue aussi forte que les autres le pensent, mais au fond, je suis toujours et malgré tout une jeune femme romantique, rêvant au prince charmant, à un mariage sur la plage, à une vie simple et paisible. C'est mon secret, car chaque soir, je retourne dans cet endroit où tous me prennent pour quelqu'un d'autre, quelqu'un d'intouchable, qui ne se laisse pas marcher sur les pieds. C'est ma carapace, celle qui me protège des promesses soufflées une nuit puis qui s'envolent avec le vent.

Je sens le corps de Terence se coller au mien, sa chaleur se propager en moi. Il dépose de délicats baisers dans mes cheveux et son odeur réconfortante enivre mes sens.

– Je suis passée d'enfant à adulte sans vivre mes propres expériences. Ce n'est pas un regret, juste une constatation. Je suis bien comme je suis, mais je crois qu'il était nécessaire que tu saches tout ceci pour savoir dans quoi tu t'embarques. La seule chose que je te demanderai, c'est de ne pas faire de promesses que tu ne tiendrais pas. Si un jour tu veux changer de route, dis-le-moi simplement, et je t'encouragerai.

– Tu n'as rien à craindre, Monroe. Je ne suis pas le genre d'hommes à

promettre sans peser au préalable la valeur de mes paroles et l'impact que cela aura sur la vie de celui ou de celle qui écoute.

– N'allons-nous pas trop vite ?

– Nous allons à notre rythme, c'est tout.

– Je viens ici trouver refuge. Cela m'apaise, m'aide à oublier... et à me livrer.

– Un jour peut-être que nous aussi nous prendrons un avion et choisirons notre destination ?

– Peut-être... Un jour. L'avenir nous le dira. Pour le moment, je veux juste profiter de ces instants au jour le jour, prendre le temps qu'il faut, avant de choisir un vol qui impactera forcément la vie de mon fils. Tu comprends ?

– Oui, et c'est honorable. Tu es bien plus forte que tu ne le penses. Monroe, tu es quelqu'un de bien et tu donnes de la force et du courage aux autres.

Nous nous étreignons, puis Terence pose ses mains de chaque côté de mon visage pour plaquer ses lèvres sur les miennes. Il m'embrasse passionnément, fougusement, féroce­ment comme si c'était le dernier baiser avant longtemps.

Puis il se fige face à moi, un air grave sur le visage, les yeux sombres, rongéant sa lèvre inférieure, et il me susurre, non pas une promesse, mais un hymne à la vie :

– Merci d'être entrée dans ma vie. J'ai 26 ans et j'ai le sentiment d'avoir déjà tout gagné.

À cet instant précis, bercée par ses paroles, je comprends que parfois les rêves qui se réalisent sont des rêves qu'on ignorait avoir au fond de soi.

14. *Kozmic Blues* – Janice Joplin

Iko Iko a résonné une fois de plus, et à nouveau, nous avons allumé le néon.

Je ne marche pas, je vole sur mon nuage, le cœur léger, les pensées ailleurs, loin, très loin de là. Je suis dans un monde où tout semble évident, où j'ai trouvé un rôle de taille, et non de composition. Dans ce monde étoilé trône Terence, le démon de mes nuits, le fruit défendu.

Je souris à tout et n'importe quoi, heureuse simplement, comme cela ne m'était pas arrivé depuis bien longtemps.

Le souci, voyez-vous, c'est l'effet papillon. Un grain de sable dans la machine, et tout part en vrille.

Terence est à sa table depuis une heure, un verre devant lui, Dottie à ses côtés une nouvelle fois. Je ne sais pas ce qu'elle lui raconte, mais chaque soir, elle reste avec lui dans un coin, et des heures durant, ils parlent, rient, se confient.

Nous qui avons un mot d'ordre, elle qui nous a fait l'apprendre par cœur, elle semble l'avoir oublié. Terence est un être divin, il a le pouvoir d'ensorceler toute personne qui croise son regard de braise. Je souris en les contemplant, heureuse de voir que les gens qui m'entourent acceptent ce début de relation. Non que ce soit primordial pour moi, mais cela a une importance tout de même. Si toute la bande l'avait détesté, j'aurais été dans l'obligation de me partager entre eux.

Haitie ne dit plus rien, ne fait plus de commentaires sarcastiques. Bon, elle ne dit rien de gentil non plus, mais au moins, elle n'est pas désobligeante. Elle est juste là dans mon dos, dans l'ombre, surveillant que rien de grave ne me tombe dessus.

Je m'avance pratiquement en sautillant vers la table. Dès que Terence me voit, son visage s'illumine et son sourire brille de mille feux. Il se lève et vient poser sa main sur ma chute de reins, réveillant instinctivement ma guerrière du

sexe.

– Je m’excuse, Dottie, mais cette charmante créature est en pause et je compte bien en profiter un peu.

– Vous avez raison, profitez les jeunes, c’est une bonne drogue que d’être assoiffé de sexe.

Dottie rit et quitte à son tour la table. Je tire Terence pour sortir du bar. Lorsque nous passons devant Max, je lui fais un léger clin d’œil.

– Je reviens dans trente minutes, pas de bêtises en mon absence.

La porte poussée, nous nous retrouvons sur le trottoir baigné par la lueur des néons. Terence attrape fermement ma main et me guide vers le parking de l’autre côté de la rue. Le « bip » de sa voiture se fait entendre, et tout en gloussant comme une adolescente aux hormones en furie, je saute à l’intérieur. Les portes à peine fermées, Terence se jette sur moi et sur mes lèvres.

– Putain, j’ai attendu ça toute la journée.

– Tu es gourmand, trop gourmand. C’est un péché, tu sais ?

– Si tu savais le nombre de péchés que j’ai en moi.

Il m’embrasse, et ce simple contact me fait gémir de plaisir. Terence me mordille les lèvres, aspire ma salive, me lèche les dents. Je porte alors ma main à son entrejambe, tâtonnant pour trouver la braguette de son jean. Lorsque j’ai enfin trouvé la porte, je continue en tirant légèrement sur son caleçon, pour pouvoir enfin sentir son gland perler. Tout en continuant de l’embrasser, je bouge ma main de haut en bas, le sentant ainsi gonfler encore et encore sous mes doigts. Mon amant grogne dans ma bouche.

Soudain, il actionne une manette, et en un quart de seconde, me voici couchée sur le fauteuil. Je suis là dans cette voiture, en pleine rue, et je n’ai aucune honte à faire ce que je fais. Pire encore, je suis excitée à l’idée de le faire comme ça. Encore une première pour moi. Je me surprends à adorer toutes ces expériences que j’ai loupées dans ma tendre jeunesse. Poussée par l’audace, je l’encourage à monter un peu plus sur moi. Il s’exécute, et enfin je peux admirer son membre érigé vers moi, droit, les veines gonflées au maximum.

Terence me fixe, les yeux perdus, le visage contracté par le désir. Alors, tout en conservant mon regard braqué sur le sien, je sors la langue et doucement, avec toute la tendresse du monde, je lèche son sexe.

– Oh, putain, Monroe !

J'approche ma bouche de son gland et j'aspire juste le bout, lui offrant là un petit aperçu de mes capacités. Je m'arrête, et sa réaction ne se fait pas attendre : il se rapproche de ma bouche, m'invitant à continuer un peu. Je l'englobe alors totalement, je le suce, mélangeant délicatesse et agressivité, léchant, mordillant, aspirant son jus divin.

– Je ne vais pas pouvoir tenir plus longtemps. Viens sur moi.

Il se décale un peu vers la vitre pour me laisser la place nécessaire. Je me hisse sur mes coudes. Et d'un mouvement expert, il nous fait basculer de façon à ce que nous nous retrouvions en position inversée, moi sur lui. Je redresse à la hâte ma jupe et je glisse mon string sur le côté.

– Dans la boîte à gants, tu devrais trouver une capote.

Je tends le bras, ouvre, et effectivement, il y en a une, une seule. Je ne sais pas si je dois trouver ça inquiétant qu'il ait toujours ça dans son véhicule ou rassurant car plein de bon sens. Je n'en ai jamais acheté et je me demande ce que j'ai encore bien pu rater.

Il ouvre l'emballage et déroule la protection sur son sexe.

– Voilà, je suis à toi.

– Ohhhh oui, et j'aime quand tu n'es qu'à moi.

– Tu as les rênes, je te laisse gérer, fais-toi plaisir.

En baissant la tête, faisant attention à ne pas m'assommer par la même occasion, je me hisse lentement sur son membre. Centimètre par centimètre, je prends possession de lui, laissant le temps à mon corps de se faire à cette intrusion. Lorsque je me sens assez mouillée, je pose mes mains sur son torse chaud et musclé, et enfin je danse sur lui.

Je monte et descends assez tranquillement au départ, mais lorsque je sens que

je veux plus, j'accentue la cadence. Je tourne avec mon bassin, je me penche en avant, en arrière, je ralentis et j'accélère. Chaque mouvement est plus intense que le précédent, et je ne peux m'empêcher de hurler de plaisir. Je crie son prénom, je ferme les yeux, brisant la tranquillité de la nuit.

Il me regarde, n'en perd pas une miette, excité de me voir aux commandes et me transformer en autre chose qu'une femme qui se laisse guider.

- Monroe, tu es tellement incroyable.
- Terence, ouiiiiii, Terence. Encore.
- Je vais jouir, Monroe.

Sentant l'orgasme arriver, je penche ma tête en arrière, je me cambre au maximum et pose ma main contre la vitre, goûtant la fraîcheur de l'air extérieur sur ma peau – un contraste total. Je laisse exploser une dernière fois mon plaisir, et Terence se joint à moi. Son sexe gonfle dans ma fente, signe qu'il a enfin chaviré de l'autre côté également.

Essoufflée, je me couche sur lui, tentant de retrouver la raison. Terence me caresse tendrement les cheveux. Je sens sous ma joue son cœur qui bat plus fort que jamais.

– Eh bien, quelle pause incroyable ! Je vais revenir chaque nuit t'attendre sur ce maudit parking, si ça te met dans des états pareils.

Je glousse car effectivement j'ai fait du chemin depuis notre première nuit d'amour.

- Que veux-tu, tu me pervertis !

Je me redresse, et après un rapide baiser, je me retire, repositionne mon string, puis je glisse sur le siège conducteur pour ajuster ma jupe. Terence relève son siège, referme son pantalon après avoir ôté le préservatif.

- Je vais devoir y aller, ma pause est terminée, don Juan.
- Pas de soucis, je vais venir boire un dernier verre, puis je pense que j'irai me coucher.

Nous sortons de la voiture et nous nous dirigeons vers le bar, main dans la

main, comme un couple tout ce qu'il y a de plus normal.

– Je retourne au comptoir. Installe-toi, je t'apporte un verre.

Je pars vers le pilier central des lieux, et tout en me faufilant derrière le zinc, je prends un verre d'eau, histoire de satisfaire ma gorge sèche. Blue s'approche de moi avec un air inquisiteur.

– T'as baisé, ou quoi ?

Surprise par cette question, je recrache mon eau par-dessus le comptoir, trempant par la même occasion un client.

– Oh pardon, pardon, je suis désolée. Laissez-moi vous aider.

Le client qui, je pense, a déjà deux grammes dans le sang, se met à rire et refuse gentiment de la main, reprenant là où il en était avec sa voisine.

– Ça va pas, t'es cinglée de crier ?

– Oh, c'est bon, madame La Parfaite qui couche au boulot.

– Qui couche avec qui ?

Arizona se tient derrière moi et son ton cinglant me prouve qu'elle n'apprécierait pas d'entendre toute l'histoire.

– Rien. Personne.

Je réponds un peu trop rapidement, la voix incertaine, tétanisée par la honte.

– Bon, je préfère ça. En parlant de mec, Monroe, je sais pas ce qu'il a ton Terence, mais Dottie l'adore. Elle trépigne chaque soir pour que j'accélère, histoire de le retrouver à sa table. Je pense que si tu tiens à lui, va falloir marquer ton territoire rapidement, tu sais de quoi elle est capable.

Mes joues rosissent, imaginant un instant Dottie et Terence.

Beurk !

Je pourrais en toucher deux mots à Dottie, mais je fais confiance à Terence. Je

prends le verre, me dirige vers la table de ce dernier, traversant la foule du soir. C'est une soirée étudiante, il est déjà tard, mais le bar est bondé. Et j'ai bien du mal à naviguer parmi tous ces corps.

Lorsque j'arrive enfin en vue de Terence, il est tourné vers le mur, en pleine conversation au téléphone. Je décide donc de rester en retrait pour le laisser terminer son appel tranquillement, mais je ne peux m'empêcher d'entendre.

– Non, non, ne t'inquiète pas, tout va bien... Oui, je retourne bosser à mi-temps dans quelques semaines, le matin oui, et l'après-midi je suivrai mes cours... Oui, tout va pour le mieux... Non, aucune fille en ce moment, tu sais comment je suis... Oui, je sais que mes parents n'auraient pas voulu me voir avec n'importe qui ! Je sais ce qu'ils voulaient, Marc. Arrête de me surveiller, mon pote, je vais pas déconner, fais-moi confiance. Je ne vois personne, tout du moins rien de sérieux, je m'amuse juste avec une nana. Je profite simplement de la vie comme tout le monde, et le jour où il y a aura LA fille, tu seras le premier au courant.

Le sol s'ouvre sous mes pieds. La violence de ses mots est comparable à celle d'un coup de poignard dans le cœur. *N'importe qui ? C'est moi qu'il appelle comme ça ?*

J'avais tout pour apaiser mes souffrances : un travail, qui est en réalité bien plus qu'un simple boulot ; des collègues, qui sont aujourd'hui mes sœurs ; un enfant merveilleux en bonne santé ; un meilleur ami. J'avais tout.

Mais j'ai tenté le diable en allant pousser la porte interdite. Je voulais plus, toujours plus, et une nouvelle fois, je me suis trompée, faisant confiance pour finalement m'écraser sur le sol.

L'effet papillon, c'est un incident qui a lieu à un endroit et qui a des répercussions dramatiques à l'autre bout du monde.

Un simple battement d'ailes.

Ce soir, le boomerang me revient en pleine poire ; ce soir, le papillon vole une nouvelle fois au-dessus de ma tête, et je n'ai rien vu venir. Tout était évident, facile.

« Tout commence par un garçon... Tout est toujours pour un garçon... »

Je prends alors mes jambes à mon cou et je fuis cet homme. Je quitte ce bar, je lâche ma famille, parce qu'à ce moment précis, je viens de recevoir le coup de poignard tant redouté.

Je fends la foule, fonce vers la sortie et cours sur le trottoir, aussi vite et aussi loin que possible.

Pour la seconde fois de ma vie, on m'a menti, on m'a trahie, on m'a poussée à croire en quelque chose qui n'existe pas. On m'a poussée à m'ouvrir, à me découvrir pour mieux me jeter et m'abandonner sur le trottoir seule dans la nuit.

Peut-être que c'est moi qui attire les foudres du ciel, peut-être que c'est moi, et moi seule, qui crée ce chaos...

Vous voyez, c'est ça, cette petite chose. C'est l'effet papillon.

15. *Iko Iko* – The Dixie Cups

Neuf ans plus tôt.

Il me tient la main, et tout en me souriant, il me tire vers la grange de son père. Conrad est tellement beau que je suis hypnotisée.

Je n'arrive toujours pas à croire qu'il m'aime, moi, et pas une autre. Je n'ai rien de spécial, je suis la fille du pasteur, je porte des robes à fleurs et des nœuds dans les cheveux. J'ai interdiction de sortir, de parler aux autres adolescents du village, et encore moins aux garçons. Je n'ai jamais embrassé, je n'ai jamais aimé, je ne sais rien. Chez nous, il est interdit de parler de tout ça. Lorsque ma sœur et moi osons poser des questions sur le sexe, mon père nous frappe et nous oblige à prier des heures entières à genoux devant nos lits.

Mais, malgré tout ça, malgré les rumeurs selon lesquelles nous sommes étranges, bizarres, voire attardées, Conrad a posé son regard sur moi. Il m'a envoyé des poèmes. Des poèmes, des mots passionnés, des promesses d'amour. Depuis des semaines, il me prouve que je suis sa princesse, sa bien-aimée. Alors, lorsqu'il m'a demandé de le rejoindre dans la nuit, je n'ai pas hésité un seul instant, poussée par mes sentiments.

J'ai demandé à Hope de me couvrir cette nuit. Sous ma couette, nos oreillers sont cachés pour simuler ma présence. Elle m'a aidée à sortir de la maison une fois les parents endormis.

Il m'a donné rendez-vous, un rendez-vous galant, et j'espère qu'il va me dire qu'il m'aime.

Nous avançons dans la grange à la lueur de sa lampe torche. Malgré les circonstances, je ne suis pas effrayée, bien au contraire. Je suis impatience de découvrir tout l'amour qu'il a pour moi.

Pour la première fois de ma vie, je me sens unique, belle, et j'existe dans les yeux de quelqu'un. Je ne suis pas Face, la pauvre fille timide et réservée du pasteur, celle qui doit baisser la tête en présence de son père.

Une fois à l'intérieur, il me couche sur la paille et s'allonge sur moi. Il est lourd, très lourd, et sur le coup, je me demande s'il ne va pas me casser. Il pose alors ses lèvres sur les miennes et entre sa langue en moi comme s'il allait m'avaler. Je suis enfin là où je voulais être. Il tient sa promesse, il me prouve qu'il m'aime. Il me le disait dans ses poèmes. Il remonte de sa main ma jupe et c'est à cet instant

que je me demande ce qu'il compte vraiment faire. Il doit sentir mon angoisse, car il relève la tête et me dit :

- Je t'aime, Face, n'en doute jamais. Tu ne doutes pas, n'est-ce pas ?

Je hoche la tête car, non, je ne veux pas qu'il croie cela, je refuse de le rendre malheureux et de le voir partir à cause de moi. Alors je me laisse faire, je le laisse relever ma robe en entier, baisser ma culotte et entrer en moi. J'ai mal, très mal, mais si c'est cela l'amour, alors j'accepte la souffrance.

Je fais ce qu'il me dicte de faire, j'agis comme une vraie petite amie, parce que je ne veux pas le décevoir, je ne veux pas le voir triste, mal me conduire et mal agir. Je fais ce qu'il attend de moi, priant pour qu'il apprécie mon geste et ma dévotion.

Ce soir-là, c'était notre première fois.

Je l'aime inconditionnellement. Lui, le beau garçon au regard de braise, qui ne voit que moi depuis des semaines.

Chaque nuit, j'attends dans le noir que mon père sombre dans le sommeil pour sortir par la fenêtre et enfin retrouver l'amour de ma vie. Et chaque nuit, nous nous prouvons que nous nous aimons et que c'est pour la vie. Il promet de prendre soin de moi, de tout faire pour me rendre heureuse et de ne jamais me décevoir.

Conrad est dans l'armée, il voyage beaucoup. Et pour mon père, ce n'est pas assez convenable comme situation professionnelle. Il me destine à tout autre chose : un fils de procureur, ou je ne sais quoi d'autre.

Mais voilà, depuis toute petite, j'ai toujours été attirée par ce qu'il m'est interdit d'avoir. Je n'ai jamais franchi les limites érigées par mon père jusqu'ici, par peur certainement. Mais ma vraie nature a toujours été là, tapie dans un coin de mon être, attendant son tour. À vivre enfermée comme je le suis, avec toujours au-dessus de moi la menace de la correction, j'ai finalement fait tout le contraire de ce qu'on attendait de moi.

Et puis un soir, lorsque j'arrive à la grange, je sais en le voyant que quelque chose ne va pas. Je m'assieds près de lui, il caresse mes cheveux et me confie :

- Je pars en mission, Face.

Il m'avait promis d'arrêter. De rester.

Mon estomac se noue et je mords ma langue aussi fort que je le peux, jusqu'à sentir le sang couler dans ma bouche. Je ne veux pas qu'il parte, je ne veux pas perdre toutes ces nuits d'amour et de passion, je

ne veux pas redevenir la pauvre gamine invisible aux yeux de tous lorsque Conrad est absent. Je veux l'aimer librement. Nous y avons droit nous aussi. Pourquoi, pourquoi nous ne pouvons pas ? Je pleure toutes les larmes de mon corps, m'effondrant dans ses bras.

Je ne le sais pas encore, mais ce soir-là sera le dernier de notre histoire, le dernier où nous nous promettons un amour éternel.

Conrad est mort au combat quelques semaines plus tard, à peine avait-il posé un pied en Irak, emportant notre secret dans sa tombe.

Je me retrouvais donc seule pour l'éternité, esclave des décisions de mon père, prisonnière de ma destinée. Mais c'était sans savoir que Conrad avait fait germer une petite graine d'espoir en moi, un soir où il me promettait de ne jamais m'abandonner.

16. *Cold Water* – Damien Rice

Il est bientôt dix-huit heures. J'ai passé la moitié de la nuit et la journée entière à courir partout et à aller nager, espérant me changer les idées en cuisinant pour mes amis.

Depuis hier soir, les paroles de Terence résonnent dans ma tête. Je suis passée par toutes les émotions, tout en tentant d'apaiser la blessure infligée, pleurant toutes les larmes de mon corps. En vain, rien n'y fait, je ne cesse de me demander pourquoi je réagis ainsi, moi qui de toute façon n'attendais rien de plus de la part d'un homme. Tout ce que j'avais prédit est arrivé, et je l'ai bien cherché.

Après avoir quitté le bar hier soir sans un mot, je n'ai répondu à aucun des messages de Terence me demandant où je suis, de lui répondre, de lui donner une explication. Il a l'air de s'inquiéter.

Je refuse de l'affronter, c'est trop tôt. Je me laisserais submerger par les émotions et je risquerais de dire des choses que je regretterais par la suite.

Bradley est passé ce matin. Voyant mon visage crispé, il a tout de suite senti qu'un truc clochait. Il m'a encouragé à tout lui raconter dans les moindres détails et sa réaction ne s'est pas fait attendre. Il a juré le ciel que s'il le croisait, il lui ferait subir les pires horreurs. J'ai souri pour la première fois depuis que j'avais surpris la conversation de Terence, heureuse de savoir que j'avais des amis prêts à me défendre.

– Hum, ça a l'air trop bon, mère. J'ai hâte de faire la fête !

Mon petit rayon de soleil me sort de mes pensées et le simple son de sa voix fait instantanément taire mes démons.

– Je suis contente que cela te plaise, mon amour. Tu vas voir, on va passer un bon moment tous ensemble.

– Pourquoi tu ne souris pas depuis ce matin, si c’est un jour de fête ?

Ennuyée que Lemmy ait pu deviner ma tristesse, je jette ma cuillère en bois dans ma préparation culinaire et me dirige vers lui un sourire plaqué sur le visage. Tout en me baissant pour être à son niveau, je lui tapote le bout du nez.

– Je suis un peu fatiguée en ce moment, Lemmy, mais ce n’est rien, ça va passer. Les vacances approchent, et une fois que nous serons sous le soleil de Miami, je récupérerai. Ne t’inquiète pas, petit homme.

– Tu devrais peut-être chercher un amoureux, tu sais, me répond-il avec un air grave, les sourcils froncés.

Je hoquette de surprise. Pourquoi cette idée fixe chez lui en ce moment ? Est-ce vraiment de son âge de s’inquiéter de ma vie amoureuse ? Ou alors il voudrait avoir un papa ?

– Tata Ari et tonton Max s’inquiètent pour toi, m’explique Lemmy. Souvent, lorsqu’ils pensent que je n’entends pas, ils parlent de toi, que tu devrais trouver quelqu’un pour te reposer un peu.

– Et toi, tu dis quoi ? Puisque apparemment tu es bien plus capable de comprendre que je ne le pensais.

– Je crois que ce serait une bonne idée : je pourrais jouer aux jeux de société avec quelqu’un, regarder un match de foot avec un homme parce que, bon, toi, tu ne jures pas pour de vrai.

– Lemmyyyyyyy, je crois que tu passes trop de temps avec Bradley et Haïtïe !

Je fronce les sourcils devant sa drôle de remarque, refusant l’idée d’entendre le moindre mot grossier dans sa bouche, et encore moins pour un match de foot.

– Et surtout, tu sourirais tout le temps, et j’aime te voir sourire, tu es belle.

Mon cœur fond comme de la neige au soleil devant ses belles paroles. Je me jette alors à son cou, l’enlaçant de mes bras, et je l’embrasse partout sur les joues.

– Je n’ai pas besoin d’un autre homme pour sourire, car je t’ai, toi, mon petit chéri. Je t’aime, mon cœur.

- Je t’aime aussi, maman, jusqu’aux étoiles.
- Jusqu’aux étoiles de l’infini, petit homme. Toi et moi pour l’éternité.

C’est ce moment-là que mes amis choisissent pour faire leur entrée en fanfare, brisant la bulle dans laquelle nous étions.

- Coucou, tout le monde, ça va ?

Dottie est la première à faire son entrée, pomponnée comme si elle allait à un gala de charité.

– Tu sais qu’il s’agit juste d’un barbecue autour de la piscine de la résidence, Dottie ?

– Je lui ai dit la même chose, me coupe Arizona, mais madame a répliqué qu’elle pouvait trouver l’amour à chaque intersection et qu’il était impensable que la première image qu’il conserve d’elle soit négative. Ne cherche pas, son cas est désespéré !

Je ris en entendant Arizona parler de sa mère ainsi, avec cet air si dépité. Elles se chamaillent tout le temps, mais elles s’adorent plus que tout au monde, et j’envie leur complicité sans failles.

Haïttie et Blue arrivent à leur tour, les bras chargés de paquets de chips, en parlant fort évidemment. Puis Max apparaît enfin, vêtu d’un bermuda camouflage et d’un marcel blanc, qui ne cache rien de la montagne de muscles qui lui sert de corps.

Je me dirige vers eux pour les embrasser et les débarrasser, lorsque enfin arrivent Harper et Mason, main dans la main, le sourire aux lèvres. Ils irradient de bonheur, et même si je suis heureuse pour eux, je ne peux m’empêcher de ressentir un pincement violent dans la poitrine, envieuse de leur vie à deux. Je souris, mais pas de la manière la plus éclatante qu’il soit.

Lemmy a raison. Mais malgré l’envie d’avancer, je sais qu’il est préférable pour moi d’attendre encore un peu, de prendre mon temps pour ne pas tomber dans le précipice en cours de route.

- Tu as eu le temps de tout préparer toute seule, Monroe ?

Haïttie me sort de mes pensées avec sa question, et je sens déjà que ma réponse ne va pas plaire du tout.

– J’ai géré la cuisine. Pour le reste, c’est Lemmy et Brad qui ont tout fait.

À l’énoncé de ce prénom, elle râle.

– Tu plaisantes, il va pas se pointer ce soir ? me jette-t-elle avec un regard noir.

– Haïttie, c’est mon ami et celui de Lemmy, alors je te préviens : pas de vague, ma petite.

– Je ne vois pas ce que tu peux lui trouver, à ce malade mental. Il n’a pas toutes les lumières allumées au plafonnier !

Je soupire de découragement : j’aurais beau dire ou faire n’importe quoi pour défendre Bradley, Haïttie ne m’écouterait jamais, campée sur ses positions.

– Tu sais, s’il y a bien une chose que j’ai apprise, c’est que les jugements hâtifs peuvent être complètement faux et laisser des blessures indélébiles. Tu devrais réfléchir, Haïttie, et accepter que peut-être tu te trompes. Cela ne te ferait pas de mal de te remettre un peu en question.

Ne lui laissant pas le temps de répliquer, je sors de l’appartement pour finir de mettre le couvert sur les tables dressées dans la cour. Il est préférable de couper court maintenant car je suis à fleur de peau, un tourbillon de violence s’agite en moi.

– Elle t’a mouchée, la vache, entends-je répliquer Max.

Toute la petite tribu se joint au rire de Max avant de me suivre à l’extérieur. Cachant ma peine au fond de mon cœur, je décide de tout faire pour passer une belle soirée avec mes amis.

Nous sommes tous dehors autour de la piscine depuis deux heures, et tout se passe très bien. Chacun savoure la chaleur de cette fin de journée. À mon grand étonnement, Haïttie s’est calmée, elle a même adressé la parole à Bradley et je crois qu’à ce moment-là tout le monde a retenu son souffle. Mais il n’y a pas eu

de drame. La soirée est bien avancée quand je regarde l'heure.

– Il va être temps d'aller se coucher, jeune homme ! m'exclamé-je à l'attention de Lemmy.

– Oh, encore un peu, maman, s'il te plaît ?

– Non, tu as école demain, tu dois reprendre des forces. Allez, zou, embrasse tout le monde et grimpe là-haut, je viens dans quelques minutes.

Il se lève, l'air triste, semblant porter toute la misère du monde sur ses épaules. Dottie se lève alors à son tour et lui propose de l'accompagner, ce qui lui redonne le sourire immédiatement.

Harper s'approche de moi un verre de bière à la main. Nous observons en silence la partie de volley qui se joue dans la piscine entre Haïtïe, Blue, Arizona et Mason.

– Alors, que s'est-il passé hier soir ? me demande-t-elle soudain. Vas-tu accepter de te livrer un peu ?

Baissant les yeux au sol, je lâche prise. J'accepte alors de m'ouvrir et de raconter cette horrible soirée, malgré la souffrance qu'elle ravive en mon for intérieur. Harper m'écoute respectueusement, sans jamais me couper et sans faire de commentaires.

– Tu as des nouvelles de Terence depuis hier soir ? m'interroge-t-elle quand j'ai fini mon triste récit.

– Plus depuis midi, lorsqu'il a compris au vingtième SMS que je ne répondrais pas. Qu'il aille au diable, je n'ai pas de temps à perdre avec quelqu'un qui a honte de moi.

Elle secoue la tête de droite à gauche, l'air dépité par ma décision.

– Et si ce n'était qu'un malentendu ? Tu devrais lui donner la possibilité de s'expliquer, Monroe.

– Je me fiche de ses explications. Il m'a blessée et humiliée, il a honte de moi et je trouve qu'après tous ses beaux discours, c'est un peu se moquer du monde, tu ne trouves pas ?

– Je ne suis pas à ta place et je ne peux pas te dire quoi faire, mais je sais une

chose : cela fait un mois que tu es avec lui et je peux t'assurer que tu as changé depuis cette rencontre. Tu es plus apaisée, plus souriante, plus radieuse que jamais. Alors je ne sais pas ce qu'il te faisait pour te rendre heureuse, mais ça avait l'air de bien fonctionner, et surtout ça t'allait à merveille. Et si je peux me permettre, ne lui claque pas la porte au nez trop vite, tu risquerais de le regretter. Tout le monde a droit à l'erreur, même le prince charmant.

Je reste là sans voix devant mon amie parce que, au fond de moi, j'ai peur, peur de le perdre, peur de faire le mauvais choix, peur de laisser glisser entre mes doigts quelque chose dont je ne soupçonnais pas l'existence. Je suis partagée entre deux sentiments, incapable de savoir quoi faire. Je suis en train de tomber amoureuse de l'homme qui me fait vibrer chaque nuit. Mais je ne peux pas accepter son incapacité à assumer notre relation au grand jour. J'ai trop peur d'être trahie.

J'en suis là de mes réflexions quand un cri provenant de l'étage se fait entendre. Avant que j'aie pu réagir, j'aperçois Dottie arriver en courant sur le balcon, un papier à la main.

– Qu'est-ce que c'est que cette croûte ? HEIN ?

Elle ne parle pas, elle vocifère, brandissant en tous sens la raison de sa colère. Personne ne bouge, toute la troupe est figée. De quoi parle-t-elle ? Soudain, Arizona sort de la piscine et est prise d'un fou rire.

– Elle a trouvé l'arbre généalogique de Lemmy ! arrive-t-elle à dire entre deux éclats de rire. Ohhhh, non, alors là, on en a pour des lustres !

– Vous êtes tous virés, tous sans exception ! affirme Dottie. Vous ne valez pas mieux qu'une bande de dégénérés et oser laisser un enfant de 7 ans m'afficher partout sous le statut de mamie est une honte. VOUS devriez avoir honte.

Et elle se met à nous maudire sur les dix générations à venir, ce qui a l'effet de faire rire tout le monde.

– Je vais monter dire bonne nuit à Lemmy et vérifier que « Mamie » ne fait pas un AVC dans mon salon, annoncé-je.

Cela fait bien une demi-heure que Dottie est apparue sur le balcon horrifiée par sa découverte. J'espère qu'elle est plus calme et que Lemmy a pu s'endormir.

– Pas de soucis, me répond Harper, je vais nettoyer un peu et je monterai tout ça après. Et réfléchis à ce que je t'ai dit.

Je grimpe vers mon petit nid douillet, pose mes affaires sur le plan de travail de la cuisine et me dirige vers la chambre de mon fils.

La lumière est tamisée, il est couché dans son lit. Dottie est allongée à ses côtés en train de lui lire un livre. Je reste là dans l'embrasement de la porte, observant la scène qui se joue sous mes yeux. Lemmy, apaisé, les yeux fermés, et sa grand-mère d'adoption aux petits soins avec lui. Des souvenirs me reviennent. Je revois toutes ces nuits d'orage où Hope, terrorisée, courait dans mon lit pour se blottir contre moi. Plus le temps défile, plus les souvenirs se font rares et incertains. J'ai oublié certains traits de son visage, certains aspects de sa personnalité, je n'entends presque plus le timbre de sa voix, tout paraît flou et lointain. Et cette perte de mémoire est une faille de plus dans mon cœur.

Je relève les yeux et tente de revenir au présent. Lemmy est endormi, Dottie a arrêté de lire et m'observe. Elle me sourit tendrement. Silencieusement, nous nous dirigeons vers la cuisine. Nous commençons le nettoyage.

– Monroe, qu'est-ce qui se passe avec ton instituteur ? demandant Dottie rompant le silence la première.

Je la regarde, interloquée. Je ne lui ai rien dit, et impossible qu'Harper ait balancé.

– Le Pink a des oreilles et des yeux, je sais tout ce qui s'y trame. Hier soir, tu es partie rapidement, mais ton soi-disant mal de tête, je n'y ai pas cru une seconde. Ça ne marche pas avec moi.

Je soupire car j'aurais dû m'en douter, elles savent toujours tout.

– Rien, je me suis trompée, c'est tout, je me suis fait avoir. En réalité, il est comme les autres, soucieux des apparences.

– C'est ce qu'il t'a dit ?

- Non, pas directement, mais je le sais, c’est tout.
- Donc, tu t’es trompée sur lui, et alors ? Il y en aura d’autres. Tu es jeune, tu as largement le temps.
- Je sais, mais j’avais envie d’y croire, cela faisait tellement d’années que je n’avais pas dépassé mes peurs et que je n’avais pas fait confiance à un homme.

Elle coupe l’eau qui coulait sur la vaisselle sale.

– Il y a toujours une première fois, affirme-t-elle. Une première rupture, une première relation sexuelle désastreuse, une première tromperie. Mais elles sont importantes ces premières fois, et tu sais pourquoi ? C’est grâce à elles qu’on peut reconnaître la dernière, celle qui est si décisive. Ce n’est peut-être pas lui le dernier, mais dis-toi que bientôt il y en a aura un. Et ça aura valu le coup d’avoir attendu si longtemps.

Je me jette à son cou, laissant enfin aller les larmes qui se cachaient au fond de mes yeux depuis hier soir.

– Merci, Dottie, merci d’être toujours là pour nous.

Elle caresse mes cheveux puis, comme si ce moment d’émotion avait trop duré, elle m’ordonne d’une voix railleuse :

– Alors, jette-moi ce torchon d’arbre généalogique à la poubelle, je ne peux pas être grand-mère, je suis bien trop jeune !

Amusée par sa réplique, je me mets à rire alors que mon visage est encore baigné de larmes. Vous faire passer de la tristesse à la joie est le super pouvoir de cette drôle de « mamie » !

Nous restons quelques minutes ainsi à plaisanter tout en rangeant quand soudain l’agitation à l’extérieur éveille notre curiosité. Dottie se redresse pour tendre l’oreille lorsque surgit devant la porte Blue, tout essoufflée, une main sur sa poitrine, tentant d’aligner trois mots :

- Dehors... Terence... Vite.
- Il va être temps de te mettre au sport, Blue, se moque Dottie.

Nous courons vers la sortie, et avec stupeur, nous découvrons Terence, devant

la piscine, droit comme un i face à Bradley agitant ses poings comme le ferait un boxeur lors d'un match.

– Ohhhh, ma chérie, si j'avais su qu'il y avait autant d'action chez toi, j'aurais posé mes valises dès le départ ici, et non chez la barbante Ari.

Je ne prends même pas le temps de répondre à Dottie. Je dévale les escaliers aussi vite que possible. J'aimerais comprendre comment la situation a pu autant dégénérer en mon absence.

– Terence ? Qu'est-ce que tu fiches ici ?

Je tente de m'interposer pour que ce pseudo-combat de coqs cesse, mais ni l'un ni l'autre ne me prêtent attention. Je cherche alors de l'aide autour de moi. Mais mes amis sont debout autour des deux opposants, riant et applaudissant. Quant à Max, il est allongé sur un transat, lunettes de soleil sur le nez, un paquet de chips à la main. Je cours vers lui, sentant que c'est le seul à pouvoir gérer ce genre de situation.

– Max, lève-toi enfin, viens m'aider !

Piochant une nouvelle chips, il me regarde en souriant.

– C'est mon jour de repos, petite. Et puis, pour une fois que je vois autre chose que deux nanas qui se frappent avec des torchons, tu ne vas pas m'ôter ce plaisir des yeux !

Je me retourne et je croise le regard de Mason.

– Ne compte pas sur moi, ils sont assez grands pour se débrouiller. Et ils l'ont bien cherché aussi.

– Comment ça ?

– Je sais pas exactement ce qu'il s'est passé, mais Terence est arrivé en demandant à te voir. Bradley a alors joué au dur en le poussant et en lui ordonnant de sortir, sinon il allait le regretter. Et là, Terence a parlé d'un certain Brady, et voilà, le premier coup de poing est parti.

– Alors, duel d'épées ou de sabres ? entends-je Terence demander.

– Bon, on est pour qui, Monroe ? m'interpelle Blue, plus excitée que jamais, à croire que la situation l'amuse. Team Bradley ou Team Terence ?

– On est pour Terence, répond Blue. Il est là ce soir alors que Monroe le snobe depuis vingt-quatre heures, au risque de se prendre un vent. Il lui a envoyé des roses et a écrit une liste de choses sur elle, c'est à prendre en compte.

Dottie et Arizona, qui sont à ses côtés, se mettent à affirmer le contraire. Forcément, personne n'est sensé ce soir, trop d'alcool a coulé, et voilà les conséquences.

– Non, on est pour Bradley ! Un flic dans l'entourage, ça sauve les miches, et plus que tu ne peux le penser.

– Vous plaisantez, j'espère ? Personne ne va intervenir avant qu'ils se blessent ?

Je hurle plus fort pour couvrir les insultes qui volent entre les deux conquérants.

– Je vais te montrer ce que c'est que de faire pleurer une fille, connard !

– Je n'ai fait pleurer personne, mais tu vas chialer dans un moment Brady Junior.

– Mis à part se casser un ongle, ils vont pas faire grand-chose, c'est pathétique, intervient Haïttie qui avait gardé le silence jusque-là. Faut avouer que Terence mérite une raclée. Et je ne sais pas ce qui me retient de ne pas la lui foutre, tiens.

– La trouille peut-être ? répond Max d'un ton nonchalant tout en grignotant ces saloperies de chips.

Alors que rien de concret ne se passait depuis quelques minutes, sans prévenir, d'un coup sec, Terence enfonce son poing dans le nez de Bradley. Le coup est si fort qu'on peut entendre un bruit d'os cassé sous l'impact. Bradley titube et tombe dans la piscine. Max se lève enfin de son transat et saute dans l'eau pour aider le perdant du jour.

Les yeux écarquillés devant tant de violence, je me précipite vers Terence comme une furie. Je le pousse et le frappe au torse.

– Tu te prends pour qui, Terence ? crié-je. Tu te prends pour qui à débouler chez moi et à frapper mes amis ?

Terence ne tente pas de se dégager sous mes coups, ses yeux sont assombris par la colère. Le visage fermé, il ne dit rien, ne bouge pas. Il recule et s'apprête à faire demi-tour. Je sens qu'il va me planter là avec mes questions sans rien ajouter de plus.

– C'est bien. Casse-toi ! Casse-toi maintenant, Terence, barre-toi, hurlé-je, à la fois folle de rage et désespérée.

Me regardant une dernière fois, il passe sa main dans ses cheveux, et sans un mot, il part, me laissant dans l'incompréhension totale.

Je l'observe prendre la fuite, ou mettre un terme à notre histoire, je ne sais pas trop. Soudain, ça me frappe de plein fouet : je suis encore une fois spectatrice de ma vie. Je laisse quelqu'un d'autre décider de la fin, et je refuse de revivre ça.

Alors, poussée par une force invisible, je cours après lui. Je le coince devant sa voiture, le forçant ainsi à m'affronter une dernière fois.

– Pourquoi ?

– Pourquoi quoi, Monroe ? Tu te fous de moi ? Je suis passé car je n'ai aucunes nouvelles de toi depuis hier soir, tu refuses de me répondre. Et en arrivant ici, je vois tous tes amis en train de s'amuser et refusant de me dire où tu es. Alors, pourquoi quoi, Monroe ? Hein ?

– Tu m'as menti, Terence, comme tous les autres.

– Je ne t'ai pas menti, Monroe, affirme-t-il en tendant son bras vers moi, comme si par ce simple geste, il allait me ramener à lui, en lui, et tout effacer.

Mais ce soir, je suis bien trop forte pour me laisser avoir une nouvelle fois. Il pourrait presque me faire de la peine. Il porte un jean usé, un tee-shirt noir, il n'est pas rasé et ses cheveux sont en bataille. Il donne l'impression de ne pas avoir trouvé le sommeil depuis des jours.

– Hier soir, au bar. Tu m'as abandonnée. Tu as préféré mentir par peur du jugement, peur du regard de tes amis, comme si tu avais honte de moi. Eh oui ! Je t'ai entendu, et c'est comme si le sol s'effondrait sous mes pieds.

Il comprend alors à quoi je fais allusion. Il se recule sur la défensive, tord ses mains l'une dans l'autre, attendant le prochain coup. Alors, plus forte que

jamais, je continue :

– Je t’ai laissé m’approcher, j’ai baissé ma garde et je t’ai raconté mon histoire. Je t’ai confié mes peurs. Tu m’as fait croire que c’était possible. Et aujourd’hui, je suis anéantie. J’avais foi en toi, je croyais en nous, je pensais que, moi aussi, je pouvais avoir une âme sœur... Tu m’as abandonnée comme lui, comme eux, et ça, tu vois Terence, je ne peux plus l’accepter. Non, je ne suis plus Face la faible, je suis Monroe la femme forte qui décide de ce qui est bon ou mauvais.

Terence me regarde intensément. J’ai l’impression qu’il souffre. Je n’attends rien de spécial, peut-être un pardon, car oui, aimer, c’est pardonner, et je pense que j’en serais capable. C’est l’essence même de l’amour...

– Monroe, laisse-moi t’expliquer ?

– Non, Terence, je ne veux pas d’explications, je veux d’abord des excuses.

Alors, nous attendons là, nous faisant face, dans le plus grand silence, les corps tremblants. Mais malheureusement, je comprends à ses yeux qu’il refuse de demander pardon. Lui, moi, deux êtres totalement opposés, croyant en des choses différentes. Notre histoire était vouée à l’échec.

Je recule lentement tout en gardant mes yeux sur lui, priant jusqu’au bout pour qu’il prononce enfin ces mots qui pourtant ne viendront jamais. Alors, je lui tourne le dos, mettant fin à tout ceci, écrivant le point final de notre histoire, parce que je comprends que nous sommes incompatibles. Le cœur serré, les larmes dévorant mon visage, je me dirige vers ma vraie famille. Vers ceux qui n’auront jamais honte de ce que je suis...

Ceux qui m’aimeront pour le meilleur et le pire de moi-même.

17. *Save Me* – The Parakit

Depuis cette soirée catastrophique, j’erre comme un fantôme en proie à une violente lutte intérieure. Je suis partagée entre l’envie de le revoir et de comprendre, et le désir de l’oublier et de l’effacer à tout jamais de mon esprit.

Chaque jour, je me couche en larmes, réalisant que ma solitude est devenue trop pesante dans mon existence. Je vois le monde à travers la fenêtre, mais je suis incapable d’en savourer les couleurs. J’entends la vie autour de moi, mais je ne peux pas réellement l’écouter. Chaque soir, je me lève le cœur plus serré et l’esprit plus torturé que jamais. Ma vie me revient sans cesse en flash-back.

Devant Lemmy, je tente de masquer l’immensité de ma peine, mais mon petit homme a bien sûr compris tout de suite que sa maman ne va pas bien. Il ne m’a pas posé de questions et a seulement essayé de me faire sourire.

Aujourd’hui, nous sommes mardi, jour du poker, et je suis bien décidée à m’abstenir. Ne souhaitant qu’une chose : m’enfermer dans mon nid douillet où personne ne peut m’atteindre et me coucher dans mon lit pour continuer à pleurer sur mon sort. Mais c’est sans compter sur ma famille d’adoption et sa détermination à me sortir du trou noir dans lequel je souhaite disparaître...

Haïttie me traîne de force au bar, et lorsque je m’assieds enfin, bien décidée à tirer la gueule toute la soirée et à être la plus désagréable possible, ils me tendent une enveloppe. Avec mauvaise grâce, je déchire le dos pour en sortir une jolie carte étoilée où il est noté une citation de Guillaume Apollinaire : « Il est grand temps de rallumer les étoiles. »

– Tu pars où tu veux, m’annonce Arizona en me tendant un billet d’avion, mais tu pars maintenant. Tu prends des vacances forcées, tu vas souffler, respirer, crier, tu fais ce que tu veux, mais tu vas trouver la paix avec toi-même.

Confuse, je lève les yeux vers elle.

– Je ne peux pas. Au cas où tu l’aurais oublié, j’ai un enfant scolarisé et des factures à payer.

– Pour Lemmy, tout est organisé, on a fait un planning, même Bradley est noté. On va gérer. On s’occupe d’un bar où grouillent une centaine de mecs chaque soir, alors un enfant de 7 ans, tu penses bien...

– Je ne comprends pas, je ne comprends rien. Je n’ai nulle part où aller enfin, c’est ici que je veux être, avec vous, avec Lemmy.

Dottie prend alors la parole, et d’une voix bienveillante, en tirant sur sa cigarette, elle m’explique :

– Tu es ici parce que tu n’avais plus d’endroit où vivre. Tu es ici parce que tu fuyais ta propre vie. Tu allais mieux, mais aujourd’hui il est grand temps d’affronter tes démons et de te guérir de ton passé. Tant que tu n’auras pas agi de la sorte, tu ne pourras pas savourer ton présent, Monroe. Toi seule sais où tu dois aller maintenant.

Mes yeux se baissent sur la carte, Harper me caresse les cheveux tendrement. Et l’évidence me frappe : je dois faire comme elle. Harper s’est confrontée à son passé avant de pouvoir être pleinement heureuse.

Pour la première fois depuis longtemps, je sais exactement ce que je dois faire.

Je quitte le bar, rentre chez moi et prépare mes valises. Je dois retourner dans mon ancienne vie, celle où je ne suis plus la bienvenue depuis des lustres, mais là où tout a commencé.

J’observe le paysage qui défile sous mes yeux. Max est au volant de la voiture que nous avons louée il y a une heure à l’aéroport, et depuis, nous roulons en silence vers la destination finale. Là où tout a débuté il y a vingt-quatre ans.

Il a tenu à m’accompagner, refusant de me laisser seule affronter tout ça, et je l’en remercie du plus profond de mon cœur. Il n’a pas exigé de connaître la vérité, n’a posé aucune question, il est juste près de moi, au cas où.

Plus la distance diminue, plus le sang afflue dans mes veines. Le souffle me

manque. J'ai peur.

Avez-vous déjà eu la sensation de voir votre vie défiler sous vos yeux, comme un film projeté sur grand écran ? Vous êtes-vous déjà dit que vous ne pouvez plus rien changer au cours des choses, juste être spectateur d'une décision que vous avez prise vous-même ?

C'est ce que je ressens au moment même où nous passons devant le panneau de ma ville natale.

Je me revois, le jour de mes 7 ans, marchant le long du chemin boisé avec ma robe jaune à collerette et une jolie natte ornée de fleurs, chantonnant, heureuse d'accompagner ma mère en ville, fière de me pavaner à son bras comme une grande. Moi qui jusque-là devais rester enfermée dans le jardin car, dehors, tout était trop dangereux, d'après mon père.

La voiture avance doucement et passe devant la supérette du village. Celle-là même dont j'avais l'interdiction de franchir les portes, un lieu de perdition, de tentation, symbole d'une société de consommation incompatible avec la foi paternelle.

Nous passons devant l'église, l'âme du village, le point d'ancrage des habitants. Là où tout est dicté, imposé, décidé, par un seul et même homme. Cet homme, c'est mon père : pasteur respecté, adulé, écouté. En apparence, un homme bon, généreux, empathique, souriant. En réalité, un homme froid, colérique, tyrannique, sans une once d'humanité.

Il a fait de notre vie un enfer sur terre. Et ce que je suis aujourd'hui est en partie dû aux décisions qu'il a prises jadis. Ma mère n'était pas en reste. Aucune marque d'affection, aucune preuve d'amour.

Interdit d'écouter de la musique, interdit de lire, interdit de regarder la télévision, interdit de parler à un garçon, tout n'était qu'interdiction et mépris.

S'il ne m'avait pas enfermée dans ce monde, j'aurais pu me faire mes propres expériences, apprendre moi-même ce qui était tolérable ou non, ce qui était acceptable ou pas.

Je tourne mon regard vers Max, l'homme qui m'accompagne dans cette étape,

dans ma reconstruction personnelle, et en voyant son regard sombre posé sur la route, je souris tout en caressant sa joue du bout des doigts.

Aujourd'hui, lui et les autres m'ont appris la plus belle chose : l'amour ne connaît pas de limites, n'a pas de couleur, n'a pas d'odeur. Il frappe tout le monde, à n'importe quel moment de son existence.

Aimer, c'est tolérer, patienter, écouter, aider, ne jamais juger. Aimer, c'est tout prendre de l'autre, ses bons comme ses mauvais côtés, c'est l'accepter tel qu'il est. Et surtout, aimer, c'est tout sauf avoir peur du regard de l'autre.

– Max, sais-tu combien je t'aime ?

– Je sais, petite, je sais. Tu n'es pas obligée de prononcer des mots pour me le prouver, tes yeux le disent assez.

Nous glissons dans cette ville fantôme où tout me semble tellement éloigné de ma nouvelle vie, pour enfin arriver au but : la maison familiale.

Max coupe le moteur, puis allume une cigarette.

– Je t'attends ici, prends ton temps. Si ça dégénère, tu siffles et je viendrai te chercher.

– Merci pour tout, merci d'être là.

– C'est normal. Allez, vas-y maintenant avant de ne plus trouver le courage.

Je sors péniblement de la voiture. Je manque d'air. J'avance mal à l'aise sur le perron de cette grande demeure et je me rends compte que toutes les fleurs ne sont plus là, que la peinture de la porte est écaillée, qu'aucun bruit ne sort des murs.

C'est comme si la mort avait frappé, comme si plus personne ne vivait ici. Se pourrait-il qu'ils aient déménagé ? Je frappe un léger coup sur la grosse porte en bois, attendant une réponse. Après plusieurs minutes d'attente, figée sur place, j'entends Max me siffler. Je me retourne, et sans un mot, il pointe son doigt en direction du jardin.

Je redescends les marches pour contourner la véranda et me dirige vers le lieu indiqué.

Là, assise sur une chaise pliante, je la vois. Elle est de dos et semble plongée dans un livre. Ses cheveux sont noirs, brillants. Ils tombent dans son dos comme un joli rideau.

J'avance alors vers cette femme qui me semble à la fois si proche et si lointaine. Lorsqu'elle prend conscience de ma présence, elle se retourne et je croise enfin ce doux et beau regard, ces yeux si éclatants qui, dans mes souvenirs, étaient trop souvent embués de larmes... Hope...

Elle réalise qui je suis en quelques secondes. Sans hésitation, elle se lève, faisant tomber son livre à terre, et elle se précipite sur moi pour me sauter au cou.

Je ferme les yeux, je l'entoure de mes bras. Je respire son odeur de fleurs printanières. Et c'est ensemble que nous éclatons en sanglots, émues par ces retrouvailles tant attendues.

– Tu es revenue, murmure-t-elle à mon oreille.

– Je tiens toujours mes promesses, Hope.

Sa voix est plus grave, plus assurée. Elle se recule pour me faire face.

– Tu es toujours la même, tu n'as pas changé.

– Toi, par contre, tu es loin de la petite fille que j'ai laissée. Regarde-toi, tu es une vraie femme, Hope, tu es magnifique !

Elle est aussi grande que moi, très fine, élancée. Sa poitrine est généreuse, ses hanches parfaites. Ses yeux sont bleu océan et ses cils sont d'une longueur époustouflante. Je ris en l'observant car je sais que si elle bossait au Pink, elle ferait un malheur.

Sans crainte, elle me prend la main et me tire jusqu'à l'intérieur de la maison pour me faire asseoir dans le salon. Je scrute chaque recoin, m'attendant à voir apparaître mon père, à entendre sa grosse voix. Mon cœur bat tellement fort dans ma poitrine que j'ai peur de me sentir mal. Je tremble, hésitant à pénétrer plus avant dans la maison.

– Il a eu un accident de la route un dimanche matin en allant à la messe, me rassure immédiatement Hope, qui semble lire dans mes pensées. D'après les

médecins, papa aurait eu une attaque au volant et il a heurté un arbre. On n'a trouvé sa voiture qu'en fin de journée. Depuis, il est dans un état végétatif, il ne fera rien, Face, il n'est plus le même.

– Il...

– Il n'est pas là, non. Nous l'avons placé dans un institut spécialisé. Il est différent, pas comme dans tes souvenirs. Il ne peut plus parler, il est cloué à son fauteuil roulant et il dépend entièrement des autres. Il a été puni pour ce qu'il a fait. Il en paie le prix fort.

C'est assez déstabilisant. En me confiant tout ceci, en sachant ce que cela va produire en moi, elle reste impassible, les traits de son visage sont doux et sa voix est calme et sereine, comme si ce simple fait allait enfin guérir mes maux.

En venant ici, je souhaitais deux choses : retrouver ma sœur et m'excuser d'avoir tant tardé à revenir, et dire à mon père ce que j'avais sur le cœur. Que tout ceci était de sa faute, et non de la mienne. Qu'il avait engendré tous ces drames, et que si un jour j'avais péché, c'était aussi à cause de lui. Je voulais lui hurler que même si je n'étais pas cette enfant tant désirée, reflet de ses attentes, que même si mes goûts étaient différents, j'étais sa fille, celle à qui il avait donné la vie.

Finalement, rien de tout cela n'arrivera, je n'aurai jamais cette occasion, la possibilité de régler mes comptes. Les mots de Hope martèlent mon esprit, et je ne peux m'empêcher de me demander si je n'arrive pas un peu trop tard, si je n'ai pas trop attendu, comme toujours...

– Si tu veux aller le voir, je peux t'emmener, mais je ne pense pas que cela changera quelque chose, tu sais.

Je crois qu'elle a raison. Toutes ces années, j'ai été accrochée à un souvenir, persuadée de revenir ici un jour et enfin de modifier le cours des choses, alors qu'en réalité il est trop tard, le temps s'est écoulé, la vie a continué, et moi finalement, j'ai opéré ces changements. À quoi bon aller le voir et tenter une approche, des confessions, des reproches s'il n'est pas apte à comprendre ou à s'expliquer ? J'ai perdu trop d'énergie, trop de temps, je pense qu'il est temps de renouer avec mon histoire et surtout avec elle, ma petite sœur, qui m'a tant manqué.

Max a posé mes valises sur le pas de la porte et il est allé dormir dans un hôtel non loin. Il a compris que j'avais besoin de temps avec ma sœur et que tout irait bien.

Nous ne nous arrêtons plus de parler, Hope et moi, rattrapant le temps perdu comme nous le pouvons. Elle me raconte que, peu après mon départ, mon père a eu des responsabilités supplémentaires au sein de l'église, l'obligeant à voyager dans tout l'État. Et c'est ainsi qu'il a engagé une gouvernante pour s'occuper de Hope. Elle y a vu un signe du ciel et, ayant tiré les conclusions de ma propre histoire, elle a décidé de profiter au maximum de chacune des absences paternelles. La gentille petite fille qui priait sagement laissait alors la place à la gamine qui dévorait la vie à pleines dents, avide de découvertes, rattrapant le retard accumulé durant des années. Elle a pu se faire des amies, sortir, jouer, aller à la supérette lire des magazines people, parler aux garçons du village, voir des films au cinéma, écouter de la musique à la radio, comme tout adolescent au monde. Le tout dans le plus grand secret. Personne n'a rien dit à mon père – ce qu'il était arrivé à l'aînée de la famille était certainement encore dans toutes les mémoires.

Je crois qu'elle a été plus maligne que moi, plus attentive aux détails, plus patiente, pour s'éviter bon nombre de problèmes.

Elle me confie qu'il n'a jamais prononcé mon prénom depuis le jour où je suis partie. Lorsqu'on lui demandait où j'étais, il répondait que j'étais jeune fille au pair à l'étranger, et il coupait court à la conversation. Ce détail me pince le cœur malgré tout, même si je me doutais bien qu'il allait tout faire pour sauvegarder son image, marcher tête haute, ne rien laisser paraître. Ne jamais avouer que l'aînée de ses enfants portait un enfant illégitime.

Hope me raconte aussi qu'elle fait des études par correspondance. Elle souhaite devenir psychologue. Vu son air si doux et son vécu, je sais qu'elle sera parfaite pour écouter et panser les blessures.

Je lui parle alors de moi, je lui retrace mon arrivée au Pink, j'évoque Dottie et tout ce qu'elle m'a offert, les filles, Max, et surtout, je lui raconte tout sur Lemmy. Pas une fois, elle n'interrompt mon monologue, répondant uniquement

par des « Oh » et de jolis sourires. Elle est fascinée par mon histoire et me répète qu'elle est fière de moi et de ma réussite.

Elle m'explique que durant toutes ces années, elle m'écrivait des lettres : elle me parlait de sa vie, des cours, de ses rêves, et surtout, elle me demandait si j'étais enfin heureuse et libérée. Mais n'ayant pas d'indices sur ma nouvelle existence, une fois les lettres écrites, elles les fermaient et les postaient sans destinataire, juste comme ça, symboliquement. Elle ne semble pas m'en vouloir de ne pas avoir eu le courage d'affronter notre père et de revenir pour elle, jusqu'à aujourd'hui.

Cette nuit-là, alors que nous nous couchons dans mon ancienne maison, un orage se met à gronder, et comme par le passé, Hope se précipite dans mon lit, collant son corps au mien pour chercher du réconfort.

Là, dans le noir complet, elle me confie qu'elle avait toujours su que je reviendrais, que je ne l'avais pas oubliée et que je l'avais toujours aimée malgré la distance et le temps.

Je la serre fort contre mon cœur. Je la rassure en lui affirmant que chaque seconde de mon existence elle a été présente, et que j'ai juste attendu d'être prête pour venir.

Nous sommes restées trois jours ainsi enfermées dans notre monde, partageant des confidences de sœurs, des morceaux de vie.

Le temps file bien trop vite à mon goût et il est déjà l'heure du retour à la civilisation. Lemmy m'attend là-bas dans notre maison et je ne peux pas me permettre de m'éterniser.

Je boucle ma valise, et en arrivant sur le perron, je souris chaleureusement à cette sœur retrouvée :

- Je t'attends à Sacramento quand tu veux.
- Le mois prochain, promis, et j'apporterai les papiers du notaire. Tu vas récupérer ce qui te revient de droit. Et maintenant que nous sommes réunies, plus rien ni personne ne va nous séparer.

Hope est la tutrice de mon père. Depuis l'accident, elle ne se sert que du minimum pour payer les factures du centre où il est placé, refusant de toucher au reste, persuadée qu'elle n'a pas le droit d'en profiter sans moi.

Je l'embrasse et je sors pour la seconde fois de cette maison seule avec ma grosse valise.

La différence est qu'aujourd'hui je ne suis pas abandonnée sur le bord de route. Je sais où je vais, je sais qui doit m'accompagner dans mon périple, et je sais ce que je dois faire de ma vie.

18. *Flower – Moby*

Le retour fut plus long que prévu. Trop excitée à l'idée de retrouver mon fils et de lui parler de sa nouvelle tante, j'ai passé le voyage à me tortiller sur mon siège.

Quand on arrive devant la résidence, je grimpe les escaliers à toute vitesse, Max sur les talons portant ma valise. J'ouvre la porte de ma véritable maison, espérant que Lemmy ne soit pas encore couché. Je tombe alors sur une scène totalement inattendue.

Bradley est assis sur une chaise au milieu de la pièce, les bras attachés dans le dos avec une ceinture, des peintures de guerre sur le visage et une crête d'Indien sur le crâne. Haïttie est couchée dans le canapé en train de lire un magazine et mon fils tourne en hurlant autour de Bradley.

Tous lèvent les yeux. En me découvrant, Lemmy crie de bonheur et me saute au cou.

- Oh, mon petit amour, tu m'as tellement manqué.
- Toi aussi, tu m'as manqué, maman.

De ses petites mimines, il me caresse les joues et mon cœur manque un battement devant tant de démonstration d'amour. Je l'aime à mourir et je le remercie chaque jour d'être dans ma vie.

- Alors, mon lapin, tu t'es bien amusé ?

Il se détache de mon étreinte, et en riant, me montre Bradley :

- Oui, regarde, on joue aux Indiens et aux cow-boys, c'est trop drôle.
- Oui, je vois ça. Mais, pourquoi Bradley est attaché ?
- C'est une idée de tata Haïttie, ça, pas de moi, je te jure !

Je lève mon regard interrogateur sur la fautive, qui ne me répond que par un haussement d'épaules.

– Fallait bien l'occuper, cet enfant, et à un moment donné, faut innover surtout. Ça se lasse vite, les gosses.

– Mouais, tu n'y trouves pas ton compte, là-dedans ?

– Un chouia.

Max entre dans la pièce tout en pestant après les femmes et le poids de leurs affaires, lorsqu'il découvre lui aussi le spectacle qu'offre mon salon. Il ne peut s'empêcher de rire aux éclats en se tordant le ventre.

– C'est bon, tout le monde s'est bien marré, détachez-moi maintenant.

Max attrape alors son smartphone et réplique :

– Pas avant la photo chantage. Qui sait, j'aurai peut-être besoin de tes services de flic, un jour...

Max prend sa photo et salue l'assemblée, prêt à rentrer chez lui. Je le remercie pour tout puis, une fois qu'il est parti, je m'avance vers le canapé, et tout en poussant grossièrement mon amie, je me jette à ses côtés. Je suis usée par tant d'aventures, mais satisfaite du résultat.

– Tu as fait ce que tu devais, Monroe ?

Haitie est inquiète. Je sais que c'est l'unique raison pour laquelle elle attendait ici, enfermée avec Brad. Je pose ma tête sur son épaule tout en attrapant sa main.

– Oui, ça y est.

– Et tu te sens comment ?

– Bien, très bien même. Lemmy, viens voir, mon lapin.

Mon petit garçon aux yeux brillants s'approche de nous et, avec son air grave, il attend devant moi.

– Tu te souviens quand je te racontais ma vie de petite fille ?

Lemmy hoche la tête. Tout en ébouriffant ses cheveux, je reprends donc :

– Je t’ai parlé de ma petite sœur, Hope. Eh bien, je l’ai retrouvée. Et tu sais quoi ? Elle va bientôt venir nous voir, elle voudrait faire ta connaissance.

Le petit sourit, heureux de cette nouvelle, et repart courir autour de sa proie en hurlant « J’ai une tata, j’ai une tata ». Haïttie, qui comprend l’importance de ce que je viens de révéler, me répond simplement en me serrant fort la main, satisfaite que j’aie enfin trouvé ce que je cherchais.

Bradley me regarde, les yeux malicieux, et me dit :

– Bon, t’as trouvé ta sœur, c’est déjà un grand pas. Mais quand vas-tu trouver l’amour ?

– Ohhhhhh, ça, je ne sais pas, personne ne peut le savoir.

– Bradley a des choses à te raconter, ma petite, m’annonce Haïttie, et tu vas en tomber sur le c...

– Le quoi ?

– Rien. Lemmy, pas de gros mots à la maison. Haïttie, attention à ton vocabulaire, s’il te plaît.

– Oui, ohhh, c’est bon ! Tu vas en tomber de ta CHAISE, lance-t-elle exprès haut et fort. Donc, vas-y, toi le flic, raconte voir un peu.

– Si tu me détaches, sorcière.

– Cours toujours mon pote.

– Bon, quelqu’un va me raconter ce qui est si important que ça ou je vais devoir prendre en otage Brady Junior ?

– Qui est Brady Junior ? me demande Haïttie, l’air perplexe, pendant que Bradley me fait les gros yeux.

– Alors, le jour de ton départ, commence Brad en ignorant la question de mon amie, j’étais de service, et vers minuit, j’ai été appelé pour intervenir dans un bar. Un mec un peu trop bourré saccageait la salle. J’arrive donc avec mon collègue et qu’elle n’est pas ma surprise de voir... de voir...

Ne voyant pas où il veut en venir, je m’avance vers lui l’air menaçant pour lui faire comprendre qu’il va falloir activer un peu.

– Terence, ton instit.

– Tu plaisantes ?

– Laisse-le raconter la suite, me coupe Haïtïe, tout excitée.

– Donc, le mec bourré tient à peine debout et hurle qu'elle l'a quitté, qu'il a déconné et je sais pas trop quel charabia. Mon collègue veut le foutre en cellule de dégrisement, donc on le charge en voiture, et là, il se met à pleurer comme une gonzesse. Parce que je connais votre histoire et parce que je suis un homme sensible, j'ai convaincu mon coéquipier de me laisser le ramener chez lui et c'est ce que j'ai fait.

Il s'arrête, attendant de voir si je souhaite la suite ou pas. Ma réaction ne se fait pas attendre puisque je lui décoche une claque sur la cuisse.

– Ça veut dire que tu veux la suite ? me demande-t-il alors que je le fusille du regard. Oui, bon, après je le couche et je me casse. Mais je suis retourné le lendemain pour vérifier si ça allait. Il était vraiment dans un sale état. On a parlé. Longtemps.

– Et donc, raconte, abruti, ce que tu as fait ensuite ? Monroe va trouver ça très drôle, elle aussi.

Bradley, gêné, baisse les yeux au sol, puis comme un enfant qui a fauté, il murmure :

– Je l'ai amené au bar.

– Mais c'était fermé, nous étions mardi.

– Je sais bien...

– Tu... QUOI ? Attends, tu l'as invité à la soirée poker ? Tu plaisantes, Brad ?

– Bah non, il plaisante pas, cet idiot. Il est arrivé la tronche enfarinée à la porte. Dottie a ouvert, et en le voyant là, elle l'a fait rentrer. Je t'épargne les détails de la soirée ?

– Non, je préfère tout savoir.

Je me réinstalle dans le fond du canapé, jambes croisées, avec l'intuition que la suite ne va pas forcément me plaire.

– Bah, tête de gland et tête de nœud se sont installés à la table, et forcément, les questions de Dottie ont fusé. Les paris aussi, d'ailleurs. Tout ça pour en venir au fait que les mecs ont été plumés, et que ton Terence s'est bien confié surtout.

– Comment ça, confié ?

Bradley sourit, fier d'avoir piqué ma curiosité.

- Il a présenté des excuses à toute l'équipe.
- Pardon, des excuses de quoi ?
- Des excuses pour le barbecue ! Il s'en voulait de la manière dont ça s'était terminé. Il s'est expliqué sur sa maladresse, et ensuite il a parlé de toi.

Je suis trempée de sueur. Trop de révélations d'un coup, trop de choses qui se bousculent dans mon esprit, je ne sais plus quoi penser. Entre Bradley qui, un jour, veut le tuer, pour ensuite jouer à la meilleure copine ; puis Dottie qui invite des inconnus à notre soirée poker ; et enfin, Terence qui, malgré son caractère, se confie ainsi si facilement à ces gens... Le monde ne tourne plus rond !

– Il a dit qu'il avait tout gâché, qu'il avait déconné et qu'il regrettait. Il a avoué s'être fait prendre au dépourvu. Il n'a pas réfléchi un instant à ses paroles ni aux conséquences. Il a répété dix fois que s'il pouvait changer quelque chose, il referait tout, depuis le premier jour de votre rencontre pour ne plus perdre de temps.

– Pourquoi ? Pourquoi tu as fait ça, Bradley, toi qui voulais le tuer il y a peu de temps ?

Il plonge ses yeux attendris dans les miens.

– Parce que, depuis ce soir-là, j'ai perdu mon amie. Tu n'es plus la même, tu sembles tout le temps triste, ailleurs, loin de nous. J'ai compris que c'était bien plus important qu'un coup d'un soir. Toi, ma petite Barbie, tu es amoureuse, malheureuse, et tu ne mérites pas ça. Même si, avec le temps, j'aurais pu te faire oublier ce type, c'est certain, plaisante-t-il avant de reprendre plus sérieusement : On a tous le droit à une seconde chance, non ?

Lemmy se blottit dans mes bras, et tout en embrassant le bout de mon nez, me confie :

– Tu as trouvé un amoureux, maman. Et tu sais quoi ? C'est celui que je voulais pour toi.

– Ha, bah, merci pour moi, hein, c'est sympa, intervient Bradley qui est toujours paralysé sur sa chaise et prend l'air vexé.

– Toi, tu dis trop de bêtises, réplique Lemmy, et tu serais mieux avec tata

Haittie !

Cette dernière, qui buvait sa bière, recrache sa gorgée sous l'effet de la surprise.

– Sûrement pas, non.

Je ris. Je me sens légère. Touchée par la peine de Terence, heureuse qu'il veuille arranger les choses. Je me sens apaisée. Ce *road trip*, qui m'a permis de retrouver ma sœur, m'a indéniablement changée. J'ai compris plusieurs choses lors de ce périple, notamment que tout le monde peut trébucher, ne pas agir comme les autres l'attendent, l'essentiel étant de toujours être apte à un moment à s'analyser et à demander pardon pour ses erreurs de parcours. C'est en faisant que nous apprenons.

Le cœur léger, j'embrasse mon petit homme.

– Allez, lapin, au lieu d'essayer de caser les grandes personnes, détache tonton maintenant. Et au lit ! Demain, une longue journée nous attend. D'ailleurs, Bradley, tu fais quoi demain ?

– Moi ? Rien. Pourquoi ?

– Parce que je vais avoir besoin de tes services de flic. Mais là, pour le moment, je dois téléphoner à Dottie. Haittie, tu peux rester encore un peu avec Lemmy, le temps qu'il se prépare pour dormir ? Je vais m'enfermer dans la chambre pour téléphoner.

– Pas de soucis.

– Eh, Haittie ?

– Oui ?

– Détache Brad, et sur-le-champ.

En haussant les épaules, elle se tourne vers l'Indien et le libère tout en le menaçant de réitérer l'expérience s'il ose sortir une seule blague salace.

Je ferme la porte de ma chambre, et tout en m'installant dans mon lit douillet, je compose le numéro de téléphone de la seule personne de mon entourage qui a assez de recul sur la vie et qui détient quelques réponses qui me sont nécessaires en ce moment.

- Dottie ?
- Oui, Monroe.
- Je suis prête.
- Alors, je suis là.

Deux heures durant, nous sommes restées enfermées dans notre bulle. Le téléphone, c'est plus facile pour certaines démarches. Pas besoin d'affronter le regard de l'autre.

Je lui ai enfin raconté les pages manquantes de ma vie, celles qu'elle ne connaissait pas encore. J'ai parlé de mes parents, de mon éducation si stricte. J'ai décrit la violence de mon père, raconté l'histoire de Lemmy, la mort de Conrad, mon départ précipité. J'ai enfin révélé l'existence de cette sœur perdue, puis retrouvée.

Une fois cela fait, et seulement à ce moment-là, j'ai parlé de Terence, de notre histoire qui a démarré à grande vitesse sur l'autoroute du plaisir charnel. J'ai expliqué ce qu'il s'était passé ce fameux soir.

Alors, après un long silence, elle a commencé à me raconter des bribes de leurs soirées seuls à cette table pour conclure par :

– J'ai passé pas mal de temps avec lui et je peux te dire qu'il paraît fort et déterminé à l'extérieur, mais au fond, c'est tout le contraire. Je ne sais pas quelle ombre plane sur lui, mais il a peur de décevoir. Il a mis du temps à se rendre compte de ce qui est bon ou non pour lui, à trouver ce qui le rend heureux. Il a eu peur d'avouer que tu comptais pour lui, mais peur aussi de s'excuser. Il t'aime, mais il ne sait pas comment faire. Est-ce si grave ?

Les larmes coulent sur mes joues, mes mains tremblent. Il est venu demander de l'aide et s'excuser devant des inconnus, seul devant ce groupe si impressionnant. Il a fait plus que ce que j'attendais de lui, il m'a prouvé qu'il ne m'avait pas abandonnée. Et en refermant mes blessures, je suis enfin capable de voir qui il est, de lui faire enfin réellement confiance.

Tout le monde trébuche, mais peu de gens sont aptes à analyser et à reconnaître leurs écarts. Je croyais avoir tout perdu il y a encore une semaine, et en l'espace de quelques heures, je peux entrevoir de nouveau les rayons du soleil

à travers mon obscurité. Rien n'est gagné avec Terence, mais je veux lui offrir la chance de s'expliquer, comme tout être humain le mérite.

J'ai retrouvé ma sœur. J'ai tenu ma promesse et je sais qu'une nouvelle page va s'écrire entre nous deux. Une enfance brisée, deux petites filles séparées que le destin réunit à nouveau.

C'est Terence qui m'a donné la force de retourner la chercher, le jour où je pensais l'avoir perdu, lui.

Au final, je n'ai perdu personne en cours de route, j'ai juste bifurqué à un moment donné sur d'autres sentiers, et à l'heure actuelle, je vais tous les retrouver.

Terence est le premier et le dernier qui m'a assez fait vibrer pour trouver la force de me dépasser et d'affronter mes peurs. Celui qui fait battre mon cœur de mille façons, celui qui fait briller mes nuits. C'est lui le dernier, celui que je vais aimer jusqu'au bout, je le sais.

19. *Love on the Brain* – Rihanna

J'ai passé la journée à angoisser, à tout me repasser en tête. Tour à tour, je trouvais que c'était ingénieux comme tout ou complètement idiot.

Haitie n'a fait aucun commentaire sarcastique, même si je ne suis pas persuadée que mes plans lui plaisent réellement. Elle ne peut pas s'empêcher d'angoisser pour moi, mais aujourd'hui, je n'avais pas besoin de stress supplémentaire et elle l'a senti.

Il est presque vingt heures, je suis prête depuis des lustres, assise au bar, attendant que tout le monde arrive enfin.

– Mais qu'est-ce qu'elles fichent, ce soir ?

Je grogne tout en tapant mes ongles contre le marbre du comptoir, le regard braqué sur les portes du vestiaire, maudissant les filles.

– Tu continues de faire ce bruit avec tes doigts, je te les coupe, petite.

Max lit son journal à l'autre bout du comptoir, et en voyant son regard sombre et féroce, je stoppe et pose mes mains sur mes genoux, lissant le tissu de ma robe bustier.

Je suis apprêtée comme jamais, belle, sexy, déterminée. Arizona est arrivée en courant cet après-midi chez moi, paniquée par mon appel – je la suppliais de m'apporter un truc qui ne ressemble pas à un sac-poubelle. Elle a opté pour une robe bustier rose, s'arrêtant juste en dessous de mes genoux, si moulante qu'il m'a fallu quelques minutes pour la passer en entier. Mes cheveux sont bouclés juste ce qu'il faut, et aux pieds, j'ai des talons aiguilles de plus de douze centimètres, roses avec un nœud blanc aux talons. Ari a sifflé et a trouvé que je ressemblais à une pin-up des années 1950.

La porte s'ouvre enfin, dévoilant mes amies, marchant lentement tout en

bavardant tranquillement.

Je saute alors de mon tabouret :

– C’est pas trop tôt. Alléluia, mes sœurs.

– Oh, ça va, doucement Barbie, il n’est que vingt heures, tu vas te faire des nœuds au cerveau un jour, tu sais.

– La ferme, Blue. Bon, on y va. Max, sert à boire, Ari, monte le son, on a du fric à ramener.

– Heu, normalement, Monroe, c’est moi qui dis quoi faire, tu te souviens ?

– Oui, mais ce soir, elle a le feu au derrière, la petite, et l’extincteur est en rade.

Max rit de sa réponse, ce qui me fait lever les yeux au ciel, exaspérée et pas en état de rire.

Tout le monde se met en place, en rond autour d’une table, les verres de shot à la main. Avec *Iko Iko* en fond musical, on trinque tout en se souhaitant bonne chance pour cette nouvelle nuit qui débute.

Il est vingt-deux heures et, d’après notre plan, ça ne devrait plus tarder. Je suis derrière le comptoir ce soir. On a échangé avec Blue.

C’est au moment où je sers une bière à un client, que Max siffle depuis l’entrée du Pink. Mon sang ne fait qu’un tour, c’est le signe : ils sont là.

Je me cache dans un petit coin pour garder l’effet de surprise et retrouver mon souffle.

Bradley est en tenue de flic, avec deux de ses collègues. Au centre, il y a Terence. Je ne l’ai pas vu depuis des jours, et en sa présence, mon ventre se contracte instinctivement. Sa beauté est à couper le souffle, à chaque fois elle m’émerveille un peu plus.

Je vois à son visage qu’il ne doit pas comprendre ce qui lui arrive. Bradley était censé l’amener au bar, et ce, par n’importe quel moyen. Je commence à regretter d’avoir insisté sur ce dernier point. J’espère qu’il n’en a pas trop

profité.

Je réajuste ma robe. Je suis angoissée, je ne sais pas si je vais avoir la force de faire ce que j'ai prévu.

Les garçons s'installent à la table que Blue a gardée spécialement pour eux. Une fois qu'ils sont tous assis, Arizona tamise la lumière et Dottie grimpe sur le comptoir, un boa jaune fluo autour du cou, sa cigarette dans la main.

– Mesdames et messieurs, j'espère que vous passez un bon moment. Une fois n'est pas coutume, l'une d'entre nous va prendre la parole. Un jour, un homme ici a osé désavouer une Pink, ici même sur son territoire.

Les femmes de l'assemblée se mettent alors à siffler avec leurs doigts, huant le criminel.

– Il a eu honte d'une des filles de l'équipe devant ses amis.

– Houuuuuuuuuuuuuuu !

– Je suis bien d'accord avec vous, mesdames. Le souci, c'est qu'ici nous sommes mi-femmes mi-Pink. Et on a un problème de taille, voyez-vous. Cette Pink crève d'amour pour ce type, et malgré ses erreurs, malgré les difficultés qu'ils doivent affronter, elle voudrait essayer d'avancer. Ils ont perdu trop de temps. Ils sont fous amoureux, mais ils ne font rien comme tout le monde et ils font tout de travers. Alors, ce soir, on va leur filer un coup de pouce.

La foule applaudit la maîtresse des lieux, celle qui semble avoir tout vécu et qui s'assume, parfois un peu trop, avouons-le.

– On va prouver à ce mec de quoi on est capables, nous, les filles. Et qu'on a besoin de personne pour se libérer, pas vrai ? On va lui prouver que, quand on aime, on est prêtes à tout.

Harper et Blue choisissent ce moment pour dérouler une pancarte que je n'avais pas du tout demandée et qui me surprend venant d'elles. Il y est noté : « Silence, homme, quand la femme parle, tu te tais. » Je glousse devant cette phrase totalement idiote, mais bien à l'image de ces drôles de filles.

Haitie me lance le micro, tout en me faisant un clin d'œil, et me claque les fesses, m'invitant alors à commencer.

– C’est à toi, tu ne peux plus reculer. Pour la pancarte, c’est une idée de la vieille peau, hein, je n’ai rien à voir là-dedans.

– Je l’adore, ça permet de faire retomber la pression.

Je l’embrasse sur la joue, et timidement, j’approche ma bouche du micro. Portée par la force de mon amour, je monte à mon tour sur le zinc.

Je ferme les yeux. Si je croise son regard ténébreux, je vais me mettre à pleurer et je vais regretter.

La salle est plongée dans le silence, chacun attendant ce qui va se passer. Une fille debout sur le comptoir d’un bar de Sacramento, forçant les clients à être témoins de ce qu’elle va bien pouvoir faire. C’est un pari risqué, pour moi, pour lui, pour le bar, mais après tout, si les gens viennent ici, c’est aussi pour oublier et vivre quelque chose d’inédit.

J’ouvre les yeux et je vois une salle comble. Tous les clients sont debout, les yeux rivés sur moi, les sourires figés. Je croise enfin son regard, il est comme paralysé sur sa chaise.

Possédée par une force invisible, j’entame mon discours, celui que j’ai préparé des heures durant cet après-midi devant Dottie et Arizona. J’espère qu’il comprendra la symbolique de ce que je suis en train de faire : moi qui ai si peur du regard des gens, peur d’être trahie, je vais me confier à lui, mais aussi devant des témoins. Je vais vaincre ma plus grande peur.

– Durant des années, je pensais ne pas avoir droit à l’amour. Le grand amour. Il m’a filé entre les doigts et j’en ai conclu qu’il ne m’était pas destiné, qu’il ne me serait *jamais* destiné. Mais c’était sans compter sur *lui*. Il m’a forcé à livrer la plus grande bataille de ma vie, celle que je devais gagner. Il m’a prouvé que j’étais quelqu’un, et même s’il a été maladroit, même s’il a fait une erreur, je comprends à présent que ce n’était pas souhaité, pas pour me faire du mal. Parce que cet homme est finalement comme moi, un être qui se cache pour éviter de souffrir et surtout de décevoir son entourage. Chacun à notre tour, nous avons abandonné l’autre. Mais malgré tout, nous sommes attirés l’un vers l’autre comme des aimants. Mais je sais maintenant que c’est avec lui que je veux continuer d’avancer. Il faut de tout pour faire un monde, mais il me faut toi pour

faire le mien, alors Terence, si tu le veux...

Ma voix se brise sous le coup de l'émotion. Des applaudissements retentissent. Bradley se lève et siffle avec ses doigts tout en hurlant :

– Bien joué, Barbie, houuu !

Je ne bouge pas, je hoche simplement la tête délicatement, puis de ma petite voix de femme enfant, je dis dans le micro :

– Un jour, je me pensais seule au monde, je me pensais trop cabossée pour être aimée, trop différente pour être appréciée, pas assez bien pour être regardée. Puis je t'ai rencontré. Tu es mon opposé, ma moitié, et depuis que tu n'es plus à mes côtés, j'ai compris l'importance que tu avais déjà prise dans ma vie. Pour moi, aimer n'est pas une évidence, personne ne m'a jamais montré comment faire. Mais une chose est certaine : tout être humain a le droit de se tromper, et celui qui aime se doit de l'excuser. Je ne sais pas si tous les matins seront ensoleillés et si tous les orages disparaîtront de notre univers, mais je peux affirmer que malgré nos différences, je ne veux plus vivre un seul instant sans toi à mes côtés, parce que sinon, plus rien n'aurait de sens.

Les larmes coulent sur mes joues, l'air me manque, je suffoque, émue par ce que je viens de réaliser.

Terence se lève alors, et d'un pas déterminé, il se dirige droit vers moi. Il me fait descendre du comptoir, puis glisse ses énormes mains chaudes de chaque côté de mon visage et, bercé par le silence de la salle, il répond enfin :

– Je t'ai aimée dès le premier regard dans cette salle de classe. Je t'ai aimée pour chaque parcelle de ta personnalité. Je t'ai aimée pour ton audace, ton courage, ta détermination, ton entrain. J'ai tout aimé chez toi et je suis admiratif de la femme et de la mère que tu es. J'ai tout à apprendre de toi, parce que je suis un crétin, parce que je suis égocentrique, macho, parfois persuadé d'avoir raison sur tout. Mais je veux changer tout ça pour toi. Tu es la seule pour qui ça vaille le coup de me faire arrêter et traîner de force dans un bar par des flics, parce que tu es la seule qui me montre qu'on peut être fragile et fort à la fois, mais surtout qui me donne envie de devenir un homme meilleur. J'aurais dû m'excuser, Monroe, et je te dois des explications, mais sache que je n'ai jamais, jamais eu

honte de toi.

Ce sont les paroles dont je rêvais. Mon cœur se gonfle d'espoir autant qu'il se serre d'angoisse. Je suis amoureuse de lui et il fallait que je le lui prouve pour l'inviter à s'ouvrir. Mais suis-je prête à tout accepter ? Suis-je assez forte pour tout encaisser ? Et s'il me reniait à nouveau en me donnant ses explications ?

20. *Ghost* – Alexandre Sookia

Terence se jette presque sur Haïti pour réclamer ses clés de moto. Après un long silence, elle lui lance le trousseau. Mon apollon ne marche pas, il court. J'ai beaucoup de mal à le suivre, mais une fois dehors devant la bécane, il redevient l'amant attentionné que je connais. Il glisse délicatement le casque sur ma tête, tout en me souriant amoureuxment. Nous grimpons et je me colle à lui aussi fort que je peux, pour sentir les vibrations résonner entre mes cuisses. Terence prend alors le large avec moi, sur cette moto, nous faisant traverser la ville à folle allure, ne laissant que les néons des bars éblouir notre route.

C'est un peu ça notre histoire : une course effrénée. C'est tout ou rien, maintenant ou jamais, sans rien pour nous faire ralentir.

Il y a des moments dans la vie où avec certaines personnes, vous ne pouvez pas garder le contrôle. Vous vous devez d'aller plus loin, plus vite, c'est inexplicable. C'est peut-être inconcevable pour certains, mais c'est ainsi. Plus fort que tout, plus fort que la raison, totalement insensé.

Entre lui et moi, tout va vite depuis le départ, et je suis incapable de ralentir la cadence, incapable de me poser et de patienter. C'est comme si durant des années un volcan avait sommeillé en moi et qu'aujourd'hui enfin il se réveillait.

Dottie a raison. Peut-être qu'il faut être un peu cabossé avant d'être enfin à la hauteur. Peut-être qu'il faut vivre des choses positives, mais aussi négatives, pour enfin être apte à apprécier la valeur des petits bonheurs de la vie.

Quand Terence ralentit et se gare, je comprends alors ce qu'il a en tête, et des larmes s'échappent de mes yeux. Il ne pouvait pas faire mieux. J'ôte mon casque, il voit mes larmes couler, et délicatement, il passe son doigt sur ma joue en me glissant :

– Il est temps si nous voulons tourner une page et en écrire une nouvelle sans ratures. Un chapitre à quatre mains, comme nous le souhaitons nous, et personne

d'autre.

Nous entrons alors dans l'aéroport, main dans la main, soudés comme jamais, prêts à affronter nos vies passées. Nous traversons le hall calme, pour aller au fond, tout au fond, près d'une vitre, et nous nous installons sur deux bancs dos à dos, pour enfin déposer les armes.

Terence soupire. Je peux sentir la tension dans son échine, comme s'il cherchait le courage nécessaire pour enfin me parler. Puis de sa voix suave et sensuelle, il brise le silence :

– Je n'ai pas de secrets, pas de passé torturé, rien qui puisse expliquer mon comportement lâche et intolérable. Je suis moi, un gosse trop aimé, trop écouté, trop poussé. Petit, j'étais hors de contrôle, cherchant les limites, attiré par le danger. Adolescent, j'étais encore plus intenable, poussant ainsi mes parents à se résigner et ne plus me regarder qu'avec désolation. Je sortais, couchais, buvais. Je voulais explorer mes propres limites. J'étais juste un gamin qui avait tout et voulait plus, toujours plus. Tout en montrant que je pouvais décider seul sans eux, les laissant ainsi loin de ma destinée, refusant de rentrer dans leur moule. Une rébellion normale... je pense ! Mon père et ma mère s'aimaient plus qu'il n'est envisageable. Du moins, c'est le souvenir que je veux conserver. Mais un jour, ma mère est tombée malade et mon père a perdu tous ses repères. Lorsqu'elle est décédée, il n'avait plus d'âme, il était mort avec elle ce jour-là. Il était seul sur son rivage, et moi sur le mien. Nous ne savions plus communiquer, nous écouter, nous regarder. Alors, comme un bon fils, pour tenter de lui donner un peu de baume au cœur, j'ai fait des promesses. Je me suis rangé dans le droit chemin, pour devenir celui qu'ils rêvaient le jour de ma naissance. Celui qui allait faire leur fierté. J'ai promis de me construire une jolie vie, de faire des études qui me permettraient d'avoir un bon boulot, de m'insérer professionnellement avant de me soucier du reste. C'est ce que j'ai fait. J'ai enseigné, j'ai acheté un appartement, je me suis rangé dans une case qui avait de l'importance pour lui. Et enfin, j'ai vu dans ses yeux la fierté et l'apaisement. Puis doucement, il s'est éteint après des années de lutte et de solitude, le cœur brisé par la disparition de ma mère, car il savait que pour moi tout était enfin OK et qu'il avait fait ce que ma mère voulait. Il partait l'esprit soulagé.

Terence s'arrête, reprenant son souffle, replongeant dans son histoire personnelle.

– Lorsqu’il est mort, mon oncle que je ne vois que très rarement a alors décrété qu’il devait prendre le relais. Me surveiller, me tranquilliser. J’héritais de tout, j’étais seul, et il avait peur que ma folie ne revienne au galop. C’est ce que tu as entendu ce soir-là. Il me téléphonait comme chaque mois, pour vérifier que ma vie n’était pas que vices et débauche, que je tenais toujours la barre fermement. Et malgré mon passé, ma crise d’adolescence assez terrible et ses conséquences, malgré leur absence, je ne veux pas les décevoir de là-haut. Je leur ai fait trop de mal et je refuse de recommencer. C’est pour ça que ce soir-là j’ai caché notre histoire, ton existence. Non que j’aie honte, bien au contraire, mais parce que je voulais attendre d’être certain que, toi et moi, c’est pour la vie pour enfin te montrer au monde entier. J’ai eu beaucoup trop de femmes dans ma vie pour qu’on me prenne au sérieux du jour au lendemain, tu comprends ?

– Oui... Je comprends.

Le soulagement m’envahit et une forme de culpabilité gronde en moi, me forçant à me souvenir de la façon dont je l’ai jugé si rapidement.

– Mais lorsque tu es partie, lorsque tu m’as laissé seul, j’ai su. Le temps n’a rien à voir en amour. Je comprenais que c’était toi, la seule et l’unique, même si cela ne faisait que quelques semaines qu’on se fréquentait. À quoi bon attendre des années ? Autant profiter de chaque seconde dès le départ et ne pas perdre de temps, car demain est incertain.

Je pleure toutes les larmes de mon corps. Je suis remuée par tant de confidences. Lui, mon amant ténébreux que je pensais dur comme un roc, maître de tout, est finalement toujours cet enfant désireux de ne pas briser la confiance de ses parents, de les rendre fiers même de là-haut.

– Me pardonneras-tu, Monroe ?

– Tu avais tes raisons, Terence. Toi aussi, tu as souffert. C’est juste que j’allais mal, et pour quelqu’un de terrifié par les regards et les jugements, comme moi, c’était comme une trahison. Ce soir-là, j’ai été frappée par plusieurs choses, pas sur toi, mais sur moi. Je pensais avoir dépassé certaines douleurs alors qu’en réalité, c’était là, en moi, vivant et aspirant toute ma capacité à croire au bonheur. J’avais beau être Monroe, cette mère de famille qui livre dix combats en même temps, j’étais aussi toujours Face, cette petite fille qui a été abandonnée. Ce soir-là, j’ai réalisé que je devais guérir, panser mes plaies. Comment aimer quelqu’un si tu ne t’aimes déjà pas toi-même ? C’est pour ça

que je ne pouvais pas entendre tes explications. Alors, ne me demande pas pardon, c'est moi qui m'excuse.

Terence se lève enfin et vient se placer face à moi. Nos regards se croisent. Je peux voir des larmes couler le long de son doux visage.

Lui, mon amant fougueux, lui mon amoureux qui se dissimulait derrière un costume et des lunettes, derrière un rôle important, n'attendait en réalité que l'instant où il allait pouvoir être lui et pas celui qu'on attend. Il attendait de pouvoir montrer le fond de son cœur et d'être aimé comme il le mérite. Finalement, on en revient tous au même point.

On a beau grandir, mûrir, bâtir une vie, on sera toujours les enfants d'hier, impactés à un moment donné par notre histoire, nos parents, leurs attentes, leurs exigences.

À nous de savoir construire ou reconstruire sur ces fondations, car nous sommes les architectes de notre vie. À nous de décider.

21. *Sign of the Times* – Harry Styles

De retour au bar alors qu'il est déjà fermé et que le nettoyage est bien avancé, nous nous installons à une table avec tous mes amis et Terence ne me quitte pas des yeux.

– Je tiens à le dire, Monroe : ce que tu as fait pour moi ce soir était incroyable. Alors, si tu es prête, je le suis également, me murmure-t-il, et si tu me demandes de t'épouser parce que nous ne faisons rien comme les autres, je l'accepte.

– En fait, tout à l'heure, debout dans sa robe de pin-up, elle voulait juste te demander de sortir avec elle, hein ! Un rencard, point barre, réagit Haïttie.

Tout le monde se met à rire de cette intervention.

– Effectivement, je voulais un rencard, mais si tu veux plus, comme je suis folle, et que je ne fais rien comme personne depuis le début, je dis oui aussi.

Le visage de Terence affiche le plus beau des sourires, ses yeux brillent de mille feux, et sous les applaudissements, nous nous embrassons passionnément, heureux de nous retrouver, heureux de nous être confiés, heureux de réaliser que plus jamais nous ne serons séparés.

Mes amis s'approchent de nous, nous félicitant et nous embrassant joyeusement. Bradley frappe dans la main de Terence en lui criant :

– Sans rancune, mec, mais si je ne t'avais pas foutu les menottes, ça n'aurait pas été aussi jouissif.

Je me tourne vers Arizona pour l'enlacer fermement.

– J'ai compris, ça y est, Ari.

Elle me caresse tendrement les cheveux et me gratifie d'un sourire maternel.

– Je suis contente, Monroe, tu es enfin délivrée.

Dottie qui a entendu la fin de la conversation s'avance et me confie à son tour :

– Il était temps. Malgré la difficulté, tu as enfin sauté de l'autre côté, tu peux être fière de toi et de ce que tu es devenue. Moi, je le suis.

Je me jette à son cou, et tout en pleurant, je lui glisse :

– Merci, merci pour tout, Dottie, je dois tant au Pink. Je t'aime.

– Et ça recommence, les chialeries, grogne Haïtjie comme à son habitude. Vous pourriez vous tenir, nous sommes dans un lieu public.

Je lui tape l'épaule tout en ajoutant :

– Tu vas me manquer, toi aussi.

Elle a un faible sourire, mais reprend vite son déguisement de guerrière. Les filles montent le son de la musique et se mettent à danser, comme pour prolonger cette soirée unique. Terence attrape ma main et me tire derrière lui vers les vestiaires avec un air gourmand sur le visage.

– Tu vas l'avoir ta fessée, chanceuse, crie Blue à mon attention.

Je n'ai pas le temps de répondre à ce commentaire déplacé car nous atteignons déjà l'espace privatif du personnel. À peine la porte est-elle refermée que Terence me plaque contre le mur.

– Je ne suis pas patient, tu le sais, je crois.

– Je n'ai jamais dit que je voulais d'un mari patient.

En poussant un grognement animal, il plaque sa bouche contre la mienne. Sa main remonte le long de ma jambe pour relever ma robe.

– Cette robe me rend fou. Te voir sur scène dans cette tenue m'a filé l'érection de ma vie.

– J'espère bien ! J'ai eu un mal de chien à l'enfiler.

J'ai envie de lui à n'en plus pouvoir. Terence ressent apparemment la même chose car il m'embrase, puis me retourne face à la porte. Il trouve la fermeture de ma robe pour la faire glisser précipitamment. Cela fait, il tire sur le tissu pour faire tomber le tout au sol, me laissant ainsi en string et talons aiguilles.

Je sens alors son doigt glisser légèrement sur la raie de mes fesses et, sans attendre, il se glisse dans ma fente trempée. Je gémiss à son contact, libérée de toute la pression de la soirée, assoiffée de ses caresses, en manque de lui depuis tant de jours.

Dans un geste, il arrache mon string, puis écarte mes jambes et me penche en arrière. Je lui tends ma croupe, je m'offre à lui entièrement, le suppliant même de venir trouver sa place rapidement. Le bruit de sa braguette se fait enfin entendre, mais il décide de me retourner, me forçant à lui faire face. Puis délicatement, son gland humide vient se frotter contre mon sexe pour enfin pénétrer en moi, sans qu'il me quitte du regard.

Il est là où il doit être, avec moi, en moi.

Je ferme les yeux et je gémiss de plaisir en le sentant aller et venir à sa guise dans mon intimité.

– Dis-moi, dis-moi que tu m'aimes, Monroe, dis-moi que jamais plus tu ne me quitteras.

– Je t'aime, Terence, je t'aime et jamais je ne partirai. J'en mourrais.

– Oh, putain !

Il pose sa tête sur ma poitrine tout en grognant. Ses mouvements se font un peu plus rapides, et je sens que je ne vais pas tarder à sombrer de l'autre côté. Mon corps commence à trembler, mon ventre brûle, mes tétons sont durs au point de me faire mal. Je halète à chaque coup de boutoir, bercée d'avant en arrière, sentant son sexe durcir en moi.

– Jouis, ma belle, libère-toi.

Je me laisse aller et je hurle. Il n'en faut pas plus pour que Terence se joigne à moi. Son sexe gonfle une dernière fois, et enfin je sens la semence couler en moi. Je suis essoufflée par cet orgasme incroyable, incapable de bouger, les

jambes flageolantes. Cette étreinte n'avait rien à voir avec les précédentes. L'aveu de nos sentiments a tout changé.

Terence se retire tout en me retenant d'une main, surveillant que je ne m'effondre pas.

– Monroe, je crois qu'on a oublié l'emballage...

Merde, oui, il a raison.

– Je n'ai couché avec personne depuis des années et j'avais fait les tests.

– Je les ai faits aussi.

Je le crois. Cette fois-ci, j'ai foi en l'avenir, je sais qu'on fera les choses bien. Et qu'il restera, lui. Quoi qu'il arrive, il affrontera cela avec moi. Je plonge mes yeux dans les siens.

– On ne fait rien comme personne, constaté-je à nouveau.

– Je t'aime, Monroe.

– Je t'aime, Terence.

Il me tend la main, glissant ses doigts dans les miens.

– Suis-moi, me demande-t-il avec un regard amoureux.

Je réponds par un timide sourire. Je ne peux qu'accepter cette main tendue, et à cet instant précis, je mets ma confiance en lui car je n'ai plus peur de rien.

Épilogue : *Different Pulses* – Asan Avidan

Un an plus tard.

Je suis là, enfermée dans la chambre de la grande villa, angoissée comme jamais. Arizona et Blue s'affairent autour de moi, vérifiant que ma robe est bien lisse et sans défauts.

– Parfaite, approuve Dottie en me rejoignant.

Je ne peux que lui répondre par un petit sourire timide, tout en laissant couler une larme de mes yeux.

Ari passe le bout de son doigt sur ma joue pour éviter que je massacre mon maquillage. Je suis à Miami, et dans quelques minutes, je vais écrire un nouveau chapitre de mon existence. Tant de chemin parcouru depuis cette nuit glaciale où j'ai quitté ma région natale et où j'ai tué Face à tout jamais.

Je n'aurais pu imaginer alors une si belle histoire. Et si l'on me demandait de récrire quelque chose pour modifier une ligne, contre toute attente, maintenant, je refuserais tout changement. Je signerais les yeux fermés une seconde fois.

Monroe est la femme que j'ai toujours aspiré à être. Aujourd'hui, je mets un point final à mon passé et je me tourne vers mon avenir, le cœur léger et apaisé. Confiante !

Je suis entourée de la meilleure des familles. Des gens que j'ai pris comme ils étaient, avec leurs propres démons, leurs traits de caractère, leurs visions de la vie, et qui m'ont aimée comme je suis, pour ce que je suis, sans masque, sans filtre pour me dissimuler.

Hope s'avance vers moi vêtue d'une sublime robe bustier rose pâle, et après un léger baiser sur ma joue, elle le dit :

– Voici quelque chose de bleu.

Je tends la main et elle m’offre alors une magnifique rose bleue, puis elle la glisse dans mes cheveux la faisant tenir par une petite barrette. Je suis allée chercher ma sœur, comme je l’avais juré et elle m’attendait. Elle a grandi, mûri, c’est une belle jeune femme que j’ai devant moi. Je sais que son avenir brillera de mille feux. Nous avons maintenant une vie tout entière pour parler de nous, de ces années perdues, et j’ai déjà hâte de pouvoir entendre tout ce qu’elle va me confier. Depuis nos retrouvailles, elle a pris plusieurs décisions importantes. La maison de nos parents est vendue, et Hope s’est installée à Sacramento. Nous ne pouvons plus passer un seul jour loin l’une de l’autre. Là-bas, rien ne la retenait, notre père étant dans un état plus proche de la mort que de la vie. Hope passe jouer avec Lemmy chaque soir. Dès le premier regard, une grande complicité est née entre eux. Elle fera une merveilleuse psychologue : je suis fière de la femme qu’elle devient.

Un nouveau chapitre s’offre à nous, et nous allons nous-mêmes décider de la façon dont il s’écrira.

Arizona s’avance ensuite et me dit :

– À mon tour. Voici quelque chose de neuf. J’ai longuement hésité, mais il m’a semblé que c’était la chose la plus adaptée.

Dans sa paume, elle tient un collier en or blanc avec un pendentif représentant une étoile. Mon cœur fait une pirouette dans ma poitrine, je suis incapable de bouger et de prononcer un mot tellement je suis éblouie par ce bijou, mais surtout par tout ce qu’il représente. Les filles savent que c’est notre façon à moi et à Lemmy depuis toujours de nous dire que nous nous aimons, un amour sans failles et sans limites, un amour indestructible si fort et si lumineux qu’il monte jusqu’au ciel étoilé. Par ce cadeau, je comprends également le message de mon amie, l’amour qu’elle me porte, mais qu’elle est incapable d’exprimer. Elle préfère me le montrer par ce geste.

Je me jette à son cou, et délicatement, au creux de l’oreille, je lui réponds :

– Merci, moi aussi, je t’aime, Ari.

Elle se recule un peu mal à l'aise par cette démonstration d'amour, puis elle fait place à sa mère, Dottie. Elle est là devant moi dans une robe rouge et noir, assez courte et dévoilant ses formes généreuses, plus belle que jamais. Sans un mot, elle prend ma main et y glisse une bague en argent, un peu abîmée, mais dont la pierre brille de mille feux. Un solitaire. Je reconnais cette bague : c'est celle que Dottie porte depuis toujours, la bague que sa mère lui a offerte lorsqu'elle a quitté la maison.

– J'ai eu cette bague le jour où j'ai décidé de voler de mes propres ailes, m'explique-t-elle. Ma mère savait que j'avais besoin de vivre pour moi, et elle sentait au fond d'elle que, pour pouvoir accomplir de grandes choses dans ce monde, je devais me libérer de tout. Tu as prouvé que tu volais seule et de la manière la plus belle qui soit, tu es l'exemple à suivre, un modèle pour toutes les femmes. Tu t'es battue comme une lionne, tu vis pour ton fils et tu ne laisses personne te dicter ta vie. Cette bague arrive peut-être trop tard, mais je crois qu'elle te revient aujourd'hui bien plus qu'à moi. Je te souhaite tout le bonheur du monde, Monroe.

Il n'en faut pas plus pour me faire fondre en larmes dans ses bras, les bras de cette mère, grand-mère, amie. Je suis décontenancée par tout ce que ces femmes font pour moi. Je sais que le combat que je viens de livrer n'est en rien solitaire, c'est le travail d'une équipe tout entière. Elles ont été présentes dans les bons et les mauvais moments, sans jugements, sans arrière-pensées, juste dans l'ombre, tapies dans un coin, surveillant que je ne m'effondre pas, et prêtes, au cas où, à me remonter à la surface.

Harper et Haïttie choisissent ce moment d'émotion pour nous rejoindre.

– Bordel, il n'est que dix heures et ça chiale déjà. Tuez-moi ! s'exclame Haïttie.

Nous nous mettons à rire tout en séchant nos larmes, puis je me tourne vers le miroir, vérifiant une dernière fois mon reflet. J'y vois une jolie femme blonde, les cheveux ondulés, ornés de la belle fleur de Hope. Ma robe est plus somptueuse que dans mes rêves. Longue jusqu'à mes chevilles, blanche, dans un tissu satiné brillant. Pas de bretelles, un simple bustier comprimant ma poitrine, et si près du corps qu'elle est comme une seconde peau, laissant apparaître mon ventre rebondi que je ne cesse de caresser. Ce soir-là, le soir où j'ai osé sauter

dans le vide sans filet, le soir où Terence m'a avoué son amour éternel, un petit « nous » est arrivé en secret. Il était comme un point final aux chapitres précédents, et comme un prologue aux suivants. On dit qu'un enfant choisit le jour où il arrive dans une famille, celui-ci ne pouvait trouver meilleur moment.

Je voulais ma robe simple, sans chichis, à l'image de mon histoire avec Terence, et en me voyant là ainsi, je sais que c'est le meilleur choix possible pour raconter notre histoire d'amour.

Dottie frappe dans ses mains et s'adresse à l'assemblée tout en allumant une cigarette :

– Mesdames, il est l'heure. Bougez vos culs.

Toute la petite troupe va pour quitter la chambre quand, dans l'embrasement de la porte, apparaît Max. Il porte un élégant costume noir, une chemise blanche, et dans la petite poche de sa veste, une rose bleue pour aller avec celle que je porte dans ma chevelure dorée. Il semble mal à l'aise habillé ainsi, gesticulant sur ses deux jambes et tirant sur ses manches, mais moi je ne peux que tomber sous le charme de ce bel homme qui en impose par son physique et son charisme.

Lorsque nous avons parlé du mariage, il y avait deux évidences à mes yeux : me marier ici à Miami en petit comité, sur la plage privée de Dottie, dans cette maison de famille pleine de nos secrets et de nos histoires ; mais surtout, je ne me voyais remonter cette allée qu'au bras d'un seul et unique homme : Max. Mon protecteur, mon ami, et tellement plus encore. Il m'a protégée comme un père. Max me tend son bras et me glisse :

– Je crois qu'on y est.

– Je crois, oui.

J'accepte alors ce bras qui m'a tant soutenue durant le passé, et ensemble nous nous dirigeons vers l'escalier menant à cette nouvelle ère. Nous sortons par la baie vitrée menant au jardin et à la plage. Je peux alors admirer ce que tous cachaient depuis vingt-quatre heures.

Sur le sol est installé un tissu blanc indiquant le chemin à prendre, allant de la porte-fenêtre jusqu'à l'océan. Tout autour sont étalés des pétales de roses bleues

et des chandeliers éclairant la pénombre de la nuit.

Terence a insisté pour se marier de nuit. Pour lui, c'était comme un signe par rapport à notre histoire, à mon travail et à ces folles nuits de plaisir à deux...

Blue commence à jouer une jolie mélodie avec son violon, indiquant que la cérémonie peut commencer. J'avance doucement, la respiration saccadée, le corps tremblant, les jambes flageolantes au bras de Max, vers mon âme sœur. Je passe devant toutes les personnes que j'aime, observant leurs visages affectueux et repensant à tout ce qu'elles ont pu faire pour moi à un moment donné. Ils sont tous là sans exception, personne ne manque à l'appel malgré les kilomètres nous séparant de Sacramento.

Bradley en costume gris et chemise rose me lance un clin d'œil. Je nous revois alors, installés dans mon canapé à regarder des séries à la télé, à rire et à oublier notre solitude commune. À ses côtés se trouve Mamy, celle qui m'a offert un toit, un chez-moi, une grand-mère de substitution pour Lemmy. Elle qui m'a tant aidée pour que je puisse travailler la nuit sereinement en prenant soin de mon fils durant mes absences.

Harper est assise devant, vêtue d'une robe rouge, lovée contre Mason. C'est elle qui m'a prouvé que, malgré nos démons et nos histoires, nous avons le droit nous aussi à un rayon de soleil dans nos vies. Nous, les cabossées. Elle a su me guider dans la pénombre, me prouver que tout était possible et réalisable. Elle, mon amie qui a tant souffert, qui a tant hurlé, pleuré et qui aujourd'hui rayonne au bras de son amoureux.

Haittie, en robe de cuir noir, me glisse un clin d'œil aguicheur et je repense alors à toutes nos engueulades, nos fous rires. Elle et son caractère explosif, moi et ma timidité. À nous deux, nous nous sommes soutenues, nous avons veillé l'une sur l'autre, et la voir aujourd'hui seule sur cette chaise me rend un peu anxieuse. Je m'inquiète pour elle et son avenir, je sais qu'elle est son meilleur comme son pire atout, et sans moi à ses côtés, le pire peut arriver plus vite que prévu.

Dottie et Arizona sont au premier rang, retenant leurs larmes et cachant ainsi au reste du monde qu'elles ont effectivement des cœurs. Elles sont comme des mères pour moi. Ce sont celles qui ont fait le plus dans ma vie, m'offrant un

travail le jour de mes 18 ans, m'aidant à élever mon fils, me soutenant lorsque la barre était trop difficile à tenir, me redonnant espoir et confiance en la vie. Elles n'ont pas créé qu'un bar, elles ont créé un hymne à la vie, un lieu où chaque personne peut trouver réconfort et apaisement. Un endroit magique où tout est possible tant que l'amour coule dans vos veines et que l'espoir murmure dans le creux de votre oreille. Elles m'ont sauvée de moi-même, et je comprends maintenant ce qu'Harper disait.

Le Pink Panthers n'est pas qu'un bar, c'est un être vivant à part entière, créé pour délivrer toutes les âmes en perdition. Toute personne poussant la porte un soir de déluge y apprendra à se débattre, à combattre, puis à respirer. Et seulement alors le Pink Panthers la libérera de ses chaînes pour qu'elle puisse apprécier l'arc-en-ciel caché derrière les nuages.

Je commence à pleurer, assaillie par tant de souvenirs, touchée de voir toutes ces personnes qui comptent assises à mes côtés pour partager ce moment. Je relève la tête : au bout du chemin, il y a une pergola blanche ornée de fleurs. C'est tellement romantique, à couper le souffle, aussi somptueux que dans mes rêves. Mes amis ont su comment faire de ce jour le plus beau de ma vie, ils savent exactement comment me faire plaisir, ils me connaissent à la perfection, mieux que quiconque.

Et au centre, il y a lui... Terence... Il porte un pantalon en lin blanc, une chemise blanche légèrement déboutonnée au col, laissant apparaître son torse, et aux pieds, il ne porte rien, les pieds nus bien ancrés dans le sable. Je souris intérieurement en repensant à cette nuit où je lui ai avoué que, dans mes plus beaux rêves éveillés, mon prince charmant serait vêtu ainsi. Il s'en est souvenu et je ne peux que le remercier d'être si attentif à mes moindres désirs.

Quand je l'ai quitté ce soir-là, il y a un an, c'était pour m'éviter de retomber dans une spirale infernale, de souffrir, mais au final, je l'ai surtout quitté pour me trouver moi-même car ce n'était pas lui le souci, mais moi... Honteuse de mes choix, j'avais peur du regard des gens, peur des faux-semblants, ayant encore du mal à accepter la personne qui sommeillait en moi. Aujourd'hui, je suis guérie, j'ai fait ce qu'il fallait faire, et lui a fait ce que j'attendais de lui. Il m'a prouvé qu'il m'aimait pour ce que j'étais : à la fois Face, la jeune femme sensible, et Monroe, la Pink extravertie. Il m'a prouvé que je pouvais compter sur lui, qu'il était né pour vivre à mes côtés. Que nous pouvions nous aimer librement,

sereinement. Il est mon meilleur ami, mon amant, mon confident, mais aujourd'hui, il devient mon mari, mon âme sœur, le père de mes enfants.

Il m'aime plus que je ne pouvais imaginer, il me regarde chaque jour comme si j'étais la huitième merveille du monde, sa déesse dont il a encore bien du mal à réaliser l'existence. Il me désire chaque minute et il me prouve chaque seconde qu'il ne me lâchera pas la main. Son cœur m'appartient, et c'est une sensation assez nouvelle, mais tellement intense. Personne ne m'a jamais tant aimée et prouvé que j'avais une place si importante dans son existence.

J'apprends encore, j'analyse et j'avance sur la pointe des pieds dans ce nouveau tourbillon émotionnel, mais j'ai foi en mon avenir et je sais dorénavant que le pire est derrière moi. Je gravis les derniers mètres qui me séparent de lui, de notre futur.

Lemmy est là aussi, évidemment, un coussin blanc dans les mains sur lequel sont posées les alliances. Il rayonne, heureux de voir sa maman enfin apaisée de ses souffrances. Mon petit homme à moi a bien grandi, et je sais qu'aujourd'hui c'est aussi pour lui une résurrection.

Une famille, un papa, une petite sœur à venir, une normalité importante dans une existence enfantine. Et il pourra désormais agrandir son arbre généalogique et ajouter des petits liens invisibles entre nous tous.

Je m'arrête devant les deux hommes de ma vie. Terence, tout en plongeant son regard ténébreux sur moi et en léchant sa lèvre avec sensualité, m'invite à prendre sa main, puis me dit assez fort :

– Oui ! Je le veux !

L'assemblée se met à rire devant tant d'impatience de sa part et le maître de cérémonie comprend alors qu'il n'y aura pas de long discours. Nous avons attendu trop d'années, nous ne voulons pas patienter quelques minutes de plus, il est grand temps...

Je me jette à son cou.

– Mon bonheur porte un prénom, me dit-il à l'oreille, le tien.

Ses paroles me font chavirer dans un océan de bonheur. Je me penche en avant pour poser mes lèvres sur les siennes et l'inviter à sceller à tout jamais ce pacte de confiance.

Je sens sur moi les petites mains de Lemmy m'entourant à son tour et je suis fière de voir alors une nouvelle famille naître ici aujourd'hui en présence de toutes ces personnes. Dans la bonne humeur ambiante, je prends les devants et je jette mon bouquet de mariée vers la petite troupe, et c'est dans un fou rire général que celui-ci tombe sur les genoux d'Haïttie, comme un nouveau signe, comme si c'était elle la prochaine à combattre.

Le Pink Panthers a gagné une fois de plus... Il a prouvé une nouvelle fois que chaque personne mérite d'être aimée pour ce qu'elle est, et non pour ce que l'on attend d'elle...

Chaque être humain devrait avoir le droit de vivre comme bon lui semble, librement, détaché de toute obligation et de toute attente. Même s'il n'entre pas dans les cases rigides de la société ni dans la norme.

La vie est courte, et même si elle peut paraître inégale ou injuste, grâce à l'amour des gens qui nous entourent, rien n'est inconcevable, rien n'est infranchissable, tout rêve est réalisable.

Et au bout du chemin, malgré les difficultés rencontrées, vous réaliserez un jour que vous avez rallumé les étoiles dans votre vie et que vous êtes le meilleur de vous-même. Mêlez le meilleur et le pire de votre être et vous pourrez alors vivre pleinement ce que le monde a à offrir...

*« Lorsqu'il pleut, cherche les arcs-en-ciel...
Lorsqu'il fait noir, cherche les étoiles.
Les étoiles sont belles parce qu'elles laissent deviner
l'infini de nos rêves, de nos espoirs et de nos désirs. »*

Face Flinch/Monroe Kramer

FIN

Remerciements

Et voilà, une nouvelle histoire se termine – ou au contraire prend son envol sans moi – et c’est à chaque fois le même effet : une émotion incroyable. Monroe et Terence vont vivre sans moi maintenant, ils vont voguer à travers vos cœurs, et laisseront, j’espère, une petite trace de rêve dans vos âmes.

Ce roman est certainement un des plus doux de la saga des Pink. Monroe est le petit être sensible de la bande et je me devais de respecter au maximum sa personnalité. La faire vivre a été un grand huit émotionnel intense. Je menais son combat à ses côtés, je ressentais chacune de ses peurs, je pleurais en lui tenant la main en la voyant se débattre avec ses démons. Mais surtout j’étais admirative de sa force, de son courage et de l’amour qu’elle porte à son fils. Un tome qui doit mettre en avant toutes ces femmes si humbles qui élèvent leurs enfants seules, tout en menant une carrière, une vie sociale et, en dernier plan, lorsqu’elles en ont encore la force, une vie amoureuse. Jamais de plaintes, jamais de temps pour souffler, pour avoir le droit de faiblir, car elles sont seules et ont entre les mains la vie d’un petit être.

J’ai vécu seule plusieurs années avec ma mère. Je me souviens de nos habitudes, de notre petit nid douillet, des fins de mois compliquées, et aujourd’hui, en tant que mère, je peux me rendre compte de la bataille qu’elle a menée durant tout ce temps. ET de l’impact que cela a eu sur ma façon de voir la vie, le monde, et sur mon rôle de mère.

Je tiens donc aujourd’hui à remercier tout particulièrement ma maman pour toutes ses batailles, et mes premiers pas dans ce monde.

Je tiens à remercier également mes amies qui ont passé leur temps à me lire, me relire, me soutenir, me rassurer. Vous avez été exceptionnelles durant cette écriture, un atout majeur pour m’aider à faire vivre Monroe. J’ai aimé vous voir pleurer devant son histoire et je me disais à chaque fois « C’est bon, ça fonctionne. » Merci Pauline, Carine, Béa, Clara.

Je remercie aussi mes amies, Béatrice, Aurélie, Marine... Vous menez actuellement des combats que l'on ne peut comprendre, juste imaginer. Vous êtes tellement courageuses que je ne peux qu'être admirative à vie.

Je remercie Harmonie qui, cette année, a été là dans un des pires moments de ma vie de mère. Tu as tenu ma main, tu m'as aidé auprès des enfants, tu m'as offert une place dans ta famille. Mille mercis pour cet amour car, sans toi, aurais-je réussi à combattre autant auprès de mon fils ? Je ne sais pas.

Merci à Céline, qui m'a offert un cadeau inestimable cette année. Peu de gens auraient fait ça, tu sais.

Tout cela montre bien que les femmes sont des êtres magiques. Toujours là pour éclairer la galaxie de quelqu'un.

Je remercie une nouvelle fois ma maison d'édition, qui est fabuleuse. Vous m'aidez à prendre vie en tant qu'auteur, vous éclairez ma route de par votre expérience, vous enrichissez mon savoir, et surtout vous croyez en moi et m'aidez à réaliser un sacré rêve. La confiance n'est-elle pas la plus belle des réussites ?

Merci à toutes mes lectrices. Je suis la plus étonnée de cet engouement et, à chacun de vos mots de remerciements ou vos félicitations, je pleure. Je pleure de bonheur, car sans vous je ne serais rien, et c'est grâce à vous et à votre amour que je trouve la force de continuer. J'espère ne jamais vous décevoir et je souhaite vous faire rêver encore des années.

Pour terminer je souhaite donner un conseil à ces petites filles qui doutent peut-être un peu aujourd'hui. Tu es une fille, tout sera forcément un peu plus compliqué, un peu différent, un peu difficile. Mais ce n'est pas un inconvénient, bien au contraire, c'est un atout majeur dont tu comprendras l'importance bien plus tard. Tu as le droit de refuser d'être comme la majorité, de ne pas vouloir ce qui semble instauré dans notre monde, tu dois bien au contraire assumer tes envies, tes idéaux. Même si, parfois, la route est sinueuse et obstruée, tu cherches à être le meilleur de toi-même, et tes différences font la richesse de ton âme. Et puis, si un soir, tu es à bout de souffle, usée, dis-toi que tu n'es pas seule, tu es l'architecte de ta vie. Tu as les clefs en main, alors fais en sorte que, demain, le soleil brille à nouveau dans tes yeux.

Tout ira bien, tu verras.

Audrey

Également disponible :

Perfect Bad Boy

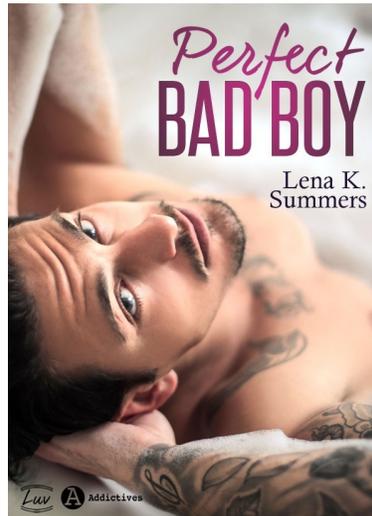
Grâce à un concours, Evie gagne un voyage de rêve aux Caraïbes. Seule condition ? Le partager avec les cinq autres gagnants.

La question ne se pose même pas ! Mais parmi ces gagnants, il y a Braden. Bad boy, arrogant, irrésistible... il est tout ce qu'Evie fuit !

Pourtant, il est décidé à la séduire. Et les plages de sable fin, la mer turquoise, les longues nuits sont un cadre de rêve pour céder à la passion !

Sauf que le voyage ne se déroule pas tout à fait comme prévu...

[Tapotez pour télécharger.](#)



Découvrez *My Stepbrother - L'initiation* de Sophie S. Pierucci

**MY STEPBROTHER
L'INITIATION**

Premiers chapitres du roman

ZCAR_001

Prologue

Carl

Dix ans plus tôt.

Je pensais cette compétition de surf vouée à l'échec depuis que j'avais proposé à Rick de faire partie du voyage. Et j'avais à moitié raison, ce con a failli tout faire foirer sur la dernière étape du tour. Pourtant il faut dire que nous avions tout pour gagner : notre planche, une endurance poussée à l'extrême, et les vagues de Supertubos, au Portugal, étaient parfaites. Heureusement pour nous, notre performance sportive n'a jamais été remise en question, mais notre maturité - ou immaturité - nous a presque coûté une disqualification la veille de la dernière épreuve. Un taux d'alcool pétant tous les records pour Rick, et être surpris au lit avec la fille d'un des juges de qualification pour moi, ça ne pardonne pas, et encore plus lorsque celle-ci est mineure : 20 ans et 9 mois... Finalement, nous sommes qualifiés pour le championnat du monde, mais nous écopons d'une pénalité de deux épreuves, soit un retard de points considérable pour la victoire.

J'observe les maisons défraîchies défilier à travers la vitre de la Jeep de Rick. Mon quartier n'a pas changé en quelques semaines. Rien ne change ici. Pourtant, tout le monde se bat pour la même chose : sortir de là et tenter d'avoir un avenir plus brillant. J'ai entendu dire qu'un des gars de mon quartier est sorti premier de sa promo et a pu dégoter une bourse pour l'université d'Harvard. Ça ne sera jamais mon cas ! Moi, je ne peux compter que sur une chose : ma planche. L'école, c'est pas pour moi. « Dommage » disait mon prof de sport. J'ai essayé, maintes et maintes fois. Ma mère aussi, en me payant des cours particuliers avec nos maigres économies, mais je n'y arrivais pas. Je n'ai même pas terminé le lycée.

- Détends-toi ! me hèle Rick, joueur.

Je pivote ma tête vers lui et roule des yeux avant de m'enfoncer dans mon siège. Je n'arrive même pas à le détester ! Ça fait quoi ? Dix ans qu'il partage ma vie ? C'est mon meilleur ami, et ce même s'il est le fils du gars le plus riche de Miami.

- Facile à dire pour toi, mec. Tu ne manques de rien.

Il soupire, incapable de trouver de meilleure réplique. Ça n'est pas

de la jalousie. Disons plutôt que ma niaque, ma motivation à devenir surfeur professionnel est plus importante que la sienne. Qu'il échoue ou qu'il réussisse, il devra prendre la suite des affaires de son père, gagner le championnat n'est qu'un jeu pour lui. Pour moi, c'est différent. Je voudrais sortir ma mère d'ici. De ce minable quartier. De cette maison où elle a essuyé les coups de mon connard de paternel.

Finalement, je me reçois une tape sur la tête.

- Eh ! Je ne t'ai pas forcé à tremper ton biscuit n'importe où !

Biscuit ? Plutôt pain de campagne. Et pas n'importe où, mais dans un bol de lait de 20 ans et 9 mois.

- Non, mais tu ne m'as pas empêché de boire ! Tu m'as même incité à boire, alors que tu connais mes règles. Pas d'alcool, pas de sexe pendant les compétitions.

Ça fait relâcher la pression, et Dieu sait à quel point la pression permet d'aller loin.

- Est-ce que je dois te rappeler de l'état dans lequel j'étais ? me demande-t-il.

Je grimace tout en secouant la tête. Je l'ai retrouvé la lèvre ouverte sur la cuvette des toilettes de notre chambre d'hôtel, la bite à l'air. Surtout la bite à l'air...

Il s'arrête devant la maison de ma mère. Retour violent à la réalité. Je prends une grande inspiration. Si je sors parmi les meilleurs du championnat du monde dans un mois, je gagnerai assez d'argent pour lui offrir mieux. Et ça ne sera que le début.

- On est les meilleurs. Tu l'auras, ta victoire, me rassure Rick.

- Ouais. Mais en attendant le début du championnat, je vais devoir retourner bosser à l'usine.

- Vois le bon côté des choses, ta mère va avoir la surprise de te revoir plus tôt.

Double surprise même, ma qualification et mon retour après trois mois d'absence. Je ferai bien entendu l'impasse sur mon histoire de gonzesse, et sur ce que j'ai vu traîner entre les jambes de mon pote.

- Elle avait quelque chose à m'annoncer. J'espère une promotion. Elle le mérite.

- Je croise les doigts. Je passe te prendre demain, neuf heures ?

Je hoche la tête et saute de sa Jeep. Je récupère mon gros sac de voyage et ma planche dans la benne. Malgré l'heure tardive, la lumière du salon est allumée. Je grimpe les marches du ponton et, sans me défaire de mon attirail, tente d'abaisser la poignée de la porte fermée à clé. Je sonne plusieurs coups avant qu'elle ne s'ouvre sur une

ridicule petite chose haute comme trois pommes et ensevelie sous un monticule de poils roux. Des cheveux ?

- T'es qui, toi ?
- T'es qui, toi ? répète-t-elle.

Ça n'est pas une chose, c'est une fille.

- C'est une blague, maman ?

Finalement ça n'est pas une fille, c'est une emmerdeuse.

- Eh, la morveuse, c'est chez moi ici, grogné-je.

Elle fronce les sourcils au-dessus de ses grands yeux verts.

- Je ne suis pas une morveuse. J'ai 11 ans aujourd'hui ! Et ça n'est pas chez toi, c'est chez Martha.

- Waouh ! Tu es super grande. Je suis impressionné. Martha est ma mère, alors tu vas peut-être pouvoir m'expliquer ce que, toi, tu fous ici ?

- Comment tu t'appelles ?

Je prends une grande inspiration, je vais craquer.

- Carl.
- Non. Carl est joli et très gentil. C'est Martha qui me l'a dit.

Dois-je comprendre que ce soir je suis moche ? Ça n'est pas ce que disait la fille du juge de qualification il y a deux nuits. Si ma mémoire est bonne, elle hurlait : *Apollon, vas-y !*

Je pose ma planche contre le mur du porche et laisse tomber mon bagage à mes pieds. Je me penche vers elle. Je me penche beaucoup car son nez doit m'arriver au nombril. Ses joues clairsemées de taches de rousseur rosissent. Pour l'impressionner, j'articule :

- Donc qui crois-tu que je suis ?
- Si je te le disais, je me ferais disputer par mon père. Il ne veut pas que je dise des gros mots.

OK. Cette gamine n'a peur de rien sauf peut-être de son père. Je tente :

- Et que dirait-il s'il savait que tu ouvres la porte à des inconnus ?

Elle m'adresse un sourire espiègle avant de me claquer la porte au nez.

- Elle n'est plus ouverte maintenant ! crie-t-elle.

Je cligne des yeux plusieurs fois avant de me redresser. Vient-elle réellement de me claquer la porte au nez ?

- Va chercher Martha, petite fille de 11 ans !

- Tu n'as pas dit le mot magique. En plus d'être grossier, tu es malpoli. Mon père te filerait une sacrée correction !

C'est la goutte d'eau !

- Quand je rentrerai dans cette maison c'est à toi que je filerai une correction ! Bordel de m...

La porte s'ouvre sur un tas de muscles. Ou du moins c'est ce que je vois en premier lieu, avant que mes yeux ne remontent, lentement, jusqu'à sa tête. Un chauve, un sourcil roux en l'air au-dessus de grands yeux verts. Les mêmes que la merdeuse. Finalement je l'aime bien la merdeuse... Je déglutis tandis qu'il me dévisage, sa grosse main en appui sur l'épaule de sa fille. Est-ce que je me suis trompé de maison ? Je jette un coup d'œil au quartier comme pour me rassurer. Non. La vieille Ford de ma mère est garée devant le garage et le nom au-dessus de la sonnette indique toujours ALLEN.

- Martha ! appelle-t-il.

Ouais, c'est ça, appelle ma mère qu'elle m'explique un peu...

La voilà justement. Dès qu'elle m'aperçoit, elle se fige le temps de faire naviguer ses yeux du géant à moi. J'ai un mauvais pressentiment. Très mauvais. Ça pue, cette histoire. Un homme, une petite fille et ma mère chez moi. Chez nous . Et j'ai raison de le sentir mal. Elle n'a pas besoin de me dire quoi que ce soit. Je viens de comprendre de quoi elle voulait me parler pour mon retour d'Europe. De ça.

- Carl ? interroge-t-elle.

Elle parcourt les derniers mètres qui nous séparent en une enjambée pour m'êtreindre.

- Je suis rentré plus tôt.

Mon ton en dit long sur mon état. Agacé . Ma mère se recule et lisse son tablier de cuisine dans un grattement de gorge. La dernière fois que j'ai vu ma mère mal à l'aise, c'était devant un ambulancier, lorsqu'elle tentait désespérément de les convaincre d'une mauvaise chute dans les escaliers.

- Eh bien, je te présente James, c'est mon ami.

Un long frisson me saisit. Ami . Je ne peux me retenir de penser au mal que lui a infligé mon paternel, qu'il nous a infligé. Qu'importe si ce type fait deux têtes de plus que moi, je n'hésiterais pas une seule

seconde à le mettre dehors et à le laisser pour mort sur le pas de la porte s'il venait à toucher le moindre cheveu de ma mère. Il me tend la main pour me saluer. Un instant, j'ai envie de l'ignorer, mais Martha me supplie du regard. Je l'empoigne, aussi fermement que mes muscles me le permettent.

- Et voici Casse, sa fille, reprend-elle, soulagée.

- Non. Pour lui ça sera Cassie. Je ne l'aime pas, proclame la merdeuse.

Moi non plus. Et ça ne sera pas Cassie mais casse-couilles ! Parce que je le sais. Cette fille va me les briser toute ma vie. Bordel, j'ai une demi-sœur et un beau-père maintenant ! Il faut vraiment que je termine vainqueur de ce championnat.

Carl

Neuf ans plus tôt.

Je l'ai fait. Je détiens entre mes doigts ce pour quoi je me suis battu pendant toutes ces années : une coupe, un chèque de cent mille dollars et un contrat avec un sponsor. Pas n'importe quelle coupe, celle de l'US Open de Surf. La Californie avait tout à m'offrir, je lui ai tout pris, hormis les filles. Pendant les compétitions je n'y touche pas. C'est *ma* règle. Je m'y tiens et je ne m'y ferai plus reprendre. Et sitôt ma victoire en poche, ça n'a pas été non plus ma lubie. J'ai pris le premier vol en partance pour Miami et j'ai regagné mon foyer. La seule personne à laquelle j'ai pensé pendant tout le trajet fut ma mère.

La vieille Ford n'est pas devant le garage, Martha n'est pas encore rentrée. J'ai jeté mon sac de sport sur le bitume et je me suis assis sur le trottoir d'en face de la maison pour l'attendre. Le soleil d'août est pesant, je sue comme un porc, mais je n'ai pas la force de bouger. Je repense à ce que nous avons vécu, aux coups que nous avons essuyés de mon paternel, elle plus que moi. Je l'entends encore crier de douleur, l'implorer de ne pas me toucher, de la détruire elle, mais pas moi. Je me rappelle des soirs où il rentrait bourré, puant un âpre mélange de whisky et de vomi, et qu'il n'était même pas capable de monter les escaliers. Je me souviens de ce jour où j'ai eu le courage de dire STOP à cette vie, de me rebeller contre lui et de le frapper si fort qu'il a fallu le réanimer sur cette pelouse. Il aurait dû y rester, je le voulais. C'est ce que je pensais jusqu'à aujourd'hui. Maintenant, je suis rempli d'une force incommensurable qui me donne l'impression d'être une sorte de surhomme : il va savoir ce que je suis, ce que j'ai fait et ce que je suis devenu. Il ne m'a pas détruit. Il ne *nous* a pas détruits.

James veille sur ma mère. Même si je n'ai aucune affinité avec lui, je sais qu'il l'aime et qu'il m'aime aussi d'une certaine manière. Pour preuve, cette année, il me défend sans cesse, empêche ma mère de me

disputer, me trouve toujours une excuse. Je pensais qu'il essayait de m'appriivoiser, qu'il faisait le lèche-bottes, jusqu'à surprendre une discussion avec ma mère, un soir : « Ce gamin a besoin de liberté, de s'évader, de vivre ailleurs. Tu sais, Martha, que cette maison n'est pas seulement remplie de bons souvenirs pour lui. Laisse-le faire. » Il m'a bien cerné et a participé sans le savoir à ma victoire. Je suis parti l'esprit tranquille, je savais qu'avec lui elle ne craindrait rien. Il a même refusé d'acheter un télescope à sa merdeuse pour participer aux frais du championnat.

Un télescope à 12 ans ! Cette fille est vraiment hors norme. À cet âge-là, je me cachais pour lire *Playmate* et fixais perversement des miroirs aux lacets de mes baskets pour regarder sous les jupes des filles. Elle, elle passe son temps libre dans une bibliothèque, finit première au concours de *spelling* de Miami, et invente un système d'arrosage pour les fleurs de ma mère ! N'est-elle pas en âge de se demander si elle doit mettre des chaussettes dans ses soutifs ou si elle pourra rencontrer un jour son chanteur préféré ? Non. Pas Cassie.

Et le pire, c'est que même si elle me saoule constamment en reprenant mes phrases et en cafardant toutes mes conneries, je n'arrive pas à la détester. Elle est seulement la fille de James, qui fait la grimace quand elle me voit réparer la toiture, qui pince son nez quand je rentre de l'usine, qui secoue la tête quand je sors en douce, et qui roule des yeux quand je lui offre un clin d'œil pour la taquiner.

Elle l'aura, son télescope. Mais hors de question qu'elle sache qu'il vient de moi.

La voilà justement. La tête dans un livre, elle remonte la rue. Je reconnais sa chevelure rousse et ses pinces roses dans ses cheveux. Elle avance sans regarder devant elle, pourtant ses pieds esquivent chaque embûche sur son chemin : un nid-de-poule, une poubelle, une racine d'arbre. Elle se déporte, tantôt à droite, tantôt à gauche, avec adresse et anticipation. En revanche la trottinette du voisin, ça, elle ne l'a pas anticipée. Elle se prend les pieds dedans et s'étale de tout son long sur le goudron.

Avant même de le décider, je suis debout devant elle. Je l'attrape par la seule force d'un bras et la soulève aisément pour la remettre sur pieds. Des jeunes de son âge se mettent à rire. Ses yeux se chargent de larmes mais aucune n'en sort. Elle me fixe, le regard sévère.

- Tu es revenu, me reproche-t-elle en époussetant ses genoux.

Je ramasse son livre, un manuel de biologie.

- Pas pour longtemps.

Elle jette un coup d'œil à mes affaires avant de m'arracher son bouquin.

- J'en déduis que tu as gagné ?

Je hoche la tête.

- Pas bien difficile.

Je fourrage ses cheveux de mes doigts. Elle me jette un regard assassin alors que les rires reprennent de plus belle. Je plisse les yeux sur les gamins, deux garçons et deux filles assis sur un muret. Ils font la moitié de ma taille, je ne vais quand même pas leur foutre une raclée ?

- Ils ne valent pas la peine qu'on les remarque, me dit Cassie.

Les deux filles me font un signe de la main. Je reconnais l'une d'elles, j'ai embrassé sa grande sœur dans leur salon il y a quelques années. Je reporte mon regard sur Cassie, qui me jauge.

- Maintenant que tu es là, toutes les filles de ma classe vont vouloir que je leur donne des cours, s'exaspère-t-elle.

Je remonte les épaules avec désinvolture.

- On s'en fout, non ? Je ne vais plus vivre ici, elles ne viendront plus t'ennuyer.

Non, je n'habiterai plus ici. J'ai une check-list dans ma tête : acheter un télescope pour Cassie, un appartement pour moi, et donner le reste de l'argent à ma mère.

Elle se redresse et rouvre son livre. Avant d'y plonger la tête, elle me sourit. Fait extrêmement rare chez Cassie, hormis lorsqu'elle est prise dans l'histoire d'un roman.

- Je suis contente pour toi, dit-elle finalement.

1

Cassie

De nos jours.

L'âge du premier rapport sexuel, aux États-Unis, est de 19 ans, contre 17 ans en France.

J'entre pour la deuxième fois de ma vie dans les bureaux du *Miami News*. Aujourd'hui est le début d'une longue carrière. J'aurais pu choisir un journal international, commencer par assistante et servir des cafés, mais ce petit journal local est le seul à posséder une rubrique scientifique dans son hebdomadaire et surtout, un poste vacant. Et je ne vais pas mentir, j'avais très, très, très envie de revenir vivre à Miami pour me rapprocher de ma famille. Mes quatre années à l'université de Plattsburgh à New York m'ont semblé à la fois filer à vive allure et en même temps durer une éternité. J'ai raté toutes les premières fois de Jamie, mon petit frère de presque cinq ans, je n'ai pas été là pour le cancer de la prostate de mon père, pour le soutenir lui et Martha, ma maman de cœur. Mais maintenant je suis ici. Il y aura d'autres premières pour Jamie, et mon père en a fini avec son cancer.

Le temps est contre moi, je traverse les couloirs du journal rapidement, je dois encore récupérer mon badge, signer quelques papiers au bureau du personnel avant de rejoindre le patron M. Karist pour finaliser mon embauche.

La semaine d'avant, son assistante, Maddie, une jeune fille sans artifices et sympathique m'avait fait visiter les locaux. *Donnée utile*. Si j'avais été comme le commun des mortels, me retrouver dans cet enchevêtrement de couloirs m'aurait filé mal à la tête. J'aurais dû demander mon chemin à au moins trois employés. Mais je ne suis pas comme tout le monde. J'ai une mémoire eidétique implacable. Ou mémoire photographique dans le langage courant. Ainsi, je me rappelle que mon bureau se trouve à six pas des toilettes, huit de la salle de pause, un du bureau d'un certain Ted, cent vingt-neuf de la sortie. Ouais. Ça fait

peur. Il me suffit de voir les choses une fois pour m'en souvenir. Mais il y a un hic. Il y a toujours un hic.

Cette mémoire demande à être alimentée en permanence. J'ai soif d'apprendre, j'ai besoin de connaître tout sur tout. Il n'y a que trois choses qui me résistent : la cuisine, les contacts humains et le sport. *Surtout* les relations humaines.

Je récupère mon badge qui me servira de pièce d'identité, de passe-droit, de carte de parking, et de carte de self, puis fonce dans le bureau de M. Karist à une trentaine de pas du mien. Ceux-là, je ne les compte pas, je sais d'ores et déjà que je vais les faire des milliers de fois, précipitamment, à reculons, lentement. Bref, le nombre de pas changera constamment. Maddie m'annonce, puis m'autorise à rentrer.

– Bonjour Camille ! S'exclame-t-il.

Voilà. Le commun des mortels se résume à mon patron. Il n'a même pas été capable de se souvenir de mon prénom, dit il y a à peine trente secondes au téléphone par son assistante. Ou bien il s'en fout.

– Cassie, je le reprends avec un calme olympien.

Il me sourit et me montre le siège devant lui. J'y prends place tandis qu'il me souhaite la bienvenue, entonne les louanges de son journal, résume sa popularité en quelques chiffres, sa croissance grandissante, le nombre d'articles publiés. Bref, beaucoup d'informations inutiles dont mon cerveau a du mal à se dépêtrer. Je dois aussi faire face à ce que je vois : des amas de journaux dans tous les recoins de la pièce, un store cassé sur une des trois fenêtres, un bureau de style napoléonien, des diplômes épinglés au mur et une odeur de cigare. Quant à M. Karist, la cinquantaine, bedonnant, des cheveux gris et une moustache de la même couleur, il souffre d'un ptôsis. En bref, il a les paupières supérieures qui tombent exagérément sur ses yeux. Je connais même des choses inutiles.

Je ne me défais pas de mon sourire jusqu'à sa remarque :

– Est-ce que je dois vous faire parvenir une autorisation parentale, Camille ?

Cassie !

– Une autorisation parentale ? J’ai 21 ans monsieur.

Aujourd’hui !

– Oh mon Dieu, vous faites si jeune.

Il ne s’excuse pas et me détaille. Pas besoin de me regarder je sais ce que je porte : un vieux jeans et une chemise large noire. *Très* large, pour me donner l’illusion d’avoir une poitrine. Il grimace sur ma natte qui longe mon épaule. Et je me crispe. Ça aurait pu être pire j’aurais pu faire des couettes. Non pas que ça m’arrive.

– Bon ! entonne-t-il. Je suis rassuré de vous savoir majeure ! J’ai lu vos notes, et j’ai reçu une lettre de votre doyen. Vous avez l’air d’être quelqu’un d’irréprochable. Ted sera plus que ravi d’avoir une assistante telle que vous à ses côtés.

Ted ? Ah le type au bureau à un pas du mien. Assistante ?

– Assistante ?

– Oui Camille ! Faites vos preuves et vous deviendrez son bras droit !

Faire mes preuves, aucun problème. J’exagère un sourire pour ne pas lui signifier ma déception.

Il me congédie en prétextant un appel urgent. Ça m’arrange quelque peu, je ne suis plus certaine de pouvoir garder mon calme. Je travaillerai donc avec Ted. Coup dur. Ça va être difficile.

La journée entière est difficile. J’ai pris l’habitude que personne ne me calcule. Sauf qu’ici, tout le monde me regarde et me parle. Pas pour me demander mon prénom ou aller boire un verre en sortant du boulot, non le bon mot serait par pitié ou par affliction. Je ne suis pas la nouvelle, je suis l’intruse. La pire question a été : « vous êtes perdue jeune fille ? ». Là, je me suis vraiment regardée. Qui sait, peut-être que ce matin j’ai gardé mon vieux pyjama rose bonbon ? Résultat, j’ai défait ma natte. Ça n’a pas empêché Ted, un type plutôt charmant de me dorloter comme s’il avait peur de me voir partir aux toilettes en pleurant, pour m’avoir demandé d’aller au photocopieur. J’apprends que mon

minipatron est célibataire. Il a un chien, un labrador, d'après le cadre photo sur son bureau, il passe son temps à mettre et démettre un crayon gris au-dessus de son oreille. Il boit un café toutes les trente-huit minutes, approximativement. Je me demande à quoi ressemble son estomac ?

Pourquoi je me pose ce genre de question ? Je devrais plutôt me demander si les muscles saillants de ses bras auraient la force de me soulever sur son bureau, sauf que ce n'est pas la première idée qui me vient. C'est plutôt : sa masse musculaire est impressionnante, mais qu'en est-il de sa force ? Est-ce seulement un trompe-l'œil ? Je vois, j'analyse, je conclus en tant que scientifique. Pas en tant que femme qui n'a jamais eu de relation sexuelle de sa vie, qui a 21 ans et qui devrait avoir la culotte trempée dès qu'elle aperçoit un beau gosse.

Je me force, parfois. À tenter d'avoir des relations humaines... pas pour avoir enfin une relation sexuelle. Pour moi l'envie chez les femmes, n'est qu'une composante chimique et hormonale. J'essaie de communiquer. Mais bizarrement je suis incapable de parler de quelque chose sans aborder la science. Exemple : si un type me demande si sa voix me plaît, je ne vais pas lui dire que son timbre me fait vibrer, mais certainement que son larynx n'est pas assez musclé pour permettre à ses cordes vocales de produire des sons plus aigus.

Oui. Je suis flippante, alors j'évite de parler et d'avoir des relations humaines.

Finalement, cette première journée au *Miami News* touche à sa fin. Maddie me propose de me ramener puisque pour mon premier jour, n'ayant pas mon badge, j'ai usé des transports en commun. J'accepte avec joie. Saviez-vous qu'une barre dans un bus peut abriter jusqu'à six cents espèces de bactéries différentes ? Et je ne parle pas des traces de flores vaginale et anale...

Maddie me dépose à l'entrée de mon quartier. Martha m'a demandé d'aller récupérer un paquet chez une de ses amies à quelques pâtés de maisons de la nôtre. Il est un peu plus de dix-huit heures et le soleil est loin d'être couché. La chaleur est toujours aussi écrasante en cette fin de mois d'octobre. Quant au taux d'humidité, il n'y a qu'à regarder les frisottis qui bordent ma nuque. Ils sont nombreux.

J'arrive enfin chez M^{me} Perez et sonne. C'est son fils Eduardo qui m'ouvre. Je ne peux pas m'empêcher de reculer, non pas que je sois surprise par la masse

imposante de muscle qui me surplombe, mais je ne m'attendais pas à ce que ce soit *lui* qui ouvre.

Ce mec, c'est *le* mec dont toutes les filles du lycée raffolaient, après Carl, mon demi-frère. Même celles de ma classe qui avaient comme moi deux ans de moins que lui.

Vêtu d'un simple short, il est en nage. À sa serviette sur ses épaules, je comprends que je le dérange en pleine séance de sport. Je me ressaisis en voyant ses sourcils gravir son front d'étonnement.

– Salut !

Mon ton paraît un peu trop enjoué à mon goût.

– Salut.

– Désolée de te déranger mais ta mère a un paquet pour moi.

Il me dévisage de sa hauteur à m'en faire rougir. Quoi ? Vous me pensiez frigide ? Je vous l'ai dit, tout est une question de composants chimiques, de neurotransmetteurs et d'hormones, entre autres la dopamine et la sérotonine.

– Tu es Cassie ?

Eduardo connaît mon prénom ! Je souris de toutes mes dents.

– Je suis Cassie.

– Ma mère m'a prévenu que tu passerais. Elle est partie faire des courses. Attends deux secondes.

Il s'échappe dans la maison. Bien entendu qu'il ne connaissait pas mon prénom ! Je ne sais pas pourquoi, mais savoir que je suis la fille dont personne ne se souvient m'affecte. Sans doute parce que toute cette journée a tourné autour de mon apparence trop juvénile.

Il revient un carton dans les bras et me le tend. Je le récupère. Ce truc pèse une tonne ! Pour être franche, au moins dix kilos.

– Merci. Tu passeras le bonjour à ta mère de ma part.

Je lui souris en guise d'au revoir, mais il plisse les yeux sur moi, intrigué.

– Je me souviens de toi maintenant. Tu n'as pas changé !

Bizarrement au lieu de me sentir soulagée, la colère me gagne. Son « tu n'as pas changé » manque de précision. Je n'ai pas pris une ride ? Je porte les mêmes habits qu'il y a quatre ans ?

– Je. N'ai. Pas. Changé, répété-je avec martellement.

– C'est une bonne chose, dans dix ans tu en paraîtras toujours dix de moins. La jeunesse éternelle, c'est ce dont rêvent toutes les femmes...

Décidément cette journée est de pire en pire ! Je prends une grande inspiration et papillonne des yeux pour éviter de les lever au ciel.

– Sans doute. À plus Eduardo.

Je tourne les talons mais il me rattrape :

– Attends ! Tu veux que je t'aide à porter ce carton jusque chez toi ?

Je lui coule un regard désabusé. Je suis certainement moins forte que lui, plus jeune, plus petite, mais je ne suis pas une gamine. Cinq cents mètres à pieds, ce n'est pas la mer à boire.

– Merci, c'est gentil, mais ça n'est pas très lourd.

Cette fois-ci, je ne lui laisse pas le temps de réfléchir et me précipite jusqu'au chemin.

– Très bien, à la prochaine Cassie !

Oui, c'est ça, à la prochaine ! L'idée serait tentante, si je n'étais pas certaine de tout foutre en l'air avec mes conversations loufoques.

Je remonte la ruelle rapidement. Ce carton est plus lourd qu'il n'y paraît et j'ai hâte d'être chez mes parents pour m'en débarrasser. Je sais déjà ce qui m'attend. C'est mon anniversaire. Mon père a dû allumer un barbecue et Martha a dû faire mon gâteau préféré : le crumble aux pommes. Pour ce qui est des

cadeaux, j'ai été catégorique sur ce point, je ne veux rien. Mes parents ont sacrifié une bonne partie de leurs économies pour mes études, c'est déjà bien assez. Même si je me suis toujours promis de leur rendre leur argent, ils n'en voudront jamais. Martha refuse l'argent de son fils Carl, qui gagne en un mois ce qu'elle gagne en cinq ans. Je n'exagère rien.

Il est là. Bon sang cette journée va m'achever ! Pourquoi fallait-il que Carl soit là pour mon anniversaire ? Je prie seulement pour que ça ne soit qu'une simple visite ! Le fils de Martha, que je n'ai jamais considéré comme mon demi-frère est tout ce que je déteste chez un homme. Parce que là où moi je suis une brêle, lui, il excelle. Il collectionne les relations humaines et encore plus lorsque celles-ci possèdent deux trous et un clitoris.

Il n'a pas besoin de trop forcer, Carl est le beau mec par définition. Même moi, je ne serais pas insensible à son charme s'il n'avait pas dix ans de plus que moi et s'il n'avait pas été le fils de Martha. La dernière fois que je l'ai vu, il y a presque deux ans, il revenait d'un championnat de surf, vainqueur. J'ai été forcée d'écouter ses aventures en Australie pendant tout un repas et de le regarder jusqu'à le connaître dans les moindres détails. *Erreur*. Son image m'a hantée pendant des jours : des cheveux mi-longs noirs et soyeux, une de ses mèches qui tombait régulièrement devant ses yeux noisette. Cette mèche me saoulait ! Parce qu'il ne la disciplinait pas, il soufflait dessus. Je voulais la remettre à sa place ! Comme je voulais réajuster sa foutue chemise en soie blanche. Qui porte une chemise à cinq cents dollars de cette façon : manches retroussées négligemment, col ouvert ? Carl, bien sûr.

Je me donne de la force pour franchir les derniers mètres qui me séparent de la maison. C'est mon anniversaire, je n'ai pas passé une journée minable à me poser des tonnes de questions sur mon apparence et ce que je devais dire ou taire, j'ai un boulot, bientôt un appart' et j'ai 21 ans ! Voilà !

Mon minimum d'entrain s'étiole lorsque je tente d'ouvrir la porte d'entrée. Fermée à clefs. Bien entendu, Jamie pourrait s'échapper. D'un doigt frêle, je sonne puis prends appui contre le mur de la maison. C'est Carl qui ouvre.

– Casse ! hurle Jamie dans ses bras.

Il ne m'a jamais paru aussi petit qu'à cet instant. Carl est impressionnant. Et il

ne s'agit pas seulement de masse mais aussi de force. Il soulève des tonnes de femmes sur les bureaux, contre les murs, dans le vide... bref à bout de bras. Bordel, je divague, j'ai chaud. Mes hormones sont en ébullition. Pourquoi j'arrive à comprendre, aujourd'hui, que toutes ces filles peuvent être à ses pieds ? Est-ce son T-shirt porté près du corps ? Sa peau bronzée ? Ce jean moulant ? Ou bien cette bouche au sourire invulnérable ?

- Hey ! Petit monstre ! je chantonne à Jamie.
- Joyeux anniversaire sœurette, lance Carl.

Je roule des yeux tout en le poussant pour rentrer.

- Ne m'appelle pas comme ça.
- C'est pourtant ce que tu es. *Petite. Sœur* , hache-t-il.

Je me déleste de mon chargement tout en scindant.

- Waouh ! Carl se souvient de ce qu'est l'étymologie !
- Pourquoi faut-il que tu ramènes constamment ta science avec moi ?

Pour la première fois en dix ans, je crois percevoir de la peine chez lui. Malheureusement, ce qu'il ne sait pas c'est que je ramène ma science avec tout le monde. Je soupire dans un microsourire mais ne m'excuse pas. Plutôt crever. Je récupère Jamie qui blottit sa tête dans mon cou. Il est épuisé de sa journée, il ne tiendra pas longtemps ce soir.

Carl me dévisage comme si c'était la première fois qu'il me voyait. C'est déstabilisant. Carl ne me regarde jamais. Je fronce les sourcils et il se ressaisit.

– Bon ! Et si on allait prendre cette douche avant de manger ? demande-t-il à Jamie.

Celui-ci hoche la tête et saute de mes bras pour partir en courant dans les escaliers qui mènent à l'étage.

Je tique doublement. Un, c'est Carl qui va donner le bain à Jamie comme si c'était leur rituel. Deux, il sera là toute la soirée.

- Tu restes ?

- Bien sûr Cassie, c'est ton anniversaire, non ?
- Tu n'as jamais été là pour les derniers...

Mon ton sonne comme un reproche alors que c'est seulement un constat. Sitôt un pied dans le championnat de surf, il n'en est jamais sorti. À son premier gros salaire, un peu après ses 22 ans, il s'est payé le luxe d'un appart' à Miami Beach et ne revenait ici que la veille de ses départs et à ses retours. Il soupire.

– Seulement parce que tu étais à New York. Écoute merdeuse, j'ai passé l'âge de me disputer avec toi !

Il n'a pas tort...

Il chiffonne ma tête rousse comme lorsque j'étais en âge prépubère, avant de rejoindre Jamie. Je fusille son dos du regard. Mais merde, je ne suis plus une enfant ! Martha me surprend :

– Ça ne va pas ma chérie ?

Elle essuie grossièrement ses mains sur son tablier avant de me rejoindre au pied des escaliers. Je lui souris.

– Je suppose que c'est l'effet que doit donner une première journée dans le monde des adultes !

Elle embrasse le sommet de mon crâne et je me blottis contre elle pour la serrer. Martha est la maman que je n'ai jamais eue avant mes 11 ans. Notre relation ne s'est pas construite avec les années, elle a été inhérente, évidente. Comme si mon cœur avait déjà préparé sa venue et y avait laissé une place avant même de la connaître. Elle ne remplace personne, ma mère biologique est décédée à ma naissance, et mon père a toujours fait en sorte que je ne manque de rien, elle *est* ma maman.

– Tu es passée chez M^{me} Lopez ? demande-t-elle.

Je hoche la tête et lui désigne le carton à l'entrée.

– Ce sont des vieux jouets pour Jamie. En réalité, je les mènerai au dispensaire, ton frère ne manque de rien, Carl passe son temps à le gâter.

Ça, je le sais et ça ne m'étonne même pas. S'il y a bien une chose qu'on ne peut pas lui reprocher, c'est qu'il est loin d'être radin.

– Bon ! reprend-elle. Et si tu allais te rafraîchir un peu. Ton père en a bientôt fini avec la viande.

– La salle de bains est occupée...

– Eh bien ça incitera ton petit frère à sortir plus vite ! Ça dure toujours une éternité avec Carl !

Cette vérité manque de me faire faillir. Depuis que Carl a arrêté les compétitions il y a bientôt deux ans, il passe beaucoup plus de temps ici qu'avant. Est-ce que je suis jalouse ? Oui, et je suis certainement beaucoup trop fière pour l'avouer. Il a vu toutes les premières fois de Jamie, alors que j'étais à New York pour étudier.

Je ne laisse rien paraître à mon malaise et colle un bisou sur la joue de Martha avant de rejoindre ma chambre à l'étage. J'entends les rires de mes deux frères dans la salle de bains. J'attrape de quoi me changer et les rejoins.

Je me fige à l'entrée, les yeux rivés sur le dos de Carl penché en avant dans la baignoire. Il a ôté son T-shirt pour donner le bain à Jamie. Bien au-delà de sa musculature parfaite, ce sont ses cicatrices qui me glacent. Longues d'au moins quinze centimètres, elles s'étalent de ses trapèzes à ses obliques. Je sais seulement ce qu'on m'a laissé entendre sur son passé : son père les battait, lui et sa mère. Lui ne m'en a jamais parlé. Il me conseillait seulement de ne jamais me laisser marcher sur les pieds.

– Casse ! hurle Jamie en m'apercevant.

Carl se redresse. Je tente de reprendre forme humaine et force mes yeux à fixer mon petit frère. Et pas la nouvelle vue qui s'offre à moi : des pectoraux, des abdominaux et tout un tas de trucs qui me donnent... *chaud* . Je déraille encore. Est-ce que j'ai oublié de parler des gouttelettes qui glissent sur sa peau ? Un nombre incalculable, sauf si je m'autorisais à y penser encore.

– Vous avez bientôt fini ? demandé-je.

Carl attrape une serviette et s'essuie grossièrement le torse avant d'enrouler

Jamie.

– Ouais.

Il le sort du bain, puis s'attelle à remettre son T-shirt. Jamie se faufile en courant entre mes jambes pour rejoindre sa chambre. Bon sang, j'ai du mal à regarder autre chose que ses biceps, ses avant-bras tendus et sa peau bronzée. Je déglutis. J'ai vu Carl de nombreuses fois mais jamais avec ces yeux-là. Je me souviens lorsqu'il peignait la clôture et que la voisine lui apportait toutes les dix minutes de la limonade, de la fois où il a réparé le moteur de la vieille Ford de Martha, de cette partie de basket avec mon père. Bref, je l'ai déjà vu.

Je réalise soudainement que je dois être aussi transparente qu'une vitre. Carl me dévisage, presque amusé. Est-ce qu'il a compris que je le regardais différemment ? Je croise les doigts pour que ce ne soit pas la vue de mes sous-vêtements qui pendent dans mes bras.

– J'aimerais prendre une douche. Vite fait. Je n'en ai pas pour longtemps.

Il soulève les épaules.

– Prends ton temps, j'ai promis à Jamie de l'aider à terminer sa construction de Lego.

Il m'offre un clin d'œil joueur.

– Hey ! C'était ma mission !

Son rire emplît la salle de bains.

– Tu as changé, petite sœur !

Grand Dieu ! Au moins quelqu'un qui l'a remarqué ! Mais pourquoi fallait-il que ce soit lui !

2

Carl

– As-tu eu le temps de chercher un appart aujourd’hui ? demande James à sa fille.

Cassie répond par la négative et qu’elle se penchera sur la question ce week-end. J’essaie de me souvenir de la dernière fois où je l’ai vue et aussi à quel moment elle est passée de l’adolescente à la jeune fille épanouie. C’est le néant. À croire que la transformation a eu lieu du jour au lendemain. Même lorsque son père m’a demandé de lui apprendre à conduire, il y a quelques années, elle ne m’avait pas paru aussi mature.

Je n’ai pas assez vécu avec elle pour prétendre la connaître par cœur. À l’époque, je n’avais que deux choses dans la tête : le surf et les filles. Et elle ne rentrait dans aucune de ces deux catégories. Cassie, c’était l’emmerdeuse qui, lorsqu’elle ne passait pas son temps la tête dans un livre, reprenait sans cesse mes phrases. Je ne l’ai jamais regardée, je n’ai jamais fait attention à elle, sauf lorsqu’elle se faisait emmerder par les voisins. Parce qu’elle n’était pas assez jolie ? Parce que nous avons dix ans d’écart ? Je ne sais pas.

Depuis que je ne pars plus aux quatre coins du monde, cela fait presque deux ans, je rends visite à ma mère au moins une fois par semaine. Le lundi, plus exactement. C’est devenu un rituel. Je récupère Jamie à l’école, passe du temps avec James, mon beau-père, et nous finissons tous les trois à table. Mais il semblerait qu’avec le retour de Cassie, nous serons quatre dorénavant.

Au départ, je le faisais pour ma mère et Jamie, mais je dois dire que voir mon beau-père dans un état lamentable chaque fois qu’il revenait d’une séance de radiothérapie pour son cancer de la prostate m’a indéniablement rapproché de lui. Il a eu besoin de moi. Ils ont tous eu besoin de moi. Je me demande même parfois si James n’a pas vécu ce cancer comme un don de Dieu. Grâce à lui, nous nous sommes trouvés, alors que pendant tant d’années, il avait tenté en vain de

lier quelque chose avec moi.

Mais sa fille, jusqu'alors à New York, restait pour moi la petite chose rousse, complètement perchée et innocente, à la crinière éparse et au nez enseveli sous une couche de taches de rousseur qui me repoussaient.

Sauf que ce n'est plus une gamine aujourd'hui, c'est une femme. Elle n'est plus étudiante et compte même avoir son propre chez soi. Je l'ai observée toute la soirée, un peu trop d'ailleurs. Des jambes fines et longues qui s'échappent sous sa robe à fleurs, une poitrine enfermée dans un soutien-gorge – bon sang, ma casse-couilles de demi-sœur porte un soutien-gorge – des cheveux disciplinés et longs, une bouche pulpeuse d'un léger rose, et des yeux aussi verts et expressifs que son père – hormis sa chevelure, ce sont les seules choses qu'elle tienne de lui. Et elle n'est pas uniquement femme, c'est une femme qui a du charme.

– Dans quel coin tu cherches ? je demande avant de boire d'un trait le reste de mon verre de vin rouge.

Sa tête virevolte vers moi. Elle écarquille les yeux, éberluée, puis son nez se retrousse et ses mains s'agitent sur la table en teck du jardin. Elle joue avec une serviette en papier. Des origamis ? Est-ce que je l'indispose ?

– Je n'ai pas de préférence, je sais seulement où je ne veux pas et où je ne *peux* pas habiter.

Comme un peu plus tôt dans la salle de bains, son regard me met mal à l'aise. Il est différent, tout comme elle.

– Je peux t'aider si tu veux ?

– Je n'ai pas besoin de ton argent Carl.

Sa réplique pourrait me piquer mais il n'en est rien. Mon argent, je l'ai gagné tout seul, sans personne. Ça n'est pas une honte, c'est une fierté, et je n'oublierai jamais d'où je viens. Cassie ne sait rien de ma vie, elle ne sait pas ce que je fais de mon fric, ni comment je le dépense. Je préfère jouer l'arrogance et me penche sur la table pour me rapprocher d'elle.

– Qui te dit qu'il est question d'argent ? J'ai des connaissances dans

l'immobilier.

Elle déglutit tout en fuyant mon regard.

– Merci, j'essayerai de m'en souvenir.

Ma mère arrive sur la terrasse, les bras encombrés d'un gâteau. Dessus, une bougie « 21 » est allumée. Elle se met à chanter joyeux anniversaire, Jamie et James la rejoignent en cœur. Cassie souffle sur sa bougie et tout le monde applaudit.

Je sors de ma poche son cadeau d'anniversaire, et le pose devant elle. Encore une fois, elle me coule un regard médusé. Je marmonne :

– C'est ma mère qui m'a prévenu.

Elle ouvre délicatement l'écrin et fronce les sourcils tout en disant d'un ton glacial :

– Des petits cœurs.

Je crois que mes boucles d'oreilles ne lui plaisent pas. Elle cligne des yeux.

– Comme c'est mignon ! chantonne ma mère.

Cassie blêmit.

– J'ai besoin de m'isoler, veuillez m'excuser.

Elle se lève précipitamment. James interroge ma mère du regard. Moi, je ne prends pas le temps de me poser de questions, je repousse ma chaise et la suis à l'intérieur. La seule fois où je l'ai vue dans cet état, elle rentrait du lycée et des filles de sa classe l'accusaient de bécoter avec le prof de mathématiques. Il n'en était rien, Cassie ne devait ses résultats scolaires et l'intérêt du prof qu'à ses capacités intellectuelles.

– Hey ! Cassie ! Attends ! hurlé-je à sa poursuite.

Aucune réponse, elle grimpe les escaliers au pas de course. Je fais de même,

marche dans ses pas jusqu'à sa chambre. Elle me claque la porte au nez.

– Si c'est à cause des boucles d'oreilles, tu peux toujours les échanger, j'ai le ticket de caisse, hurlé-je sur la boiserie.

– Barre-toi Carl !

– Je peux savoir ce qui ne tourne pas rond dans ta tête, *gamine* ?

J'articule sciemment sur le dernier mot. La porte s'ouvre sur une Cassie furibonde. J'essaie de ne pas sourire, ma ruse a fonctionné. Elle a toujours fonctionné.

– Je ne suis plus une *gamine*, affirme-t-elle.

– Tu n'es plus une *gamine*.

– Alors pourquoi tout le monde le pense encore ?

Elle part s'installer en tailleur sur son lit une place. Je rentre dans sa chambre et m'installe à côté d'elle.

– Tout le monde ? répété-je.

Sa chambre est rangée, propre, impeccable. Est-ce que je suis déjà rentré dans cette pièce ? Une petite armoire blanche, un bureau d'au moins deux mètres fait d'une planche et de tréteaux, une énorme bibliothèque, un télescope pointé vers le ciel et son lit une place. Pas de déco sur les murs, ni de posters. Sa chambre est l'exact opposé de ce qu'était la mienne.

– Au travail. Le voisinage. Toi !

Moi ? Sûrement pour les boucles d'oreilles. Mais du plus loin que je me souviens, elle a toujours porté des barrettes dans les cheveux. Plus maintenant. Maintenant, putain, elle porte des soutiens-gorge !

– Je suis désolé Cassie, mais on ne s'est pas vu depuis si longtemps que je n'ai pas imaginé...

– Que j'ai pu grandir ? Me coupe-t-elle acerbe.

Je prends une grande inspiration et réfléchis très vite, notre conversation est sur une pente glissante. Je n'aime pas me disputer avec elle. J'avoue, uniquement parce que c'est la seule fille qui réussit à me faire clouer le bec.

– C’est quoi ton problème au boulot ?

Elle roule des yeux et se réinstalle en tailleur pour mieux me faire face. Elle décoince sa robe de dessous ses fesses et la tire sur ses cuisses.

– Le problème ça n’est pas le boulot. Je sais déjà que ma vie va devenir le boulot. Parce que je n’ai rien d’autre et que je ne sais rien faire d’autre.

Elle baisse la tête, le regard sur ses doigts qui tripotent un jonc en or sur son poignet. C’est celui de ma mère, je le reconnais et je suis content que ce soit elle qui en hérite.

– J’ai du mal à tout saisir.

Ses yeux verts me reviennent, remplis d’une mélancolie que je ne lui connais pas.

– Dans dix ans, est-ce que je vais me demander ce que c’est que de vivre autrement ? Je ne veux pas me réveiller avec des regrets. Je ne veux pas me retourner et me dire : « merde, j’ai un poisson rouge parce que lui ne pourra pas me dire de me taire, et je suis encore vierge parce que je suis incapable d’avoir une conversation avec un mec. »

J’ai un mouvement de recul.

– Wow, wow, wow ! Je n’ai rien entendu !

Elle retient un rire sur ma mine déconfite. Merde, c’est vraiment la discussion la plus intime que j’ai eue avec elle. Cassie est hors du commun. Aucune fille ne lâcherait ce genre de bombe.

– Quoi ? Est-ce que Carl, le roi des petites culottes, aurait peur d’entendre le mot *vierge* ?

– Hey ! Ça n’est pas le mot vierge qui me pose souci mais d’associer ce mot à ma demi-sœur.

– Tu préférerais peut-être m’entendre dire que j’ai déjà tenu un ithyphalle entre les doigts ?

Elle brandit sa main devant elle et mime d’emprisonner quelque chose

dedans.

– Un quoi ?

Sa main retombe sur sa robe en hamac entre ses jambes.

– Une bite, Carl.

Oh mon Dieu, est-ce que je rêve ? je cligne des yeux plusieurs fois et m'étouffe. C'était quoi son mot ? Un *ithymachin* est une bite. Je revois la scène de sa main devant mes yeux. J'ai la nausée. L'image de Cassie, la main dans le pantalon d'un type et une lèvre coincée entre ses dents, s'interpose dans ma tête. Putain, c'est violent.

– C'est de pire en pire.

Elle se fout de mon malaise et continue, perdue dans ses pensées :

– Comment fais-tu pour avoir autant de facilités avec les femmes, pour qu'elles soient toutes à tes pieds en un battement de cils ? Pourquoi lorsque les hommes disent des grossièretés, ça fait rougir et lorsque les femmes le font, on les traite de salopes.

Éberlué, je la fixe. Je serais curieux de savoir quelle définition elle donne au mot salope. Cassie est Wikipédia.

– J'ai des amies qui disent des grossièretés et ça n'en fait pas des salopes pour autant.

– Tu as couché avec elles ?

Est-ce que c'est une question piège ? Tout le monde sait qu'il n'existe pas une seule amie avec qui je n'ai pas couché. Hormis Oceana, la femme de Rick, mais là, c'est encore une autre histoire. Hésitant, je balbutie finalement :

– Euhhh... oui.

– Ton argument est irrecevable. Alors comment fais-tu ?

Je m'entretiens, je fais en sorte de penser que je suis beau, irrésistible et que je peux leur offrir ce qu'elles recherchent. Je ne sais pas pourquoi, mais les

femmes aiment les hommes arrogants et inaccessibles. Je fais en sorte d'être les deux, tout en leur laissant miroiter qu'elles peuvent accéder à un minimum de moi.

– Je n'en sais rien.

– Moi, je vais te le dire : tu donnes envie. Je veux donner envie. Apprends-moi.

Elle est folle ! Elle ne se rend pas compte une seule seconde de ce qu'elle me demande. Pourquoi ? parce que Cassie n'est pas ma vraie sœur, qu'elle donne déjà envie, et que je ne veux pas en avoir envie. Je joue la carte de l'incompréhension :

– À devenir une salope ?

– Non ! À sortir, à vivre autre chose, à avoir des amis.

– Tu dois bien avoir des amis.

– Tous des geeks, qui, comme moi, préfèrent passer des heures dans une bibliothèque à une partie de jambes en l'air. Si je leur parle de soutiens-gorge, ils m'en donneront une définition, en déclineront les catégories sans pour autant me dire lequel m'irait le mieux.

Un push-up. Inconsciemment, mes yeux dérivent vers son décolleté, sur sa peau laiteuse, parfaite, aux allures douces et soyeuses. Elle claque sa langue et je me ressaisis :

– Pourquoi moi ?

– Parce que tu es le seul mec à femmes que je connaisse. Je veux seulement que tu m'orientes, que tu m'empêches de dire des trucs inutiles, que tu m'apprennes à me comporter avec un homme.

Se comporter avec un homme ? Je me lève de son lit. Pourquoi est-ce qu'il a fallu que je la suive ? Je fouille ma poche à la recherche du ticket de caisse. Vide. Enfin presque. Il y a toujours un préservatif.

– Bordel, Cassie, tu es ma demi-sœur !

– Justement. Tu ne peux pas me laisser tomber sur ce coup-là. J'ai besoin de toi.

Elle se lève à son tour et se place devant moi. Quand je disais que Cassie avait toujours le dernier mot avec moi. Elle a toujours su me manipuler à la perfection. La dernière fois, c'était pour savoir qui prendrait Jamie en premier dans ses bras à la maternité.

– Pourquoi maintenant ?

– Parce que j'ai mis un pied dans le monde des adultes. Je vais devoir me mélanger à tout le monde sans pour autant entrer dans un moule précis. À la fac, ça m'importait peu, parce que nous étions tous pareils, nous voulions tous la même chose : réussir, relever des défis, avoir notre diplôme. Ici, je ne suis pas avec ce genre de personnes. Au self, ça ne parle pas de molécules ou de calculs différentiels, ça parle de résultats sportifs d'un côté, de pâtisserie de l'autre, et ça parle de sexe ! Je ne sais pas faire ça.

– Enfin, Cassie, tu as 21 ans, tu as tout le temps devant toi ! Ça n'était qu'un premier jour !

– Ils seront tous pareils si tu ne m'aides pas.

– Pourquoi *moi* ?

– Parce que tu es le seul en qui j'ai assez confiance. Je sais que tu ne me trahiras pas et que tu as bien trop peur de mon père...

Elle m'offre un clin d'œil avant de reprendre :

– Est-ce que tu as toujours été porté sur la chose ? Je veux dire, tu t'es dit un matin : « Eh ! Tiens ! Si j'essayais de baiser, aujourd'hui ? »

– Bien sûr que non.

– Eh bien moi, c'est ce que je veux. Je voudrais devenir une femme désirable au point de me dire que passer à l'acte m'est vital !

Ma mâchoire m'en tombe.

– Ne me regarde pas comme ça. Je ne suis pas coincée pour autant. J'ai déjà eu des flirts sur le campus. Tous de minables échecs. Parce qu'il n'y avait pas de désir. Je veux explorer mes désirs. Je veux avoir des pensées obscènes !

Mais je suis son putain de demi-frère !

– Tu es une scientifique, tu dois bien avoir une autre solution que de me le demander à *moi* !

– Oh bien sûr, je peux toujours voir avec le fils de M^{me} Lopez, en bas de la rue. Eduardo. Tu connais Eduardo ?

Je la dévisage les yeux plissés. Je ne le connais pas. Mais le ton qu'elle emploie, désinvolte et arrogant à la fois, lui, je le connais. J'ai en face de moi, Cassie, la pro de l'argumentaire. Elle passe ses doigts sur ma poitrine et remonte jusqu'à mes épaules. Je frémis sous sa délicatesse. Elle réajuste la bordure de mon débardeur tout en expliquant :

– C'est un mec à femmes, lui aussi. Le seul hic, c'est qu'il avait refilé la syphilis à une fille de ma classe : *Megan*. Je m'en souviens comme si c'était hier. La pauvre, elle a passé plus de quinze jours avec des démangeaisons génitales et je ne te parle pas de l'antibiothérapie qu'elle a dû suivre... Est-ce que tu penses que je peux avoir confiance en lui ?

Elle grimace avec ruse. Bien sûr que non ! Mais la question n'est pas de savoir si je suis assez fou pour la laisser entre les mains d'un mec que je ne connais pas, mais de savoir si je suis assez fou pour accepter ce qu'elle me demande.

Je chope ses mains qui s'acharnent sur une couture retournée.

– Donc en gros, tu veux que je devienne une sorte de prof de sexe ?

Elle déglutit, les yeux figés sur ses doigts prisonniers des miens. À quoi pense-t-elle ? Elle les retire précipitamment et reprend contenance dans un sourire.

– Entremetteur serait plutôt le terme exact. Alors ? Tu es partant ?

Je soupire.

– OK.

Un sourire fend son visage puis elle saute à mon cou. Ça ne dure pas longtemps. Mais assez pour que son shampoing envahisse mes narines, une odeur de barbecue aussi. Celle qui me rappelle à la raison : le barbecue de son père, mon beau-père. Je mets fin à son étreinte. Oui, Cassie n'est plus une enfant. Je sens encore sa poitrine collée à mon torse et une douce chaleur

inonder mes veines. C'est immoral et flippant.

Je recule d'un pas vers la sortie tout en pensant bien fort à Eduardo et à sa syphilis. Si je reviens sur ma décision, je m'en voudrais à mort. Elle mérite un type bien, qui prendra soin de sa... *virginité*. Je soupire une nouvelle fois et me vois obligé de lui donner une première leçon :

– Oh, et ne parle plus jamais de ta virginité avec un type, sauf s'il a déjà mis sa tête entre tes jambes.

Elle ne grimace pas, n'est pas choquée de mes propos. Son visage s'illumine un peu plus. Cette fille est vraiment hors norme !

3

Cassie

Selon les scientifiques, Florence Colgate, jeune Londonienne, a le visage le plus parfait du monde. Le visage parfait est jugé sur des calculs de proportions, d'angles et de symétries.

Le soleil est au zénith, la chaleur assommante. J'ai perdu l'habitude de bosser dans ces conditions : les cheveux humides, le front trempé, une sueur poisseuse coulant dans le dos. À New York, en début d'automne, il fait encore bon, la nature change de couleurs, arbore des tons ocre et orangé. Je pouvais aisément m'allonger sur l'herbe dans un parc et lire pendant des heures sous une brise légère. Ici, à Miami, avoir la climatisation est presque une nécessité. Malheureusement, les moyens financiers de mes parents ne nous le permettent pas, et je dois me contenter d'un ventilateur de table qui ne suffit pas à brasser l'air de ma chambre, si petite soit-elle ! Je n'abandonne pas pour autant : je continue à bosser quoiqu'il m'en coûte parce que la finalité sera merveilleuse. Ça sera *mon* premier article pour le journal. Mon nom sera inscrit juste après celui de Ted en bas de paragraphes.

Nous avons bossé toute la semaine dessus. Il est fin prêt mais je le relis pour la soixante et onzième fois depuis ce matin, reprends certaines tournures de phrases, réécoute les interviews des chercheurs interrogés. Emporter du travail à la maison ne me pose aucun problème, ça m'a permis de ne pas penser à Carl et à notre rendez-vous en début d'après-midi : « Samedi à quatorze heures à la boutique ». C'est ce que disait son message de la veille, en plus d'un message automatique de mon vieux téléphone à touches, m'indiquant qu'il ne prenait pas en charge la totalité des caractères.

Un téléphone ça sert à téléphoner, non ? Moi, je n'y trouvais jusqu'alors aucune autre utilité. Pas de compte Facebook ou Tweeter, aucun petit ami à qui envoyer des selfies, ni de recettes de cuisine à récupérer sur le Net. Il va falloir

que ça change. Si je veux avoir des amis, échanger avec des collègues de travail, ce vieux machin va devoir prendre sa retraite.

Je m'en occuperai la semaine prochaine. Si j'y pense. Car bien évidemment, ces quatre derniers jours me l'ont prouvé, je suis une travailleuse acharnée. Sitôt la tête dans un article, seule ma vessie me force à en sortir cinq minutes. Rappelez-vous : seulement six pas pour me rendre jusqu'aux toilettes.

Malgré mes maigres réponses, qui ressemblent plus à des onomatopées, mon miniboss me regarde toujours aussi bizarrement. Je suis certaine qu'il me croit venue d'une autre planète. La situation pourrait faire rire, moi, elle m'agace. Jeudi midi, alors que nous revenions d'un laboratoire pharmaceutique, un repas s'est improvisé dans un petit restaurant de Wynwood. Même si les murs exagérément colorés, comme tout le reste du quartier, sollicitaient mon attention, j'ai été distraite et ma langue s'est déliée quand Ted s'est fait piquer par une guêpe dans la nuque. Je me suis précipitée à son secours. Par chance nous étions dans un restaurant ! J'avais tout à portée de mains pour le soulager : mon badge en plastique *Miami News* pour lui retirer le dard, puis du vinaigre, du sel et une serviette pour détruire le reste de venin et le soulager. C'est lorsqu'il m'a dit merci avec un regard... *particulier*, que ça a dégénéré. Mal à l'aise, je me suis retranchée dans la seule chose de sûre que je possède : mes connaissances... J'ai déblatéré en me raseyant précipitamment sur ma chaise :

– Vous pouvez aussi utiliser du miel, une fleur de figuier ou de coquelicot. L'urine n'est à utiliser qu'en cas de dernier recours. Je ne sais pas tellement pourquoi, puisque c'est un liquide normalement stérile. Moi, ça ne me poserait aucun souci que vous m'uriniez dessus tant que je ne finis pas avec un œdème de Quincke !

Voilà, le tableau. J'ai ouvertement laissé entendre à mon miniboss que je pouvais faire dans la scatophilie. Et maintenant, ses yeux exorbités sont à jamais gravés dans ma tête. Derrière lui, les couleurs jaunes, rouges et bleu turquoise du street-art semblaient fades.

J'entends déjà Carl se foutre de moi, ou me donner une autre leçon. Est-ce qu'il pourrait me dire « ne pas parler de pipi tant que le type n'a pas sa tête entre tes jambes ? » Je doute qu'il y ait une situation qui s'y prêterait !

Je n'ai aucune honte à lui avoir demandé d'être mon « prof de sexe » comme il dit. Ce que je crains c'est de finir addict de Carl et de vouloir laisser ma culotte devant son lit comme toutes les autres. Même si la situation devenait plausible, en oubliant que c'est le fils de Martha, qu'il a dix ans de plus que moi, que je ne suis pas son style de filles – parfaites, accomplies et ravissantes – je ne dois y voir qu'un apprentissage. Il ne s'agira jamais d'autre chose. *Jamais*. Je ne pouvais pas trouver mieux que lui. Même si nous n'avons pas vécu ensemble longtemps, il est le seul homme – hormis mon père – à me connaître assez pour me comprendre. L'idée s'est imposée d'elle-même. Carl, roi des petites culottes, s'est servi tout seul sur un plateau d'argent. Il l'a dit : j'ai changé. Mais comment lui, peut-il l'avoir remarqué ?

Quelqu'un tape à la porte de ma chambre. Je referme mon ordinateur portable et me retourne. C'est mon père.

– Je mène Jamie à un match de basket, tu te joins à nous ?

Je grimace de déception tout en secouant la tête.

– Je dois rejoindre Carl à son club de sport pour quatorze heures.

– Carl ? s'étonne-t-il.

Ouais. C'est à marquer dans les annales ! Les rapports entre eux ont radicalement changé en mon absence, néanmoins, mon père m'enfermerait à double tour dans ma chambre s'il savait ce que je lui avais demandé.

– Il a un truc à me montrer. C'est pour le journal.

C'est en partie vrai. Et comme pour Carl et mon baratin sur Eduardo, mon père n'y voit que du feu. Sans doute parce que je ne mens jamais. Mais les choses peuvent vraisemblablement changer. C'est ce que je veux, non ?

– Nous sommes samedi Casse, s'exaspère-t-il en levant les yeux au ciel. Tu ne crois pas qu'il faudrait que tu lâches un peu du lest ? Sortir, voir des amis !

Il ne croit pas si bien dire. Je lui souris et affirme :

– Ça ne durera pas longtemps. Je me suis dit que j'irais certainement faire les boutiques après. Est-ce que tu peux me déposer ?

À treize heures quarante-sept précisément, je suis devant la boutique de sports nautiques et aquatiques de Carl, *Between Board and Sea*. Lorsque j'étais à New York, mon père m'avait parlé de l'affaire que Carl avait montée avec son meilleur ami Rick. Ils ont ouvert en parallèle deux entreprises : cette boutique et un club de sport, dont la principale clientèle est issue du tourisme de l'hôtel du père de Rick. En clair, un club de riches.

Beaucoup de femmes riches et séduisantes.

Une cloche sonne mon arrivée lorsque je franchis le seuil de la porte. Je suis épatée. Je ne m'attendais pas à quelque chose d'aussi chaleureux, je pensais plutôt Carl branché design et art contemporain. J'ai l'impression de me retrouver dans une cabane au bord de l'eau. Du sol au plafond, tout est en bois de chêne clair. Même les étagères et les portiques où sont rangés à la perfection, du matériel de plongée, des maillots, des combinaisons en Néoprène, des habits et même des harpons. J'avance à tâtons jusqu'au comptoir d'accueil. Personne. Je tends le cou, à la recherche de Carl. Au-dessus de ma tête, une mezzanine révèle des planches de surf. Un bateau gonflable est suspendu au plafond.

– Je peux vous aider ?

Je sursaute, la main sur le cœur et me retourne vers la voix. C'est une jeune fille brune, au teint hâlé par le soleil et aux yeux aussi bleus que la mer des Caraïbes. Un homme dirait de cette fille que c'est un canon. Moi, je rajouterais idyllique. Son visage, aux proportions parfaites se rapproche du modèle « scientifique » de la beauté. Je pince des lèvres pour ne pas lui dire que son visage peut être divisé horizontalement en tiers égaux.

– Désolée, je ne voulais pas vous faire peur, s'excuse-t-elle avant de passer derrière le comptoir.

Je joue avec mon jonc tout en répondant :

– Simple réponse chimique de mon complexe amygdalien. Ne vous inquiétez pas, mon rythme cardiaque est redevenu normal et mon taux d'adrénaline n'est plus à son paroxysme, je vais survivre.

Elle fronçe les sourcils dans une grimace. OK, elle n'a rien compris. Je me gratte la gorge et reprends plus simplement :

– Je cherche Carl.

Elle me dévisage mais finit par répondre :

- Elles le cherchent toutes !
- J'ai rendez-vous avec lui.
- C'est aussi ce qu'elles disent toutes !
- Je ne suis pas comme ces filles. C'est mon demi-frère...
- Oh. Je ne savais pas que Carl avait une sœur.

Demi-sœur. Habituellement, j'aurais émis l'envie pressante de le préciser. Mais bizarrement, je ressens tout autre chose. L'amertume ? Pourquoi le fait de savoir qu'il n'a jamais parlé de moi à une fille qui a l'air de bien le connaître, me blesse ?

Je reprends contenance :

– Sans doute parce que nous n'avons pas beaucoup de points communs et surtout dix ans d'écart.

Au moment où elle s'apprête à parler, la cloche de la porte de la boutique tinte. Elle se redresse et sa bouche s'étend dans un sourire extatique. Je me retourne. Carl est là, dans l'entrée, un sac de sport sur l'épaule, un T-shirt jaune floqué *Between Board and Sea* et un short de bains noir. Je comprends le sourire extatique et un peu plus les filles qui le veulent toutes. Il est à tomber. Ça fait des années que je ne l'ai pas vu dans cette tenue. C'est troublant, car je n'ai aucun souvenir précis. Ses yeux passent rapidement de la brune à moi.

- Salut Cassie.
- Salut.

Il reste droit comme un piquet, la porte maintenue de tout son dos. Je le rejoins comprenant que notre journée ne se passera pas ici. Je ne suis pas soulagée pour autant. Où compte-t-il me mener et faire quoi ? Pourquoi je suis avec lui déjà ? Pour rencontrer du monde, me faire des amis, baiser ! Pas avec lui, ça va sans dire.

- Béné, je ne serais pas là cet aprèm, mais tu m'appelles au moindre souci.
- C'est réellement ta sœur ? S'enquit Béné.

Il me jette un coup d'œil à la dérobée.

- Demi-sœur. Oui.

Le visage parfait me sert un sourire niais. Je lui avais pourtant dit que je n'étais pas l'une de ses groupies. Je lui souris à mon tour avant de passer devant Carl et de m'évanouir dans l'avenue. Dehors, le soleil me fait plisser les yeux et la chaleur me plombe. Carl me rejoint, il me dévisage, me regarde de haut en bas, lentement, de mon T-shirt, dont une épaule s'échappe de l'encolure, à mon short en jeans, jusqu'à mes pieds dans mes sandales. Il me revient subitement, ses billes marron figées sur ma bouche. Mon cœur accélère, mon corps se tend délicieusement. Mais je dois rêver, mal interpréter les choses. Je n'oublie pas que Carl est le roi des petites culottes. C'est le danger. Même si je n'étais pas sa demi-sœur, il ne me remarquerait pas parmi des centaines de filles. Je suis invisible.

- On y va ? Je demande.

Il cligne des yeux et réajuste son sac au-dessus de son épaule.

- Ouais. Suis-moi.

Nous longeons les vitrines de la boutique et nous nous arrêtons rapidement devant une porte. Carl sort des clés de sa poche et l'ouvre. Elle donne accès directement sur un escalier. Nous le montons.

- Comment s'est passée ta semaine ? demande-t-il.

Je sens une pointe d'hésitation dans sa voix. Me pensait-il capable de revenir sur ma décision ? Je compte les marches par automatisme. Vingt-huit pour arriver tout en haut, sur l'unique palier. Vingt-huit marches et cinquante-six déhanchés de Carl devant mes yeux. J'en salive. Légèrement essoufflée, j'énonce :

- On me demande encore si je ne me suis pas perdue dans les couloirs.

Personne ne m'a proposé d'aller boire un verre. Je me suis couchée tous les soirs à plus de vingt-deux heures. J'ai suggéré à mon supérieur de me pisser dessus. Mardi, j'aurai mon nom en bas d'article dans le...

– Tu as suggéré quoi ? Me coupe-t-il avec les mêmes yeux que Ted.

Je grimace et balaye l'air devant moi d'une main. Je veux oublier ces deux images.

– Laisse tomber, c'est trop long et bien trop humiliant pour en parler. Et toi, comment s'est passée ta semaine ?

Il hausse les épaules et ouvre l'unique porte de l'étage.

– Identique aux précédentes.

– Waouh ! Soit ta vie t'ennuie, soit tu n'as pas envie de m'en parler.

C'est un appartement. Nous entrons directement dans la pièce principale. Une cuisine entièrement équipée sous une énorme verrière en face de nous, la salle à manger sur la droite et un peu plus loin, le coin salon. Sur la gauche, je dénombre trois portes.

– Je dirais que ma vie est simple et que je ne cherche plus à la pimenter.

– Plus ?

Il lève les yeux au ciel et laisse tomber son sac sur la table de la salle à manger. Je marche dans ses pas. L'air frais d'un climatiseur me fait frémir. Ça fait du bien.

– Tout est planifié et ordonné. La journée, j'oscille entre le club et la boutique. Le lundi soir, je suis chez les parents, le mardi soir chez Oceana et Rick, un mercredi sur deux je m'occupe de Jamie, le jeudi et le vendredi, je...

Il hésite, marque une pause en clignant des yeux pour finalement reprendre :

– Je ne fais pas grand-chose. Et il semblerait que j'ai trouvé une nouvelle occupation pour mes week-ends.

Il rejoint la cuisine, je le suis.

– Tu n’as pas de petite amie ?

Merde. Qu’est-ce que je viens de demander ? C’est sorti tout seul.

Il se retourne, désarçonné et passe une main dans ses cheveux noirs. Son biceps se contracte, c’est déstabilisant. Je le vois encore quelques années en arrière, les mains dans le cambouis de la vieille Ford. Ouais, j’ai grandi. Et mes ovaires ont mûri, mes hormones embrouillent mon cerveau. Alors que je qualifiais cette image de dégoûtante, je la range aujourd’hui dans la case sexy.

– C’est un peu comme toi. C’est un peu trop long et bien trop humiliant pour en parler.

Avait-il besoin de réfléchir pour répondre ce genre de choses ?

– Dans mes souvenirs, tu avais toujours un plan cul. Un plan cul, par définition, c’est le non-engagement et l’absence de prise de tête ! Est-ce que tu es en train de me faire comprendre que les choses ont changé ?

Il secoue la tête.

– Une autre leçon, Cassie. Quand un homme évite une question, n’insiste pas, sinon tu vas passer pour une emmerdeuse.

– Oh ! Les mecs et leur foutu jardin secret ! C’est complètement puéril.

Il ouvre un placard et en sort deux verres. Il les remplit d’eau du robinet.

– Vous aussi les femmes vous aimez garder certaines choses pour vous.

Mon seul secret jusqu’à maintenant, c’est de lui avoir demandé d’être mon entremetteur. Et encore, je m’en cache seulement aux yeux de nos parents qui trouveraient certainement la situation tordue. *Est-ce que c’est tordu ?*

Il me jauge de derrière son verre, j’y vois un défi. Ses yeux s’illuminent avec malice. Par brides, des souvenirs de notre seule et unique année sous le même toit me reviennent. Je le surprénais souvent à sortir en douce dans la nuit. Il mettait un doigt sur mes lèvres pour me demander de garder le silence, puis ébouriffait mes cheveux avant de longer le couloir sur la pointe des pieds jusqu’aux escaliers. Je cafardais à chaque fois. Il ne se faisait jamais gronder.

– Je n’ai aucun secret, j’affirme en croisant les bras sous ma poitrine. Tu pourrais me demander n’importe quoi, j’y répondrais sans hésitation.

À l’instant où ses yeux plongent sur mes seins, je relâche mes bras le long de mon corps et enfourne mes mains dans les poches avant de mon short. A-t-il eu le temps de voir qu’ils étaient trop petits ?

– OK. T’es-tu déjà masturbée ?

Je cligne des yeux. Où est passé le Carl qui avait peur de savoir que sa demi-sœur était vierge ? À moins qu’il ne me croie pas capable de répondre. Je glousse.

– Tu viens réellement de me poser cette question ?

Pourquoi la masturbation serait réservée aux hommes. Je ne suis pas féministe mais je n’aime pas les différences qu’impose notre société. Pour moi, il n’y a pas de code en matière de besoins. Carl arque un sourcil. Si je ne réponds pas, je risque de lui donner raison.

– Je suis peut-être vierge avec les hommes mais je connais la profondeur de mon vagin ! Un peu plus de dix centimètres, je suis dans les normes.

Ses yeux exultent et il s’enquit :

– Il y a des normes ?

Bien sûr, m’entendre insinuer que je me suis déjà masturbée, ne le choque pas. J’opine.

– C’est important pour les chirurgies reconstructrices. D’ailleurs, il semblerait que la longueur d’un vagin peut s’étendre en fonction de l’excitation de la femme et de ses pratiques sexuelles. Heureusement quand on sait que la taille moyenne d’un pénis en érection est d’un peu plus de treize centimètres.

Un instant je crois voir sa tête se baisser vers son short de bains. Est-ce que je dois y proposer une règle ? Il se met à rire.

– Tu es marrante.

– Marrante ? Mes connaissances te font rire ? J’aimerais justement être un peu moins *marrante*. Quand ils m’entendent, les mecs cherchent toujours une excuse pour décamper.

– Simplement parce que tu les surpasses, ou peut-être que tu ne cherches pas à parler avec les bonnes personnes.

– Dis-moi la vérité Carl : toi, tu les évites les bonnes personnes ?

– Je ne cherche pas, c’est différent.

Ses sourcils se froncent et ses yeux se portent une nouvelle fois sur ma bouche. Je me répète sa phrase en boucle et en trouve une approximation : il ne veut pas se caser. Réaction en chaîne à ma conclusion et à son regard voilé : mes veines se dilatent, ma tension grimpe en flèche et je rougis. Mon vagin, je le fais taire en resserrant mes cuisses entre elles. *Du calme, ça n’est que Carl, mon demi-frère.*

– Bon ! Passons aux choses sérieuses, s’exclame-t-il.

Je récupère le deuxième verre d’eau sur le plan de travail et en bois une gorgée pour me rafraîchir. J’en ai terriblement besoin.

– Tu es ici chez toi, proclame-t-il.

Je recrache mon gosier sur la crédence puis le fusille du regard. Elle est en marbre blanc moucheté de doré.

– Je ne me rappelle pas t’avoir demandé de me trouver un appart.

– OK. Donc tu comptes t’envoyer en l’air dans ton lit une place, dans la chambre à côté de ton père ? Un homme n’acceptera jamais de venir te chercher chez tes parents.

Quel est le problème avec les lits *une place* ? Quant à mon père, je ne suis pas stupide, et lui, loin d’être sourd, je me vois mal lui proposer des bouchons tympaniques.

– Laisse-moi deviner, c’est une règle d’or chez vous ? On peut très bien aller chez lui.

– Sérieux ? Cassie, un homme te mène chez lui s’il veut te voir uniquement dans son lit, ou après plusieurs rendez-vous. Le premier cas n’est pas celui qu’il

te faut, le deuxième suggère que tu te sois envoyée en l'air dans « ton lit une place dans la chambre à côté de ton père... » Tu *dois* avoir ton appartement.

Il n'a pas tort. Je plisse les yeux sur lui et argue :

- Cet appart est largement au-dessus de mes moyens. Miami Beach est un des lieux que je ne *peux* pas me payer.
- C'est cinq cents dollars à chaque début de mois.
- Il en vaut largement le double.

Il soupire puis avance jusqu'à son sac de sport. Il l'ouvre, fouille dedans, sort des affaires qu'il pose sur la table tout en expliquant :

- Quand avec Rick nous avons fait l'acquisition de la boutique, nous avons acheté le bâtiment entier. Soit cet appart *et* la boutique.

Il m'offre un clin d'œil qu'il accompagne d'un :

- Il est à nous.

Une facette de Carl qui m'exaspérait : l'arrogance. Pourtant je dois bien le reconnaître, là, ça m'émoustille.

- Je ne veux pas avoir de privilèges.
- Tu n'en as aucun. Les cinq cents dollars sont pour Rick. Moi, en échange, je peux en profiter librement la journée puisque tu n'y seras pas.
- Donc en gros, j'ai des horaires de restriction ?

Ses yeux se teintent de malice.

- Non, mais tu dois t'attendre à me voir débarquer sans prévenir la journée.
- Je dois y voir un message subliminal ? Du style : ne pas me promener en petite culotte la journée.
- Je doute que ça t'arrive souvent ! Et j'espère que tu ne portes plus de culottes, je me vois mal te faire faire les boutiques de lingerie.

Je porte des culottes. J'ouvre la bouche au moins dix fois avant de parler :

- Quelle est l'utilité du string, à part ne laisser aucune trace sous un

pantalon ?

– C’est bien plus sexy qu’une grosse culotte style « parachute ».

– Donc en gros, tu es en train de me dire que lorsque tu déshabilles une fille, tu prends le temps d’observer ses sous-vêtements, de lui faire la conversation en caleçon pour finalement la baiser cinq minutes ?

Il arque un sourcil et me coule un regard condescendant. C’est moi qu’il regarde comme ça ?

– Cinq minutes ? Oh, Cassie je te certifie que cinq minutes ça n’est pas assez...

Il n’a pas répondu à ma question et maintenant je m’imagine passer des heures au lit avec lui. Je frémis malgré moi. J’y vois presque un autre message subliminal. Je n’en laisse rien paraître et affirme :

– OK. Je tâcherai de m’en souvenir.

– Parfait ! Je te laisse faire le tour du propriétaire, j’ai une douche à prendre.

Il attrape son T-shirt par la couture, l’ôte et le fourre dans son sac. Oh merde, c’est encore plus beau que dans la salle de bains l’autre soir. Ses abdominaux se profilent et se tendent devant mes yeux. Chaque partie de muscle équivaut au pendule d’un hypnotiseur. Je suis pendue... non, perdue. Le soleil ne laisse aucun coin sombre, ma mémoire eidétique, loin d’être saturée, en redemande. Il se retourne. Mes yeux descendent jusqu’à ses fesses puis passent l’ancrage de son short de bains sous ses fossettes sacro-iliaques. Je déglutis et me répète en boucle : c’est le fils de Martha ET le type le plus dangereux de Miami. Au moment où il me revient, je me ressaisis.

– Je n’ai pas encore accepté, le nargué-je.

Il récupère son attirail et me rejoint en une enjambée, un sourire ravageur sur les lèvres.

– Non, mais tu vas le faire. Parce que tu es une fille marrante et intelligente.

Je n’ai pas le temps d’anticiper, sa main libre est déjà dans mes cheveux pour les fourrager. Je déteste quand il fait ça, et je lui fais comprendre d’un regard noir. Mais ça lui est égal, il prend son temps pour retirer sa main, ne se défait pas

de son sourire et m'offre un clin d'œil pour me narguer.

4

Carl

– Bon sang ! J’ai hâte qu’Oceana rentre pour lui raconter ça ! s’éclate Rick avant de s’échapper dans sa cuisine.

Je m’enfonce dans le canapé, dépité. Déjà, la semaine dernière, quand je lui avais fait part de la demande de Cassie, il s’était foutu de ma gueule. Quels sont ses mots déjà ? *Toi, parler de sexe avec une fille, sans pouvoir en faire avec ?* Ouais. Ça résume assez bien la situation. Et aujourd’hui je lui annonce que j’ai accepté. En réalité, j’avais accepté dès la première minute, mais ce con se serait foutu de ma gueule si je lui avais dit la semaine dernière. *Comme maintenant, direz-vous.*

– Je ne vois pas en quoi ça pourrait intéresser Oceana, répliqué-je finalement.

Il revient de la cuisine avec un pack de bières bien fraîches.

– Tu rigoles ? Oceana s’inquiète toujours pour toi. Elle passe son temps à chercher des filles qui pourraient te plaire, que je dois me taper pendant tout un repas avec toi, puis une autre soirée sans toi parce que tu ne les rappelles jamais. Au moins, nous serons tranquilles un bon moment !

Je récupère d’un geste brusque la bière qu’il me tend. Il s’installe dans le fauteuil d’en face. Il n’y a pas eu tant de filles que ça cette année, moins de dix, j’en suis certain. Ou plutôt, seulement deux se sont prêtées au jeu du « uniquement pour le sexe ».

– Je ne lui ai rien demandé, et mon affaire avec Cassie n’a rien à voir avec ses copines de l’hôpital. Je ne vais pas cesser de m’envoyer en l’air, je ne vais pas arrêter d’être ce que je suis.

C’est ma demi-sœur ! Il me pointe avec sa bière et soulève judicieusement :

– Rappelle-moi la dernière fois où tu as été ami avec une fille sans la baiser ?

Ta femme, connard. Bien entendu, je me tais. Je bois une longue gorgée. Oceana aurait pu être *la* fille. J'aurais pu être à la place de mon meilleur ami dans cette villa. J'aurais pu m'occuper de son fils, Ethan, aussi bien qu'il le fait.

– Béné, j'affirme. Je n'ai jamais couché avec Béné.

– Seulement parce que c'est notre employée. Mais tu viens de te planter une sacrée épine dans le pied, mec. Maintenant que ta sœur va vivre dans l'appart au-dessus de la boutique, où comptes-tu emmener tes conquêtes ?

Jamais chez moi, ça, il le sait. Je n'avais pas pensé à ça. La journée ne posera pas de problème en soi : Cassie ne sera pas là et je pourrai disposer de l'appartement. Le soir, ce sera autre chose, mais à dire vrai, ces derniers temps, je me contente d'Emy, et dormir chez elle n'est pas un interdit.

– Je trouverai bien.

– Elle aménage quand ?

– Samedi. D'ailleurs à ce propos, elle croit que l'appart nous appartient à tous les deux. Tu es censé encaisser cinq cents dollars à chaque début de mois. Elle n'aurait jamais accepté quoi que ce soit de ma part, car Cassie est une emmerdeuse. Son cerveau ne fonctionne pas comme celui des autres femmes.

– C'est bien ce que je dis ! Oceana ne va pas en croire ses oreilles ! Tu étais prêt à tout pour qu'elle prenne cet appart !

– Je n'allais quand même pas la laisser prendre un piteux appartement, dans je ne sais quel quartier de Miami ?!

– Le dire devrait te faire réaliser certaines choses. Cassie n'a jamais été *ton* problème. Combien de fois l'as-tu appelée lorsqu'elle était à New York ? Lui as-tu déjà souhaité joyeux Noël ? C'était seulement la fille de ton beau-père. Tu ne parlais jamais d'elle parce qu'elle n'avait pas d'importance à tes yeux, mec !

Il a raison. Jusqu'à la semaine dernière Cassie était la photo épinglée au frigo de ma mère. Et maintenant, je *quoi* ? Je me fais du souci pour elle ? Je vais lui apprendre à rencontrer des mecs ? Je lui loue mon appartement pour mieux surveiller ce qu'elle y fait et qui elle compte y amener ? Ça n'a aucun sens. Je ne suis pas ce genre de type, qui souhaite connaître une femme par cœur. Je suis simplement le connard qui aime les combler orgasmiquement parlant. Je ne m'intéresse à rien d'autre qu'à ce qu'elles pourraient me faire ou faire avec moi

dans un lit. Il n'y a qu'à voir ma relation avec Emy : je la vois toutes les semaines, depuis plus d'un an, et je ne connais rien de sa vie, sauf qu'elle a un chat et qu'elle travaille dans une banque. Est-ce qu'elle a des frères et sœurs ? Niet. Est-ce qu'elle voit d'autres types ? Niet. Sa couleur préférée, ce qu'elle rêve de faire, ce qu'elle déjeune le matin ? Encore niet.

Alors pourquoi ai-je envie de connaître tout ça avec Cassie ? La réalité est difficile à digérer. Pour la première fois depuis Oceana, j'ai envie de connaître une fille. J'ai l'impression à la fois de vivre l'adolescence que je n'ai jamais eue et de mettre un pied dans l'inconnu des premiers jours d'une drague. C'est déstabilisant parce que tout ce que je m'étais refusé de vivre me fait défaut aujourd'hui avec Cassie. J'ai envie d'en savoir plus et j'ai envie de passer du temps avec elle. Pourtant Cassie, bien que jolie, est l'exacte opposée de toutes les femmes qui côtoient mon oreiller. Elle est négligée, ne fait rien pour me plaire, n'a aucune retenue quand elle me parle. Est-ce que c'est ça qui m'attire chez elle ? Son innocence et sa folie incontrôlée ? Je n'en sais rien.

– Comment comptes-tu t'y prendre pour... *l'initier* ? demande Rick.

Il porte le goulot de sa bière à la bouche pour étouffer un rire. Connard.

– Je ne vais pas *l'initier*. On parle de Cassie, bordel.

Et elle est vierge !

– C'est ce qu'elle t'a demandé non ?

– Non. Elle veut que je la rende désirable, que je l'aide à penser comme un mec. Cassie est une scientifique. Elle analyse puis elle déduit. Elle parle sans réfléchir et est persuadée que ça lui porte défaut.

– C'est le cas ?

Moi ça ne me gêne pas, elle me fait rire.

– Je n'en sais rien. Je ne le perçois pas comme ça sans doute parce que je n'imagine rien avec elle.

Ma réponse sonne faux, je m'en rends compte immédiatement. N'importe qui regarderait ses yeux émeraude, ses taches de rousseur ou ce pli rose au-dessus de son nez en parlant avec elle, moi, je ne fixe que sa bouche généreuse et sa

minuscule fossette sur son menton.

– La première étape serait de refaire sa garde-robe. Elle a plus de jeans que toi et moi réunis, affirmé-je.

– Tu comptes faire les magasins avec elle ?

Il rit encore.

– Je voyais plutôt Oceana faire ça...

– Faire quoi ?

L'intéressée arrive à point nommé. Je ne me retourne pas tout de suite. J'attends. Dans l'ordre, c'est un rituel : que la porte claque, que mon meilleur ami s'extasie avec un regard dégoulinant d'amour devant sa femme, de prendre une respiration suffisante à faire taire mon cœur. C'est tous les mardis soir la même rengaine. Je n'ai pas choisi le mardi pour notre soirée mecs au hasard. Je l'ai fait pour deux choses. Un, Oceana n'est pas à la maison mais à un cours de yoga, ça m'évite de trop rester dans la même pièce qu'elle. Deux, ça m'épargne la vision que m'offre leur vie parfaite et tant désirée. Parce que si je me refuse à avoir une petite amie, étiquetée comme telle, je ne l'aurais pas refusée *pour* elle.

J'ai dépassé le stade de la jalousie, Rick est mon meilleur ami, et du plus loin que je me souviens, la seule et unique personne qui connaît toute ma vie et qui ait su être présente dans les moments difficiles. J'ai peut-être gagné bien plus de championnats de surf que lui, mais j'ai perdu le meilleur combat : Oceana. Et je ne lui en tiens pas rigueur. Après ce qu'il a eu, elle est la seule chose de bien qui pouvait lui arriver.

Mais voir Oceana est toujours difficile. Surtout le mardi soir. Je la vois peut-être moins longtemps, mais sa tenue de yoga est incroyablement bandante. Est-ce que j'ai le droit de bander sur la femme de mon pote ? Non, mais n'oublions pas que quelquefois je suis un connard...

Alors que Rick lui explique la situation, je me retourne. Elle a mis le legging noir ce soir : celui dont les coutures font remonter ses fesses jusqu'à ses reins. Elle ôte ses chaussures de sport tout en pouffant. Je lève les yeux au ciel et chope une deuxième bière, plus pour détourner le regard que par réel agacement.

– Tu te démerdes sur ce coup-là, Carl. Je veux bien l’amener avec moi à des cours de yoga, aller boire un verre avec elle après le boulot, mais tu ne me feras pas faire les boutiques.

Elle nous rejoint et vient s’asseoir directement sur les genoux de Rick, comme lorsqu’il était cloué dans son fauteuil roulant, c’est une habitude.

- Où est le problème ? Tu aimes faire les boutiques, non ?
- En effet, et il n’y a aucun problème, mais je veux juste t’y voir.

Rick enroule ses bras autour de son ventre. Je détourne les yeux trente secondes et soulève les épaules avec désinvolture.

- Ça ne doit pas être bien compliqué.

Rick se marre :

– Tu vas passer du temps avec une fille. Ça n’a rien de compliqué pour le commun des mortels. Moi, je parie que tu ne tiendras pas plus de deux minutes devant une cabine d’essayage.

- N’importe quoi ! Il me suffira de dire : oui ou non en fonction des tenues.
- Et quand viendra la lingerie ? relève-t-il.
- Je ne vais pas l’aider à choisir sa dentelle ! (Je tique en me souvenant de son amertume pour les strings et cligne des yeux sur Oceana) Je devrais ? C’est ma demi-sœur.

Je grimace mais intérieurement la question fait son chemin. De mémoire, je n’ai jamais vu de Cassie autre chose que ses jambes et ses bras. Porte-t-elle vraiment des grosses culottes ?

– Ça ne l’a jamais été, Carl. Ne te voile pas la face. Peut-être que Cassie est ton élément perturbateur. Ça fait des mois que tu te plains de ta vie passive et calculée au millimètre près.

Bordel, Rick a raison. Ma vie est un long fleuve tranquille et ce que je n’arrivais pas à toucher du doigt depuis quelques jours avec Cassie, s’appelle : l’excitation. C’est malsain et immoral. Mais il est trop tard pour reculer.

Alors qu’Oceana nous quitte pour aller prendre sa douche, mon téléphone

indique l'arrivée d'un message. C'est une photo de Cassie, ou plutôt d'une partie d'un article de journal sur la biodiversité et les changements climatiques. C'est son article. Je le sais pour l'avoir écoutée m'en parler pendant près d'une heure samedi dernier. Je ne lui ai pas dit mais je n'ai rien compris. Je souris en voyant son commentaire :

[Mon nouveau téléphone peut prendre des photos !]

Comme quoi elle n'a pas réellement besoin de moi. Changer de téléphone est son initiative. Mais plutôt que le lui dire, je me prête à ce jeu *malsain* et *immoral*. Pourquoi ? Parce que j'en ai envie.

Comme le samedi précédent, passer du temps avec Cassie est plaisant. Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai eu envie de rire. Elle jacasse sans arrêt, mais pas pour rien, comme elle le pense. Tout est ramené à quelque chose qu'elle a vu, lu ou entendu. Elle est impressionnante. *Elle* m'impressionne et c'est déstabilisant. Pas pour mon ego surdimensionné, comme Oceana a l'habitude de le faire remarquer, mais parce qu'elle arrive à remettre en question toute mon existence. Rick avait raison, je me faisais chier jusqu'à ce qu'elle me demande de lui faire rencontrer du monde. Et cette semaine a été la preuve de ma remise en question : j'ai dîné deux soirs chez ma mère, j'ai laissé Cassie jouer à Star Wars avec Jamie et moi, je n'ai pas donné de cours particuliers de jet à une seule cliente de l'hôtel, et... j'ai zappé mon rendez-vous avec Emy. Pourquoi ? Parce que je préparais le déménagement de Cassie : faire des cartons, faire du tri dans ses livres, descendre le plus gros dans mon pick-up.

Ce soir-là, je suis rentré chez moi, les couilles pleines et la tête remplie d'images obscènes de Cassie. Cassie, la tête dans un carton, les fesses en l'air. Cassie, un chignon sur la tête, la nuque fine et dégagée. Cassie, les joues rougies par l'effort de porter des tonnes de livres. Cassie éreintée, étalée de tout son long sur son lit les membres écartés.

Je croise les doigts pour qu'aujourd'hui soit différent. Il est bientôt midi et nous montons les deux derniers cartons dans son nouvel appartement. *Ça n'est pas différent*. Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai vu son cul bouger dans les escaliers. Je me concentre sur autre chose que sur ce minuscule short, autre

chose que sur sa respiration sommaire, autre chose que sur sa bouche entrouverte à chaque fois qu'on arrive en haut. C'est difficile. J'imagine des tas de trucs. Moi en elle, essoufflée par mes assauts, mes mains cramponnées à ses fesses. Ouais, j'aurais dû me souvenir de ce putain de rendez-vous avec Emy.

– Je ne déménagerai plus jamais ! se plaint-elle en déchargeant ses bras sur une pile de cartons.

Je ris.

– Ton problème, c'est que tu n'as pas d'endurance.

Elle se retourne et essuie son front du revers de sa main.

– Je déteste le sport. *Tous* les sports. Mon corps n'est pas fait pour ça. Ce qui est stupide, puisque je ne souffre d'aucune maladie qui pourrait me handicaper. Mais disons plutôt qu'il n'a jamais été entraîné.

Je me dois de lui enseigner quelque chose :

– Le sexe est un sport.

Je me retiens de rire sur sa grimace, et nous sers deux verres d'eau. Une bière aurait été amplement méritée, mais le frigo est vide. Elle récupère son verre, pensive.

– Je n'avais pas pris en compte cette donnée. Faut-il avoir de l'endurance pour faire du sexe ?

Elle boit son eau lentement. Ses bras, en l'air, emportent son T-shirt et je ne peux m'empêcher de regarder ce qu'il dévoile. Sa peau est plus laiteuse que sur ses bras, son ventre est parfaitement plat et de fins bourrelets dessinent ses hanches. Cassie n'est pas parfaite, mais ça me plaît. J'y vois ma langue s'y glisser, remonter jusqu'à son nombril, goûter sa peau et apprécier une chair de poule.

Elle repose le verre. Vide. Son T-shirt reprend sa position initiale et je regagne mes esprits.

– Ça dépend de quel côté tu te situes, au-dessus, en dessous, mais je dirais un minimum.

Elle plisse ses yeux sur moi et ça me met mal à l'aise. Voit-elle en moi comme dans un livre ouvert ? Pense-t-elle comme moi ? Je me dérobe derrière mon verre.

– Les filles, dans les films pornos n'ont pas l'air très essouffées.

Je manque de m'étouffer avec une gorgée d'eau. Bordel, qu'est-ce qu'elle a dit ? Ça a le don de la faire rire à chaque fois que ses répliques me prennent au dépourvu. Sauf que là, ça n'est pas tellement ce qu'elle m'avoue qui me choque mais l'image qui s'interpose dans ma tête : Cassie les yeux vitreux sur la télévision, un T-shirt remonté sur ses hanches généreuses, la main glissée dans sa culotte et une bouche en cœur. Je m'enquiers :

– Tu as déjà regardé un film porno ?

– L'année dernière, après un de ces échecs amoureux qui m'ont fait bannir le sexe. C'était simplement par curiosité.

Bien entendu, avec qui je pense parler !

Elle s'assoit sur la table, croise ses jambes, et fixe ses mains de part et d'autre de ses cuisses sur le bois. Elle est maladroitement sexy. Les lèvres luisantes, des mèches rousses éparses sur son visage rougi, sa fossette plus prononcée que d'habitude.

– Si je me rappelle bien, j'y ai trouvé des incohérences, reprend-elle.

Sa main n'est plus dans sa culotte, mais griffonne des notes sur un calepin. C'est beaucoup moins torride.

– Les films X ne sont pas des documentaires Cassie ! Ils sont créés pour provoquer l'excitation.

– Merci, je ne suis pas stupide. Je sais très bien qu'aucun homme n'irait se branler devant la reproduction des chimpanzés ! Ce que je voulais dire par là, c'est que les scènes sont obligatoirement coupées. J'ai trouvé le temps long, et je doute qu'un homme puisse réellement tenir plus de 45 minutes entre la pénétration et l'éjaculation.

Est-ce que je m'habituerai un jour à l'entendre parler comme ça quand mon dernier souvenir d'elle remonte au jour où elle pleurait en lisant un livre ?

– Et quel serait le *temps* idéal d'après toi ?

Elle plisse les yeux et tord sa bouche en pleine réflexion. Je doute qu'elle puisse y répondre sans avoir pratiqué. Mais en même temps Cassie m'étonne de jour en jour.

– Il n'y en a pas, tranche-t-elle finalement. Je pense que c'est subjectif. La femme ne doit pas être obnubilée par la performance de son partenaire pendant l'acte. En tout cas, j'espère ne pas l'être le jour où viendra mon tour ! Est-ce qu'une fille a déjà regardé son téléphone avant et après avoir baisé avec toi ?

Je secoue la tête, c'était plutôt mon genre pendant ma phase pubère, pour me chronométrer... *ça se passe de commentaires.*

– Non. Mais elles sont toujours essouffées !

Elle se redresse dans un frisson et se précipite :

– Bon sang ! S'il devait se passer quoi que ce soit entre nous, je devrais me mettre au sport pour tenir le rythme !

Elle blêmit, tandis que mon cœur loupe un battement. Une règle d'or chez Cassie, c'est qu'elle dit tout ce qui lui passe par la tête. Qu'importe que ce soit cru, déplacé ou incorrect, il faut que ça sorte.

– Ça n'est pas ce que je voulais dire, reprend-elle. Je... Je n'ai pas pensé... Je... Et merde ! Je vais à la douche, je suis trempée.

Elle se dérobe, les joues si rouges qu'il ne subsiste plus une seule tache de rousseur. Je m'en amuse, pour une fois, ça n'est pas moi *l'indisposé*. Et savoir qu'elle peut penser à nous deux, comme je me l'imagine moi aussi, me donne des ailes. Je lui coule un regard condescendant et articule :

– Tu es trempée ?

Elle rougit d'autant plus et réajuste sa position.

– À cause des allers-retours, se défend-elle.

C'est encore pire, je recommence :

– Des allers-retours ?

Cette fois-ci, elle sourit tout en sautant de la table.

– Hey ! Arrête ça tout de suite ! Je reformule : monter les cartons m'a fait transpirer, je vais me doucher !

Tandis qu'elle prend précipitamment la direction de la salle de bains, je lance :

– Très bien, j'irai après toi puis nous irons déjeuner dehors à midi, juste pour être certain que tu ne puisses pas prendre de douche si tu viens à être trempée...

J'accepte ma sentence : de l'embrasure de la porte, elle me tire la langue. Cette fille va me tuer !

J'ai de plus en plus de mal à concevoir que Cassie ne s'en sorte pas avec un homme. Certes, elle ne dit pas toujours ce qu'il faut au moment propice, mais les conversations avec elle sont d'une facilité déconcertante. Il n'y a pas de prise de tête. Je pourrais dire le mot bite au moins dix fois dans une phrase qu'elle trouverait un sujet de discussion pour chacun.

Est-ce facile parce que c'est moi ? J'aimerais comprendre. Alors qu'elle s'éclipse dans les toilettes du snack à la fin du repas, j'envoie un message à Rick pour savoir s'ils peuvent faire garder Ethan ce soir et se joindre à nous. En moins de cinq minutes j'ai ma réponse et Cassie est de retour. Je l'observe du coin de l'œil tout en indiquant l'heure et le lieu de rendez-vous à Rick. Elle a refait sa queue-de-cheval, son front, et certaines mèches de ses cheveux sont humides. Aucune fille ne ferait ça maquillée. Là, alors qu'elle observe les passants dans la rue à travers la baie vitrée, elle me paraît si candide. C'est *la* Cassie de mes

souvenirs, pas celle qui me parle de sexe sans tabou. Cette image d'elle me fait douter mais au « OK » de Rick, je me redresse sur ma banquette et lui annonce que nous sortons ce soir tout en précisant :

– Tenue correcte exigée.

Elle se retourne dans une grimace et répète :

– Correcte...

Je me retiens de rire. Bon sang Cassie n'as-tu jamais rien lu sur la mode dans tous tes livres ?

– Oui, correcte. Ce qui banni, le T-shirt extralarge et le short en jeans.

Elle se regarde.

– As-tu quelque chose contre mes T-shirts extralarges et mes shorts en jeans ?

Son short m'a nargué plus d'une fois quand elle montait les escaliers. Je n'en dis rien.

– Disons qu'ils ne sont pas appropriés pour ce soir.

Elle me pointe du doigt pour appuyer son avertissement :

– Ne t'attends pas à me voir habillée en pétasse, ça n'est pas mon genre et ni ce que je souhaite.

Je serais curieux de voir ça...

– J'ai dit correcte. Donc on va faire un deal, je te laisse carte blanche pour ce soir, mais la prochaine sortie, c'est moi qui choisis tes habits.

Elle étouffe un rire.

– Tu comptes m'emmener faire les boutiques ?

Quel est leur problème à me voir faire les boutiques avec elle ? Est-ce si drôle que ça ?

- Tu trouverais ça bizarre ?
- Seulement si tu choisissais aussi ma lingerie !
- Jamais ! Tu es...

Je me tais, cherche mes mots, les yeux tremblants sur ses pupilles. C'est ma demi-sœur, ce serait malsain et immoral. Que dirait James si j'avais conseillé à sa fille de mettre un tanga ? Son regard se fait noir et elle scinde :

- Ta demi-sœur ?

Pourquoi quand je le dis moi, ce mot me fait moins mal ? Je ne veux pas être son demi-frère dans sa tête. Ça m'impose des limites à ne pas dépasser, et j'ai l'impression d'en avoir déjà franchi. L'imaginer *était* une limite à ne pas franchir.

- Non. J'allais dire que tu es une fille.

Ma réponse est complètement débile. Comme si je pouvais accompagner Rick acheter ses caleçons !

- Une fille avec qui tu ne baises pas.

Tout juste ! Cassie a une machine de guerre à la place du cerveau. Si Emy me proposait une virée chez Aubade, j'y verrais une autre façon de se voir et j'aurai refusé. Alors que pour Cassie, je prendrais le temps de réfléchir. Parce qu'elle me fait rire, parce que passer du temps avec elle n'est pas si déroutant que je le pensais.

– Cassie, il faut que tu comprennes que c'est nouveau pour moi. Ce genre de relation.

– Ça s'appelle de l'amitié. Parce que soyons francs, un frère et une sœur ne parleraient pas de sexe aussi facilement.

Sa réponse me frustre. Je n'aime pas l'idée d'être ami avec elle, comme je n'aime pas celle d'être son demi-frère.

– Appelle ça comme tu veux. Ce que je veux te dire c'est que je n'ai pas deux catégories de femmes dans ma vie. Il n'y a que des filles pour mon lit et uniquement pour mon lit. Hormis Oceana la femme de Rick, je n'ai pas d'amies

avec un E.

Et là encore, Oceana ne rentre pas dans cette catégorie mais c'est seulement par dépit. Je n'en dis rien, Cassie n'a pas besoin de savoir ce que j'ai pu ressentir pour Oceana. Comme à chaque fois, je suis pris d'un semblant de malaise en y pensant. Un mélange de frustration et de colère me gagne. Cassie ne semble pas le remarquer.

– Et je suis où, moi ? Si je ne suis ni ta demi-sœur, ni une fille qui partage ton lit ?

Sa question chasse mon mal-être rapidement pour un sourire. Je n'en sais fichtre rien !

– Je tente de créer une autre catégorie, suggéré-je avec amusement.

Elle semble rassurée.

– Finalement, c'est un échange de bons procédés. Toi, tu m'aides à devenir désirable, et moi, je t'aide à devenir plus sage.

Certainement pas plus sage !

– Sauf que moi, je ne t'ai rien demandé !

Je me lève et glisse mes doigts dans ses cheveux pour défaire sa queue. Je la préfère plus brouillon, plus imparfaite, parce qu'elle se rapproche plus de la Cassie que je connais réellement. Celle qui me fait créer une autre catégorie de femmes, mais qui ne sera ni celle qui partage uniquement mon lit, ni celle qui sera simplement mon amie.

Cassie

« On ne retrouve pas moins de 14 traces d'urines différentes dans les bols de cacahuètes proposés dans les bars, d'après le Dr. Frédéric Saldmann.

Un téléphone portable abrite 500 fois plus de bactéries que la cuvette des toilettes, d'après Le Parisien. »

Déballer les cartons était nettement moins épuisant que de les faire. Mon cerveau m'a beaucoup aidé : sur chaque emplacement vide d'une étagère, dans chaque placard inoccupé, il y a quelque chose à visualiser, tel un film en accéléré. Puis je me suis exécutée. Si bien qu'en quelques heures, tout était à sa place. Les étagères remplies de mes livres, les placards encombrés de mes vêtements, j'ai même pu dégager un coin pour mon bureau dans le salon.

Transpirante, décoiffée et les mains poussiéreuses, je regarde avec fierté mon appartement. C'est ordonné, limpide et propre. Il ne reste que les cartons vidés et dépliés dans l'entrée. J'essaie de ne pas penser que Carl risque d'y foutre le bordel dès lundi. Je me souviens de l'état de sa chambre lorsqu'il logeait encore chez nous : une vraie garçonnière. Martha s'en tirait souvent les cheveux. Mais comme pour ses sorties nocturnes, personne, pas même mon père – trop accablé pour tisser des liens avec lui – ne le disputait. Moi, je ne me gênerai pas. Qu'importe s'il dit se servir d'ici pour y prendre une douche et se reposer dans la deuxième chambre de temps à autre, qu'il ne compte pas sur moi pour ranger son bordel.

OK. J'avoue surtout ne pas vouloir rentrer dans sa chambre parce que je suis loin d'être stupide et que je sais à quoi elle lui sert réellement. À baiser *de temps à autre*. C'est Carl, je ne dois pas m'attendre à mieux, et je ne veux pas tenter de foutre mon nez dans ses draps et penser que des tonnes d'autres filles le font aussi.

J'en ai déjà eu un aperçu le jour où je lui ai sauté dans les bras, et tout à l'heure dans la salle de bains alors que je plaçais mes accessoires de toilettes. Un parfum fort de muscade. Et je vais devoir subir ça à chaque fois qu'il prendra sa douche ici ? Bordel...

Mon nouveau téléphone portable sonne. C'est mon père. Je décroche :

– Ne me dis pas que tu comptes m'appeler tous les soirs pour savoir si tout va bien, me moqué-je.

Il rit à l'autre bout du fil.

– Je voulais seulement m'assurer que tu n'avais rien oublié.

– Non, je n'ai rien oublié.

– Tu es certaine de ne pas vouloir la Ford ?

– Martha en a plus besoin que moi. D'ici, je suis à seulement à dix minutes en transports en commun et trente minutes à pieds du *Miami News*.

– Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas à appeler Carl, il n'habite pas très loin.

Il ne croit pas si bien dire, je lui certifie :

– J'appellerai Carl, c'est promis.

– Je suis heureux que vous vous entendiez enfin aussi bien tous les deux !

– Tu veux dire que c'était inespéré ?

Je l'imagine lever les yeux au ciel.

– Plus de dix ans pour vous rendre compte qu'il est préférable de vous considérer comme frère et sœur que comme ennemi, ça n'est pas trop tôt !

– Papa, je...

Je ferme la bouche avec hargne. Est-ce que ça vaut réellement la peine de lui dire qu'il ne sera jamais mon frère ? Je soupire et reprends :

– Oui tu as raison, mieux vaut tard que jamais.

– Il n'a peut-être pas toujours eu la tête sur les épaules, mais c'est un bon gars, je lui fais confiance. Il m'a promis de passer te voir régulièrement, juste au cas où tu oublierais de manger pour bosser.

Il lui fait confiance... S'il savait ! Je pouffe.

– Rien que ça ! Lorsque j'étais à New York...

– Tu partageais une chambre étudiante avec une autre fille de ta promo, me coupe-t-il. Ne crois pas qu'on ne se soit pas fait du souci pour toi.

Mais ils avaient d'autres soucis bien plus importants. Son cancer, Jamie, entre autres. Une vague d'amertume me saisit. Je ferme les yeux un instant.

– Je te laisse ma chérie. Jamie réclame son histoire.

Son histoire ? Mais bon sang, quelle heure est-il ? Je rouvre les paupières précipitamment et me retourne vers une fenêtre, il fait nuit noire dans le ciel. Je dis au revoir à mon père et lui promets de manger. Pas ce soir, le frigo est vide, et je suis à la bourre pour sortir avec ma nouvelle baby-sitter !

Étrangement, je suis plutôt détendue à l'idée de sortir. Sûrement parce que Carl ne souffre pas de maux de crâne face à ma diarrhée verbale. Il semble même en redemander. C'est rassurant. Seulement Carl n'est pas mon objectif. Je veux uniquement me faire des amis, parce que la vie ne se résume pas à des articles dans un journal. Je pourrais m'en contenter, mais plus les jours passent et plus j'ai envie d'imprévisibilité.

C'est ce que je veux.

Je rejoins Carl dans un bar cubain de la Little Havana. Le *Tiempo Libre*. J'arrive en retard mais, pour ma défense, j'ai eu un mal fou à trouver un taxi. Je balaye rapidement des yeux l'intérieur de l'établissement. Haute en couleur, bruyante mais pas désagréable, une musique cubaine en fond sonore. Je me hisse sur la pointe des pieds pour voir au-delà de la foule qui se dresse devant moi. Je dénombre une vingtaine de personnes au comptoir d'un bar qui s'étend sur toute la longueur de la pièce.

Comme à chaque fois que je sortais à New York, mon premier réflexe est de trouver les toilettes. Juste au cas où je devrais m'enfuir pour vomir ou me cacher. Elles sont sur ma droite, de l'autre côté du bar. Je me faufile entre les clients à la

recherche de Carl. Plus j'avance et plus je me sens complètement hors du lot, en décalage total avec toutes les filles qui m'entourent. Elles ont moitié moins de tissu que moi sur leur peau et deux fois plus de talons sous leurs chaussures ! Ma tenue correcte est beaucoup trop *correcte*. Je défais rapidement mon chignon, fourre mon élastique dans ma pochette et fourrage mes cheveux pour me donner un style plus décomplexé. Pour le reste, c'est rédhibitoire. Mon top blanc ne peut pas descendre plus bas sur mes épaules et mon pantalon noir est si serré qu'il me donne l'effet d'une seconde peau. Je ne peux pas faire mieux. Je prends une grande inspiration et reprends mes recherches, je longe le bar et l'aperçois enfin. Je ne suis pas soulagée et j'hésite à rebrousser chemin jusqu'aux toilettes. *Il n'est pas seul*. Deux autres personnes sont avec lui. Je le déteste. C'est un coup bas.

Assis depuis sa banquette, il m'aperçoit et me fait signe. *Adieu toilettes*. Je suis grillée. Je m'arme d'un sourire et le rejoins. Il est craquant à en tomber, comme d'habitude. Mais peut-être que la lumière tamisée le rend d'autant plus charmant ? Sa peau me paraît plus foncée, sa mâchoire plus prononcée. Sa chemise est ajustée à la perfection. Bon sang, j'aurais préféré la voir légèrement froissée et une manche retournée. Ses yeux brillent et il me dévisage longuement. Il se lèche les lèvres. Penser que ma tenue pourrait lui convenir me fait rougir. Mais je suis moi, Carl est lui... vous savez le type aux tonnes de petites culottes ?

- Tu as eu du mal à trouver une place ? me demande-t-il finalement.
- On peut dire ça...
- Tu connais Rick ?

Je me retourne vers l'intéressé un sourire forcé sur les lèvres.

Carl et Rick, le duo infernal de Miami. La dernière fois que je l'ai vu, il tentait de faire tenir debout Carl qui avait trop bu. Je hoche la tête tandis que Carl continue les présentations avec la jeune fille blonde blottie dans les bras de son ami.

- Et Oceana, sa femme.

Et la seule fille de son entourage qui n'a pas partagé son lit. Je sais aussi qu'elle a été l'infirmière de Rick pendant sa convalescence. Martha m'a raconté

leur histoire.

Elle me sourit tout en faisant osciller ses yeux de Carl à moi. C'est d'autant plus déstabilisant parce que ça me rappelle le constat que je viens de me faire : je suis en totale inadéquation avec le lieu et les personnes qui y sont. Il va me falloir beaucoup d'alcool et beaucoup d'allers-retours dans les toilettes !

Carl me chope par le bras pour m'inciter à m'asseoir à ses côtés. Suis-je restée figée devant leur table avec un sourire niais ? je pense.

– Tiens, je t'ai commandé un jus d'orange, me dit-il.

Je lui jette un regard noir et lui murmure :

– Étant donné que Rick n'a jamais mis sa tête entre mes jambes et que j'ai intégré la première règle, je vais faire simple. Carl, j'ai un aveu à te faire. Figure-toi que je bois de l'alcool !

J'entends Rick pouffer.

– Et moi, je ne veux pas te voir rentrer en titubant.

– Je connais mes limites, *grand frère*.

Sa réaction ne se fait pas attendre, il serre des dents et tend le bras pour héler une serveuse. Parfait. En réalité, je ne connais pas mes limites et je rentrerai en taxi. Mais ça, il n'a pas besoin de le savoir.

En presque une heure, j'ai compris qu'Oceana, même si très sage et simple en apparence, est aussi celle qui tire les ficelles. Personne ne la contredit, aussi bien Rick que Carl. Tout dans la délicatesse, elle arriverait à leur faire gober un cafard en les persuadant que c'est un carré de chocolat. Parler avec elle était un jeu d'enfant. Mais je ne suis pas dupe. Carl les a mis au parfum. Elle ne rentre pas dans les détails et se contente de mes brèves réponses. Je récite mes fiches imaginaires par cœur :

« Carl nous a dit que tu étais journaliste ? » *Journaliste, oui*. Je ne rajoute pas spécialisée dans la science et la recherche, je ne dis pas assistante d'un mec qui mâchouille toute la journée un crayon et qui boit plus de café que d'eau.

« Est-ce que tu es contente d'être revenue à Miami ? » *Oui, très contente*. Je

ne parle pas de la chaleur assommante, du cancer de la prostate de mon père et de Jamie.

« Ton déménagement s'est bien passé ? » *Je ne pouvais pas rêver mieux !* Et non pas : je regrette déjà mes talons de ce soir, je vais mettre deux jours à récupérer mon dos, mes cartons sont déjà défaits et j'ai fantasmé sur le torse nu de Carl toute la matinée.

« Est-ce que tu veux te joindre à moi, mardi soir, pour une séance de yoga ? » *J'en serais ravie !* Mais bordel qu'est-ce qui m'est passé par la tête ? Moi, Cassie Collins, je vais faire du yoga !

En réalité, boire deux daiquiris, n'était pas une bonne idée. L'alcool agit comme mon pire ennemi. Mes neurones carburent à plein tube et je dois faire preuve d'une force surhumaine pour ne pas m'immiscer sans arrêt dans leur conversation. J'y étais presque. Il est quasiment une heure du matin et Oceana et Rick sont sur le départ.

- On doit libérer M^{me} Thomas, m'explique-t-elle.
- Le dragon, rajoute Carl dans un clin d'œil.

Mes cellules s'échauffent.

- Ma mère n'est pas un dragon ! Se défend Rick.
- Tu as raison, c'est une maniaque du contrôle. Elle n'a confiance en aucune nounou donc elle insiste pour garder Ethan elle-même.
- Seulement pour passer du temps avec lui, soupire Rick.
- Si tu l'avais laissé aller dormir chez elle nous n'aurions pas cette conversation.
- Je... rhhh.

Rick se renfrogne et Oceana jubile.

- En quoi M^{me} Thomas est un dragon ? demandé-je.

Toutes les têtes convergent vers moi. Et oui, la rouquine de 21 ans sait dire autre chose que oui et non ! Ça a l'air de ravir Carl.

- Elle pense avoir un mot à dire sur tout ce qui les concerne, m'explique-t-il en se penchant sur moi.

Je cesse de respirer. J'ai dû louper l'étape où il est parti remettre du parfum. Fini les daïquiris. Tous mes sens sont décuplés. Ma peau frémit à chaque fois qu'il me frôle et l'entendre parler fait vibrer ma cage thoracique. Il ne manquerait plus que je le goûte !

– Elle voudrait que j'arrête de travailler, qu'Ethan aille dans une école privée, que nous passions tous les dimanches avec eux et que mon utérus se transforme en nid douillet pour le futur Thomas. Ce sont ses mots.

– Tu pourrais lui proposer de s'y nicher elle-même, je doute qu'elle trouve l'endroit douillet ! Après tout, l'endomètre est un amas de vaisseaux sanguins, donc à moins d'être un vampire, je ne qualifierais pas l'utérus en ces termes !

Oceana grimace, les garçons explosent de rire. Merde, qu'est-ce que j'ai dit ?

– Cassie, ne t'empêche pas de parler, tu es marrante ! me conseille Rick.

Je me promets de faire bouffer ses couilles au prochain type qui me trouve *marrante*. Je l'ignore dans un sourire et rajoute à l'intention d'Oceana :

– Je pense que ta belle-mère est juste possessive. Heureusement pour Carl et moi, Martha ne nous posera jamais ce genre de problèmes. Elle n'est pas du style intrusif. Mon père, par contre, c'est une autre histoire...

Je sens Carl se tendre à mes côtés. Alors qu'il jouait jusqu'à présent avec le parasol de son cocktail, ses doigts se figent. Qu'est-ce que j'ai encore dit ? Pas le temps d'y réfléchir, Oceana et Rick se lèvent pour partir. Ils nous disent au revoir, et j'en profite pour rejoindre les toilettes.

Je me rafraîchis rapidement. J'ai terriblement chaud. Pour preuve, mes joues sont si rouges que je peine à trouver des taches de rousseur. Je récupère mon élastique et attache grossièrement mes cheveux en une queue. Puis, je rebrousse chemin jusqu'à Carl. Mes pieds me figent sur le parquet à cinq pas de la table. Il a recommandé un cocktail pour chacun de nous. Une serveuse minaude devant lui. Il se balance en arrière, charmeur, et place son bras le long du dossier de la banquette. Son sourire ferait fondre n'importe quelle fille. Alors c'est à ça qu'il ressemble lorsqu'il drague ? Je grimace fugacement et me donne du courage pour parcourir les derniers mètres. À mon arrivée, la serveuse me coule un regard déconcerté, s'agite et file maladroitement, son plateau sous le bras. Carl,

lui, ne semble pas troublé pour un sou.

Je m'assieds en face de lui et chope mon daïquiri.

– Donne-moi tes clés de voiture, dit-il en tendant sa main grande ouverte devant moi.

– Je ne les ai pas, je suis venue en taxi.

J'attrape la paille entre mes lèvres et prends une gorgée en papillonnant des yeux. Il tressaille et son bras tombe de la banquette. Soit mon cocktail me joue des tours, soit Carl est réellement indisposé. Qu'importe, il m'observe, la bouche entrouverte et la mine soucieuse. Je lâche la paille et il se secoue :

– Tu as dit que tu avais eu du mal à trouver une place de parking.

– Non. C'est toi qui l'as dit. Je ne t'ai pas contredit pour éviter de me perdre en parole.

Il enrage :

– C'est complètement stupide. Tu t'es entravée toute la soirée ! Tu es ce que tu es, tu n'as pas de rôle à te donner. Ne dit-on pas que la nature des gens revient toujours au galop ?

– En réalité c'est : chassez le naturel, il revient au galop.

Il roule des yeux un demi-rictus sur les lèvres.

Pourquoi ce que je tente vainement de dompter chez moi, lui, met un point d'honneur à le laisser s'épancher. Est-ce qu'il apprécie toutes mes conneries ?

– J'ai passé une bonne soirée Carl, merci.

– Tu veux rentrer maintenant ? s'étonne-t-il.

Pas tellement. Mais je me rappelle sa vraie nature : tombeur de petites culottes, et le rôle que je l'oblige à prendre : baby-sitter.

Je soupire :

– Tu veux vraiment connaître le fond de ma pensée ? Je sais que, *toi* , tu voudrais partir avec la serveuse.

Il hausse les sourcils, l'air autant étonné qu'amusé.

– Laquelle ? Il y en a plusieurs ce soir et aucune d'elle ne m'intéresse. Mais j'aimerais connaître la raison qui te ferait penser le contraire.

– Il n'y en a pas plusieurs, il n'y en a que deux qui t'ont fait de l'œil toute la soirée.

Je me penche sur la table et sans me retourner vers elles, les yeux figés dans les pupilles noires de Carl, je continue :

– La brune nous a servi la première, elle a un ras-de-cou en velours noir, un rouge à lèvres cerise qu'elle cache dans la poche de son tablier et qu'elle applique toutes les heures. La blonde, qui nous a servis les deux autres fois parce qu'elle a gagné à pile ou face avec la brune, passe son temps à réajuster son débardeur blanc, juste au cas où tous les mâles de la salle ne verraient pas ses nichons. Elle place ses pourboires dans la poche droite de son tablier, se sert d'un crayon rose pour tenir ses cheveux, et a un chat noir qui l'attend chez elle.

– Comment le sais-tu ?

– Les poils sur son débardeur.

– Ça pourrait être un chien.

– Elle a des griffures sur son épaule gauche.

Il mime un « waouh » silencieux de la bouche, tout en ouvrant grand les yeux. Me dire que je l'impressionne, moi, la petite rouquine me donne des ailes. Je souris de fierté.

– Et donc tu dis que je suis intéressé ?

Je retrouve la place au fond de la banquette et affirme :

– Par miss gros nichons. Tous les mecs aiment ça.

Il plisse les yeux et secoue la tête comme si j'avais dit la plus grosse connerie de ma vie.

– Elle s'appelle Stacy et pas particulièrement tous les mecs... Petits, standards, gros, ça n'a pas d'importance. C'est un peu comme les tailles des... *ithymachins* . Il faut juste savoir s'en servir.

Ithyphalles ! Au lieu de le reprendre, une autre idée me traverse l'esprit. Ce que l'on peut faire avec des seins : leur trouver une autre activité que leur fonction première. Je raille :

- Tu ne peux pas baiser des petits seins !
- Tu crois ?

J'ai surtout du mal à le concevoir. Non. Maintenant que j'y pense et que le daïquiri agit comme de la taurine dans mon cerveau, des images se profilent dans ma tête. Moi, allongée dans un lit, Carl me surplombant et faisant glisser son membre entre mes *petits* seins.

Mon cœur s'emballe. J'ai chaud. Très chaud, mais aucune envie de retourner dans les toilettes me rafraîchir

Son regard dévie lentement sur ma poitrine, je me gratte la gorge et me penche vers la table pour me faire plus petite.

- Tu as déjà essayé ? demandé-je.
- Oui. Et je ne me vois pas baiser les seins de Stacy. Juste par amour-propre.

Je glousse.

- Tu aurais peur de te faire engloutir ?!
- C'est un peu plus compliqué que ça. Disons que je ne voudrais pas complexer en voyant ses pastèques plus grosses que ma saucisse.

Je ne peux pas m'empêcher de rire aux éclats.

- Mais tu avais l'air intéressé tout à l'heure.

Il me contemple comme si c'était la première fois qu'il m'entendait rire de cette manière, avec autant de liberté. C'est faux, j'ai ri de la même façon le soir où il s'est vautré dans les escaliers, tout autant le jour où il a voulu jouer à celui qui mangerait le plus de piment avec mon père, et bien d'autres fois encore.

- Si j'avais été intéressé, je lui aurais donné mon prénom quand elle s'est présentée et je n'aurais pas pris la peine de commander *deux* cocktails.

Il me sourit avec indécence. C'est moi qui suis en incandescence ! Je me gratte la gorge.

– Tu lui as ouvertement laissé entendre qu'elle avait quand même une chance.

Je prends la position dans laquelle je l'ai surpris : un bras le long de la banquette et les jambes écartées, et balance ma tête en arquant un sourcil avec assurance. Je lance d'une voix rauque :

– Bonsoir, un daïquiri et un Get, *Stacy*.

Il part en fou rire.

– Bien sûr que non, Cassie ! C'est simplement ma façon d'être !

Je me replace correctement.

– Carl, tu ne te rends même pas compte de l'attraction naturelle que tu as sur les femmes. Que tu le veuilles ou non, toutes ont envie que tu les baisses !

Son rire cesse et ses traits se durcissent, il me jette un regard noir. OK, je l'ai blessé. J'ouvre la bouche au moins dix fois, mais rien ne me vient en tête pour lui faire comprendre que ça n'est pas un reproche.

– On rentre ? Je te ramène.

Il se lève sans attendre ma réponse. Je me redresse aussi rapidement. Pourquoi est-ce que j'ai l'impression d'avoir reculé de dix pas d'un seul coup avec lui ? Et surtout en quoi cette vérité le dérange alors qu'il en a toujours joué jusqu'à maintenant ?

Alors qu'il m'emboîte le pas, je le retiens par le bras.

– Carl, c'est ce que j'aime chez toi. Si tu n'étais pas ce que tu es, je n'arriverais pas à te parler avec autant de facilité.

Il me jauge, de derrière ses longs cils. J'ai le cœur au bord des lèvres à l'idée de me disputer avec lui. Je n'ai pas envie que la case qu'il a créée pour moi se brise pour quelque chose d'aussi stupide. J'aime passer du temps avec lui.

Enfin, il soupire et tous mes muscles se relâchent. À l'instant où sa main se lève en l'air et s'approche de mes cheveux, je fais un pas en arrière pour l'esquiver.

– Ne t'avise surtout pas de me faire ce truc dans un lieu public ! l'avertis-je.

**À suivre,
dans l'intégrale du roman.**

Également disponible :

My Stepbrother – L'initiation

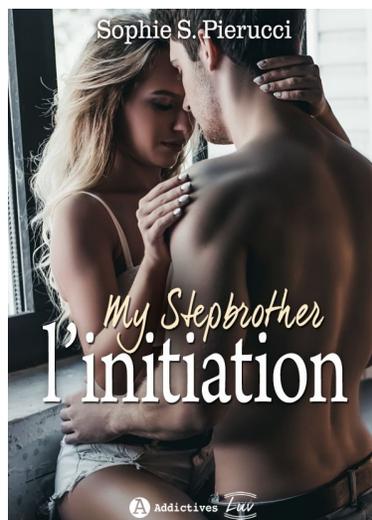
Cassie est une jeune femme très intelligente... Trop ! Elle effraie tout autant qu'elle intrigue, et ce n'est pas Carl, le fils de la seconde épouse de son père, qui dira le contraire !

Carl est son exact opposé : joueur, tombeur, il n'a peur de rien ni de personne. Sauf quand Cassie lui demande de l'initier aux plaisirs de la chair, elle qui n'a jamais eu de relation durable.

Mais quand l'exercice dérape, il est déjà trop tard, et les deux amants se jettent à corps perdu dans une passion... interdite.

Interdite aux yeux de tous, de la société, de leurs parents, de leurs amis. Mais comment résister au désir qui les consume ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Février 2018

ISBN 9791025742044

ZMON_001